

Les orphelins du ciel

Heinlein, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Robert

Heinlein

Histoire du futur, V

Les orphelins du ciel



Robert A. Heinlein

HISTOIRE DU FUTUR

Tome V

Les orphelins du ciel

(Orphans of the sky, 1963)



Traduction de F.Straschitz, T.Eliroff

Seul auteur récompensé à quatre reprises par le prestigieux prix Hugo, Robert A. Heinlein (1907-1988) est une des figures essentielles de l'âge d'or de la science-fiction américaine, aux côtés d'Isaac Asimov et de Ray Bradbury. Outre sa gigantesque *Histoire du futur*, ensemble de romans et de nouvelles décrivant l'évolution de l'humanité dans les siècles à venir, on lui doit quelques-unes des oeuvres les plus marquantes du genre : *Marionnettes humaines*, *Étoiles garde à vous !* (qui a fait l'objet d'une adaptation cinématographique par Paul Verhoeven sous le titre *Starship Troopers*) ou *En terre étrangère*.

PREMIÈRE PARTIE

Univers

L'expédition de Proxima du Centaure, parrainée en 2119 par la Fondation Jordan, est la première tentative connue pour atteindre les étoiles les plus proches de cette galaxie. Nous ne pouvons que faire des conjectures sur son sort...

Extrait de *Légende*
de *l'Astrographie Moderne*,
par FRANKLIN BUCK,
édité par les Transcriptions Lux,
Ltd, 3,50 cr.

« Attention ! Un mute ! »

En entendant le cri d'alarme, Hugh Hoyland se baissa vivement. Un projectile métallique de la grosseur d'un oeuf vint rebondir sur la cloison juste au-dessus de sa tête avec une force suffisante pour fracasser un crâne. La vitesse de son accroupissement l'avait soulevé du sol. Sans attendre que son corps se pose de nouveau sur le pont, il prit appui contre la cloison et poussa. Il plongea le long du passage, le couteau tiré, prêt à agir.

Il fit brusquement volte-face, freina son élan en projetant ses pieds contre la cloison opposée à la direction depuis laquelle le mute l'avait attaqué et se laissa doucement retomber. Le passage transversal était vide. Ses deux compagnons le rejoignirent en glissant maladroitement sur les plaques du plancher.

« Il est parti ? demanda Alan Mahoney.

— Oui, confirma Hoyland. Je l'ai vu s'engouffrer dans cette écouteille. Une femelle, je crois, à quatre jambes.

— Deux jambes ou quatre, on ne l'attrapera plus, commenta le

troisième homme.

— Par Huff ! protesta Mahoney. Vous voulez l'attraper, vous ? Moi pas.

— Eh bien, moi, si, dit Hoyland. Par Jordan, cinq centimètres plus bas et j'étais bon pour le Convertisseur.

— Vous n'êtes pas capables de dire trois mots sans jurer ? intervint le troisième homme. Si le capitaine vous entendait... » En mentionnant le capitaine, il se toucha révérencieusement le front.

« Pour l'amour de Jordan, répliqua Hoyland, ne sois pas si rabat-joie, Mort Tyler. Tu n'es pas encore un savant. Je suis aussi pieux que toi – mais ce n'est pas un péché d'exprimer ce qu'on ressent. Même les savants le font. Je les ai entendus. »

Tyler ouvrit la bouche comme pour le sermonner, puis se ravisa.

Mahoney attira l'attention de Hoyland en lui touchant le bras.

« Hugh, partons d'ici. Nous ne sommes jamais montés aussi haut ; cela me rend nerveux. Je voudrais de nouveau sentir mon corps peser sur mes pieds. »

Hoyland regarda avec regret en direction de l'écoutille où son assaillant avait disparu, enserrant toujours le manche de son couteau. Enfin, il se retourna vers Mahoney. « D'accord, petit. Il y a un bout de chemin jusqu'en bas. »

Il glissa agilement vers l'écoutille par laquelle ils avaient atteint le niveau où ils se trouvaient. Les deux autres le suivirent. Dédaignant l'échelle dont ils avaient gravi les barreaux à l'aller, il se laissa flotter jusqu'au pont inférieur, cinq mètres plus bas. Tyler et Mahoney l'imitèrent. Une autre écoutille, décalée de quelques mètres par rapport à la précédente, conduisait à un pont situé encore plus bas. Plus bas, toujours plus bas... des dizaines de ponts, silencieux, faiblement éclairés, mystérieux. Chaque saut était plus rapide que le précédent, chaque atterrissage plus brutal. Mahoney finit par protester : « Il vaudrait mieux marcher, maintenant, Hugh. Je me suis fait mal aux pieds sur le dernier saut.

— D'accord, mais on mettra plus longtemps. Vous avez une idée du nombre de ponts restants ?

— Soixante-dix jusqu'aux fermes, à peu près, répondit Tyler.

— Comment le sais-tu ? demanda Mahoney avec méfiance.

— Parce que je les ai comptés à l'aller, idiot. Et j'ai soustrait ceux qu'on a redescendus.

— Ça m'étonnerait bien. Seul un savant peu faire des calculs pareils. Ça croit tout savoir parce que ça apprend à lire et à écrire. »

Hoyland intervint avant que ça ne tourne mal. « Tais-toi, Alan. Il

en est sans doute capable, après tout. Il est plutôt fort pour ce genre de choses. Et ça ne m'étonnerait pas qu'il n'y en ait plus que soixante-dix, je me sens suffisamment lourd pour ça.

— Ça l'amuserait peut-être de compter les lames de mon couteau !

— Je t'ai dit le la fermer. Et les duels sont interdits en dehors du village. C'est le Règlement. » Ils continuèrent à descendre en silence, courant avec légèreté jusqu'à ce que l'augmentation de leur poids les force à adopter une démarche plus pédestre. Ils finirent par émerger à un niveau brillamment illuminé et deux fois plus haut de plafond que les autres. L'air était chaud et humide. Une végétation abondante obscurcissait la vue.

« On est enfin arrivés en bas, dit Hugh. Je ne reconnais pas cette ferme. Nous avons dû redescendre par une autre ligne.

— Voilà un fermier ! » dit Tyler. Il porta ses doigts à ses lèvres, siffla, et lui cria : « Hé, camarade de bord ! Où sommes-nous ? »

Le paysan les examina avec méfiance puis leur indiqua par monosyllabes la direction du passage principal qui les ramènerait à leur propre village.

Ils parcoururent d'un bon pas les deux kilomètres et demi qui les séparaient de leur village à travers un large tunnel. La circulation n'y était pas très dense : quelques voyageurs, des porteurs, parfois une carriole à bras, ou un savant hautain dans une litière à quatre porteurs, précédé par un maître d'armes chargé d'écarter la populace de son chemin. Ils parvinrent ainsi au terrain communal de leur village – un spacieux compartiment haut de trois niveaux et une dizaine de fois plus étendu – où ils se séparèrent. Hugh alla rejoindre le quartier des cadets – où habitaient les jeunes gens célibataires ne vivant plus chez leurs parents. Il se lava, puis se rendit au compartiment de son oncle, pour qui il travaillait en échange de sa pitance. Sa tante leva la tête en l'entendant entrer, mais garda le silence, comme il sied à une femme.

« Hello, Hugh, lui dit son oncle. Toujours en train d'explorer ?

— Bon manger, oncle. Oui. »

Son oncle, un homme raisonnable et flegmatique, daigna s'en amuser. « Où es-tu allé et qu'as-tu découvert ? »

Sa tante, qui s'était éclipsée sans un bruit, revint avec son souper qu'elle plaça devant lui. Il se jeta dessus sans même songer à la remercier. Il avala une bouchée avant de répondre.

« On est montés. Presque jusqu'au niveau où on ne pèse rien. J'ai failli me faire fracasser le crâne par un mute. »

Son oncle émit un gloussement amusé. « Tu finiras par te faire

tuer dans ces passages. Tu ferais mieux de te mettre au courant de mes affaires. Ça te servira le jour où je disparaîtrai et où tu ne m'auras plus dans les pattes. »

Hugh s'entêta. « Tu n'as donc aucune curiosité, oncle ?

— Moi ? Oh si, j'étais du genre hardi dans ma jeunesse. J'ai suivi le grand passage tout du long, jusqu'à revenir au village, mon point de départ. Et en traversant le Secteur Sombre avec des mutes à mes trousses. Tu vois cette cicatrice ? »

Hugh y jeta à peine un coup d'oeil. Il l'avait déjà vue vingt fois et avait entendu l'histoire jusqu'à la connaître par coeur. Une fois le tour du navire... Pfff ! Lui voulait tout explorer, tout voir, et découvrir le pourquoi des choses. Ces niveaux supérieurs, par exemple : pourquoi Jordan les avait-il créés si les hommes n'étaient pas censés grimper si haut ?

Mais il garda ses idées pour lui et continua de manger. Son oncle changea de sujet : « J'ai l'occasion d'aller voir le Témoin. John Black prétend que je lui dois trois cochons. Tu veux venir ?

— Bah, je ne crois pas. Oh, et puis si, tiens.

— Dépêche-toi, alors. »

Ils s'arrêtèrent au quartier des cadets, où Hugh prétendit avoir à faire. Le Témoin vivait dans un petit compartiment malodorant, de l'autre côté du terrain communal, en un lieu facile d'accès à ceux qui désiraient faire appel à ses talents. Ils le trouvèrent assis sur le pas de la porte, en train de se curer les dents avec un ongle. Son apprenti, un adolescent boutonneux au regard profond de myope, était accroupi derrière lui.

« Bon manger, lui dit l'oncle de Hugh.

— Bon manger à vous, Edard Hoyland. Vous venez pour affaires, ou pour tenir compagnie à un vieillard ?

— Les deux », répondit-il avec diplomatie, avant d'exposer le but de sa visite.

« Ah oui ? s'étonna le Témoin. Le contrat est pourtant clair :

*Black John lui livra de l'avoine, dix boisseaux,
Espérant comme salaire recevoir deux pourceaux ;
Ed fait couvrir sa truie et attend ;
John sera payé quand les cochons seront grands.*

» Ils sont déjà grands, vos cochons, Edard Hoyland ?

— Oui, oui, mais Black en réclame trois au lieu de deux.

— Dites-lui d'aller se tremper la tête dans l'eau. “Le Témoin a

parlé !” » Il éclata d’un rire aigu et caquetant.

Ils bavardèrent quelques instants. Edard Hoyland faisait de son mieux pour satisfaire l’insatiable soif de détails du vieillard. Hugh garda le silence pendant que ses aînés parlaient, mais lorsqu’il vit que son oncle s’apprêtait à partir, il éleva la voix.

« Je reste encore un moment, oncle.

— Ah ? Comme tu veux. Bon manger, Témoin.

— Bon manger, Edard Hoyland.

— J’ai un cadeau pour vous, Témoin, dit Hugh dès que son oncle se fut éloigné.

— Fais voir. »

Hugh sortit le paquet de tabac qu’il avait pris au quartier. Le Témoin le prit sans un mot et le jeta à l’apprenti qui alla le ranger.

« Entre », l’invita le Témoin. Puis il cria à l’apprenti : « Hé, toi ! Va chercher une chaise pour le cadet. Alors, mon garçon, ajouta-t-il lorsqu’ils se furent assis, raconte-moi ce que tu fais de ton temps. »

Hugh le lui dit, et le Témoin lui demanda de lui narrer en détail sa dernière expédition. Il ne cessa de se plaindre de l’incapacité de Hugh de se souvenir avec exactitude de ce qu’il avait vu.

« Vous êtes tous pareils, vous les jeunes. Des incapables. Même ce rustre, dit-il en désignant l’apprenti de la tête, ne vaut rien. Vous ne me croirez peut-être pas, mais il n’arrive même pas à apprendre mille lignes par jour, et il s’imagine pouvoir me succéder ! Moi, lorsque j’étais apprenti, j’en apprenais mille tous les soirs avant de m’endormir. Des baquets percés, voilà ce que vous êtes. »

Hugh ne tenta pas de se disculper, mais laissa le vieillard continuer.

« Tu voulais me poser une question, mon garçon ?

— Dans un sens, oui, Témoin.

— Vas-y, alors. Qu’est-ce que tu attends ?

— Êtes-vous jamais monté tout en haut, jusqu’à l’apesanteur ?

— Moi ? Bien sûr que non. J’apprenais mon métier de Témoin. J’ai dû apprendre tous les vers des Témoins qui m’ont précédé – je n’avais pas le temps de jouer.

— J’avais espéré que vous pourriez me dire ce que j’y trouverai.

— Ah, ça c’est autre chose. Je n’y suis pas allé, mais j’ai en moi les souvenirs d’innombrables grimpeurs. Je suis vieux, mon garçon. J’ai connu le père de ton père, et aussi son grand-père. Que veux-tu savoir exactement ?

— Eh bien...» Que désirait-il savoir, au juste ? Comment

formuler une question qui n'est qu'une brûlure dans la poitrine ?
« Pourquoi est-ce que cela existe, Témoin ? Pourquoi tous ces niveaux au-dessus de nous ?

— Quoi ? Nom de Jordan, je suis un Témoin, pas un savant !

— Excusez-moi. Je pensais que vous le sauriez.

— Mais je le sais. Ce que tu cherches se trouve dans les Vers du Commencement.

— Je les connais.

— Écoute-les de nouveau. Ils contiennent toutes les réponses, si vous êtes assez sage pour les entendre. Écoute-moi. Non... ce sera une occasion pour mon apprenti de nous montrer son savoir. Hé, toi ! Les Vers du Commencement ! Et ne massacre pas le rythme !

L'apprenti se passa la langue sur les lèvres et commença :

Au commencement était Jordan, nourrissant ses pensées solitaires.

Au commencement étaient les ténèbres, l'informe et la mort, et l'homme était inconnu.

*De la solitude naquit un désir, du désir une vision,
Du rêve naquit un plan, du plan une décision – Jordan
leva le bras et le vaisseau fut créé !*

*Des kilomètres de douilllets compartiments, des réserves
de grain doré,*

*Des échelles et des passages, des portes et des placards,
adaptés aux besoins de ceux qui allaient naître.*

*Il contempla Son oeuvre et la trouva plaisante, digne de
la race à venir.*

*Il pensa l'Homme et l'Homme naquit. Puis Il contint sa
pensée et chercha la clé.*

*Sans dressage, l'Homme ferait honte à Son Créateur,
sans règles il bouleverserait le Plan.*

*Alors Jordan créa le Règlement, valable pour tous les
hommes :*

*À chacun sa tâche et à chacun son poste pour un but qui
les dépasse ;*

*Certains doivent parler et d'autres écouter... L'ordre
régna dans les rangs des humains.*

*Il créa un équipage et plaça chaque membre à son poste,
des savants pour guider le Plan.*

*Au-dessus de tous, il créa le Capitaine, et le fit juge de la
race des hommes.*

Ainsi en fut-il de l'Âge d'Or !

Jordan est parfait ; Lui seul connaît la perfection des

actes.

L'Envie, l'Avarice et l'Orgueil sondèrent les esprits pour y planter leur semence.

Un homme les accueillit : le maudit Huff, le premier qui pécha !

Ses paroles démoniaques engendrèrent la révolte, semèrent le doute là où il était inconnu ;

Le sang des martyrs souilla les plaques du sol ; le Capitaine de Jordan fit le Voyage.

Les ténèbres découvrirent...

Le vieillard le frappa brutalement à la bouche du revers de la main. « Recommence !

— Depuis le début ?

— Non ! Reprends à ton erreur. »

Le garçon hésita, puis retrouva la cadence :

Les ténèbres recouvrirent les voies de la vertu. Le péché régna au sein du Navire...

L'apprenti continua, strophe après strophe, l'interminable – bien que peu détaillé – récit séculaire de la rébellion, du péché et de l'époque des ténèbres. Puis vint le triomphe de la sagesse ; les corps des meneurs furent jetés au Convertisseur. Quelques rebelles en réchappèrent et vécurent pour engendrer les mutes. Après de longues prières et un sacrifice, on choisit un nouveau Capitaine.

Hugh avait peine à tenir en place, se balançant sur ses pieds. Certes, les réponses qu'il cherchait étaient là, puisque c'étaient les Vers Sacrés, mais il n'était pas assez intelligent pour les comprendre. Pourquoi ? À quoi rimait tout cela ? N'y avait-il vraiment rien d'autre que nourriture, sommeil, et le long Voyage ? Jordan ne voulait-il donc pas qu'ils comprennent ? Pourquoi alors cette douleur dans la poitrine, cette faim que la nourriture n'apaisait pas ?

Il était en train de prendre son petit-déjeuner lorsqu'un planton vint à la porte des appartements de son oncle. « Le savant réclame la présence de Hugh Hoyland », annonça-t-il pompeusement.

Hugh savait que le savant en question était le lieutenant Nelson, chargé d'assurer le confort physique et spirituel de ce secteur du Navire. Il avala ce qui restait dans son assiette et suivit le messager sans attendre.

« Le cadet Hoyland ! » annonça ce dernier. Le savant leva les yeux de son assiette. « Ah ! oui. Entrez, mon garçon. Asseyez-vous. Vous avez déjeuné ? »

Hugh lui répondit par l'affirmative, tout en regardant avec intérêt les curieux fruits que mangeait son supérieur. Nelson suivit son regard. « Goûtez donc à ces figues. Il s'agit d'une nouvelle mutation que j'ai fait venir de l'autre côté. Allez-y ! À votre âge, on a de l'appétit. »

Hugh accepta, avec une intense fierté et une non moins grande gêne. C'était la première fois qu'il mangeait en présence d'un savant. L'ancien s'écarta de la table, s'essuya les doigts sur sa chemise, arrangea sa barbe, puis commença :

« Cela fait un moment que je ne vous ai vu, fils. Dites-moi ce que vous faites de votre temps. » D'un geste, il empêcha Hugh de répondre. « Ou plutôt, ne me le dites pas. C'est moi qui vais vous le dire. Vous êtes allé explorer, grimper, sans trop respecter les régions interdites. Exact ? » Il regarda fixement Hugh qui ne savait que répondre.

Mais il fut à nouveau pris de court : « Ne cherchez pas. Je sais. Et vous savez que je sais. Je ne suis pas vraiment fâché. Mais cela m'a rappelé qu'il était grandement temps de décider ce que vous allez faire dans la vie. Vous avez des projets ?

— Hum... Rien de bien précis, monsieur.

— Et cette fille, Edris Baxter ? Vous voulez toujours l'épouser ?

— Je ne sais pas trop... Je crois, oui. En principe, son père est d'accord, mais...

— Mais ?

— Il veut que je devienne apprenti dans sa ferme. C'est une bonne idée au fond ; sa ferme plus le commerce de mon oncle, cela ferait une belle propriété.

— Mais vous n'en êtes pas vraiment sûr ?

— Je me demande...

— Très juste. Vous n'êtes pas fait pour cela. J'ai d'autres projets pour vous. Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi je vous avais appris à lire et à écrire ? Bien sûr que si, mais vous avez gardé vos questions pour vous. Fort bien.

» Écoutez bien ce que je vais vous dire. Je vous ai observé depuis que vous étiez tout petit. Vous avez davantage d'imagination que la moyenne, de curiosité, de dynamisme. Vous avez une aptitude naturelle pour diriger les autres. À la naissance, vous étiez déjà différent. Votre tête était trop grande, par exemple. À l'inspection des

nouveau-nés, on a failli vous mettre au Convertisseur, mais je m'y suis opposé. Je voulais voir ce que vous deviendriez.

» Vous n'êtes pas fait pour devenir un paysan, mais un savant. »

Le vieil homme s'interrompit et étudia un moment le visage complètement abasourdi de Hugh. Nelson continua : « Oh ! oui, cela ne fait aucun doute. On ne peut faire que deux choses avec un homme de votre tempérament : en faire un Gardien, ou le mettre au Convertisseur.

— Est-ce que cela signifie, monsieur, que l'on ne me demandera pas mon avis ?

— Pour parler aussi directement que vous, non. Permettre à des hommes intelligents de rester dans les rangs de l'Équipage, c'est encourager l'hérésie. Nous ne pouvons pas tolérer cela. C'est déjà arrivé une fois, et cela a failli signer la fin de la race humaine. Vous avez prouvé vos capacités exceptionnelles ; vous devez maintenant apprendre à bien penser, et être initié aux Mystères, afin de devenir une force conservatrice et non un foyer d'infection et de désordre. »

Le planton revint avec plusieurs ballots qu'il laissa tomber sur le pont. Hugh y jeta un coup d'oeil, puis s'exclama : « Mais... ce sont mes affaires !

— Certainement, dit Nelson. Je les ai fait chercher. Dorénavant, vous habitez ici. Je reviendrai tout à l'heure, et nous verrons comment aborder vos études... À moins que vous n'ayez des questions ?

— Non, monsieur, je ne pense pas. Je dois reconnaître que je suis un peu embrouillé. Je suppose que je ne pourrai pas me marier ?

— Ah, ça, dit Nelson avec un soupçon de mépris. Prenez-la si vous voulez – son père ne pourra pas s'y opposer maintenant. Mais je vous préviens que vous vous lasserez vite d'elle. »

Hugh Hoyland dévorait les livres anciens que son mentor lui permettait de lire. Pendant de nombreuses veilles, il ne ressentit aucunement le besoin d'aller grimper, ni même de sortir de la cabine de Nelson. Plusieurs fois, il crut approcher d'un indicible secret, mais cela ne faisait qu'accroître sa confusion. La science et la sagesse étaient d'un abord plus difficile qu'il ne l'avait cru.

Une fois, tandis qu'il s'interrogeait sur l'esprit retors des anciens et sur le sens de leur rhétorique bizarre et de certains mots inconnus, Nelson entra dans le petit compartiment qui avait été aménagé pour le jeune homme et, une main paternellement posée sur son épaule, lui demanda : « Alors, ça avance, mon garçon ?

— Oui, monsieur, je crois, répondit-il en posant son livre. Bien qu'il y ait des choses que je comprende assez mal... pas du tout même,

pour être franc.

— Cela ne m'étonne pas. Je vous ai laissé vous débrouiller tout seul afin que vous voyiez les principaux pièges dans lesquels l'esprit peut tomber. Mais il y a bien des choses que vous ne pourrez pas comprendre sans enseignement. Voyons, qu'est-ce que vous lisez là ? » Il regarda le titre du livre, *Bases de la Physique Moderne*. « Ah ! C'est l'un des écrits sacrés les plus précieux, mais seul un initié peut en faire bon usage. La première chose que vous devez savoir, c'est que nos aïeux, malgré leur perfection spirituelle, ne voyaient pas les choses de la même façon que nous.

» C'étaient des romantiques invétérés, et non des rationalistes comme nous autres. Les vérités qu'ils nous ont léguées, bien que tout à fait justes, sont souvent habillées d'un langage allégorique. Par exemple la Loi de la Gravitation. En êtes-vous là ?

— Oui, je l'ai lue.

— L'avez-vous comprise ? Je vois bien que non.

— C'est-à-dire, dit Hugh sur la défensive, que cela m'a semblé totalement dénué de sens. Excusez-moi de parler aussi franchement, mais cela m'a paru complètement stupide.

— Cela illustre parfaitement ce que je vous disais. Vous y pensez en termes littéraires, comme on peut le faire pour les lois concernant les appareils électriques qu'on trouve dans le même volume. "Deux corps s'attirent mutuellement en fonction du produit de leurs masses et inversement au carré de la distance." On croirait entendre une règle s'appliquant à de simples faits physiques, n'est-ce pas ? C'en est bien loin, pourtant ! Pour les Anciens, c'était une façon poétique de décrire la loi de proximité qui gouverne l'émotion amoureuse. Les jeunes ont une plus grande capacité d'amour que leurs aînés ; lorsqu'on les rapproche, ils tombent amoureux, mais lorsqu'on les sépare, ils s'en remettent rapidement. Loin des yeux, loin du cœur. Ce n'est pas plus compliqué que cela. Mais vous vous creusiez la cervelle pour y découvrir une signification plus profonde. »

Hugh sourit. « Je n'aurais jamais pensé à cela. Je constate que j'aurai souvent besoin de votre aide.

— Y a-t-il autre chose qui vous tracasse pour le moment ?

— Oh ! Bien des choses, mais je ne n'ai pas tout en tête. Dites-moi, Père, est-ce qu'on peut considérer les mutés comme des humains ?

— Je vois bien que vous avez prêté l'oreille aux racontars. La réponse est à la fois oui et non. Il est exact que les mutés descendent des hommes, mais ils ne font plus partie de l'Équipage – on ne peut pas les considérer comme des hommes, car ils ont renié la Loi de

Jordan.

» C'est un sujet bien vaste, continua-t-il. On ne connaît même pas l'origine exacte de leur nom. Il est certain que, parmi leurs ancêtres, ils comptent les mutins ayant échappé à la répression – mais aussi les mutants nés durant l'Âge Sombre. Comme vous pouvez l'imaginer, pendant cette période, la sage règle au nom de laquelle chaque nouveau-né est examiné à la recherche de la marque du péché et retourné au Convertisseur en cas de mutation n'était pas en vigueur. Des créatures étranges et horribles vivent dans les passages ténébreux et les niveaux déserts. »

Hugh réfléchit un moment, puis lui demanda : « Comment se fait-il que des mutations apparaissent encore chez nous ?

— Parce que nous possédons toujours la semence du péché. De temps en temps, elle se révèle en s'incarnant. En détruisant ces monstres, nous purifions la race, préparant ainsi l'apogée du Plan de Jordan – la fin du Voyage, l'arrivée à la patrie céleste, Ultima du Centaure. »

Hoyland fronça de nouveau les sourcils. « Voilà encore une chose que je ne comprends pas. Souvent, ces anciens écrits parlent du Voyage comme s'il s'agissait d'un *mouvement*, d'un déplacement vers un but – comme si le Navire n'était qu'une vulgaire carriole. Comment serait-ce possible ? »

Nelson rit de sa naïveté. « Comment le serait-ce, en effet ? La chose par rapport à laquelle tout le reste se meut pourrait-elle se déplacer ? Encore une fois, la réponse saute aux yeux : vous avez pris littéralement une expression allégorique. Il est évident que, physiquement, le Navire est immobile, immuable. Comment l'univers entier pourrait-il bouger ? Et pourtant il bouge ! Dans un sens spirituel, bien entendu ! Chaque action méritoire nous *rapproche* de la sublime destination du Plan de Jordan.

— Je commence à comprendre, dit Hugh.

— Certes, l'on peut concevoir que Jordan eût pu façonner le monde sous une forme différente du Navire, s'il l'avait jugé bon. Lorsque l'homme était plus jeune et plus poétique, de saints hommes rivalisèrent d'ingéniosité en inventant les mondes fantaisistes que Jordan aurait pu créer. Une école inventa un monde abracadabrante composé d'immenses espaces vides parsemés de points de lumière et de monstres mythologiques. Ils le baptisèrent le monde céleste, ou tout simplement les cieux, comme pour mieux contraster avec la solide réalité du Navire. Ils spéculèrent interminablement, inventant d'innombrables détails et allant jusqu'à fabriquer des images de cet univers hypothétique. Ils croyaient certainement agir pour la plus grande gloire de Jordan, et qu'est-ce qui nous prouve que leurs rêves

Lui déplaisaient ? Mais nous, qui vivons les temps modernes, avons des préoccupations plus sérieuses. »

Hugh ne s'intéressait guère à l'astronomie. Malgré son manque d'expérience, il lui était facile de voir que ces extravagances ne devaient pas être prises à la lettre. Il en revint à des problèmes plus tangibles.

« Puisque les mutes sont la semence du péché, pourquoi ne tentons-nous pas de les exterminer ? Cela n'accélérerait-il pas le Plan ? »

Le vieil homme réfléchit longuement avant de répondre. « C'est une question fort pertinente et, comme vous êtes destiné à devenir un savant, vous avez le droit d'en connaître la réponse. Considérez les choses comme suit : le nombre d'humains que le Navire peut faire vivre connaît une limite très précise. Si notre nombre augmentait inconsidérément, il n'y aurait pas assez de bon manger pour nous tous. N'est-il pas préférable que certains trouvent la mort au cours de rixes avec les mutes, plutôt que de nous voir nous massacrer mutuellement pour pouvoir manger ? »

« Les desseins de Jordan sont inscrutables. Même les mutes jouent un rôle dans Son Plan. »

Cela semblait raisonnable, mais Hugh n'était pas vraiment convaincu.

Lorsqu'il fut fait apprentis avant et dut participer activement au fonctionnement du Navire, il découvrit que tous ne partageaient pas l'avis de Nelson. Au début on le mit, comme de coutume, au Convertisseur. Le travail n'était pas difficile ; il devait contrôler les rebuts apportés par des porteurs, enregistrer la contribution de chaque village, et s'assurer qu'aucun métal récupérable n'était introduit dans la première trémie. Il fit la connaissance de Bill Ertz, l'Ingénieur en Chef adjoint, qui n'était guère plus âgé que lui.

Ils discutèrent de l'enseignement de Nelson, et Hugh fut choqué par son attitude.

« Mets-toi bien dans la tête, lui dit Ertz, que nous faisons un travail pragmatique et que nous sommes des hommes pragmatiques. Oublie tout ce fatras romantique. Le Plan de Jordan ! C'est parfait pour contenter les paysans, mais ne t'y laisse pas prendre. Les seuls plans qui existent sont ceux qui nous sont immédiatement nécessaires. Il faut que le Navire ait suffisamment d'électricité pour l'éclairage, la cuisine, le système d'irrigation. L'Équipage ne peut pas se passer de cela – et donc il ne peut pas se passer de nous.

« Quant à cette stupide tolérance envers les mutes, je t'assure que ça va changer ! Pas un mot en dehors de ces murs, et joins-toi à

nous. »

Il comprit vite que ce groupe composé de jeunes savants exigeait de lui une loyauté absolue. Ils formaient une organisation au sein de l'organisation. C'étaient des hommes pratiques et obstinés, dont l'objectif était d'améliorer les conditions dans le Navire, selon leur propre vision des choses. Ils étaient fortement unis parce qu'un apprenti ne partageant pas leurs opinions ne faisait jamais long feu. Soit il se réintégrait rapidement les rangs des paysans, soit, ce qui était plus probable, il lui arrivait un « accident » et il finissait dans le Convertisseur.

Hoyland comprit peu à peu qu'ils avaient raison.

Ils étaient réalistes. Le Navire était le Navire : un fait ne nécessitant aucune explication. Quant à Jordan : qui L'avait jamais vu, qui Lui avait parlé ? Que signifiait son Plan nébuleux ? Le but de la vie était de vivre. Un homme naissait, vivait sa vie, puis allait au Convertisseur. C'était simple et sans mystère – pas de sublime Voyage, ni d'Ultima du Centaure. Ces histoires romantiques n'étaient rien de plus que des restes de l'enfance de l'espèce, lorsque les hommes n'avaient encore ni l'intelligence ni le courage de regarder les faits en face.

Il cessa de se gaver l'esprit d'astronomie et de physique mystique, et de tous les mythes qu'il avait appris à vénérer. Les Vers du Commencement l'amusaient toujours un peu, ainsi que les récits concernant la Terre – qu'est-ce que c'était que ça, d'ailleurs ? Seuls des enfants ou des crétins pouvaient prendre cela au sérieux.

Et puis, il y avait beaucoup à faire. Les jeunes, tout en respectant apparemment l'autorité nominale de leurs aînés, avaient leurs propres plans, dont le premier consistait à exterminer systématiquement les mutes. À part cela, leurs intentions étaient encore un peu floues, mais ils comptaient utiliser toutes les ressources du Navire, y compris les niveaux supérieurs. Ils pouvaient mettre leurs plans à exécution sans se heurter à leurs aînés, ceux-ci ne se préoccupant guère du fonctionnement du Navire. Le Capitaine était devenu si gros qu'il ne bougeait que rarement de sa cabine ; son aide assurait l'intérim – et il faisait partie du groupe des jeunes.

Hoyland n'eut qu'une seule fois l'occasion de voir l'Ingénieur en Chef, à l'occasion de la cérémonie purement religieuse de l'Inspection des Postes d'Atterrissage.

Le projet de liquidation des mutes exigeait une connaissance approfondie des niveaux supérieurs. Ce fut au cours d'une de ces reconnaissances que Hugh Hoyland fut pris pour cible par un mute pour la seconde fois.

Celui-ci savait mieux se servir de sa fronde. Il visa juste. Les compagnons de Hoyland, submergés par le nombre d'assaillants, furent obligés de battre en retraite en le laissant pour mort.

Joe-Jim Gregory jouait aux échecs avec lui-même. Dans le temps, ils jouaient aux cartes, mais Joe, la tête droite, soupçonnait Jim, le membre gauche de l'équipe, de tricher. Ils s'étaient querellés à ce propos, puis avaient trouvé un compromis car ils avaient appris au début de leur carrière commune qu'il était souhaitable que deux têtes sur le même tronc trouvent un terrain d'entente.

Les échecs étaient plus adaptés. Rien à cacher, et tout désaccord était impossible.

Des coups métalliques frappés à la porte interrompirent la partie. « Entrez ! » rugit Jim, en dégainant son couteau de lancer, prêt à l'usage.

La porte s'ouvrit et celui qui avait frappé entra à reculons – la seule façon sûre, comme chacun le savait, d'arriver devant Joe-Jim. Le nouvel arrivant était trapu et ne mesurait pas plus d'un mètre vingt. Le corps inerte d'un homme était jeté en travers d'une de ses puissantes épaules.

Joe-Jim rengaina son arme. « Pose-le, Bobo, ordonna Jim.

— Et ferme la porte, ajouta Joe. Voyons voir cela...»

C'était un jeune homme, apparemment mort, bien qu'aucune blessure ne fût visible. Bobo lui tâta une cuisse. « L'manger ? » dit-il avec espoir, la salive dégouttant de sa bouche ouverte.

« On verra, dit Jim sans s'engager. Tu l'as tué ? »

Bobo secoua sa minuscule tête.

« Brave Bobo, approuva Joe. Où l'as-tu touché ?

— Bobo l'a touché là. » Le microcéphale désigna de son large pouce une région située entre le nombril et le sternum.

« Bien, approuva Joe. Nous n'aurions pas fait mieux avec notre couteau.

— Bobo *bien* viser, dit le nain sur un ton mielleux. Montrer ? » Il fit tourner sa fronde d'un geste engageant.

« Tais-toi, répondit Joe sans méchanceté. Non, nous ne voulons pas voir ; nous voulons le faire parler.

— Bobo fait », dit l'intéressé en se mettant à l'oeuvre avec une brutalité sans borne.

Joe-Jim le balaya de la main et usa de méthodes douloureuses mais nettement moins expéditives que celles du nain. Le jeune homme tressaillit et ouvrit les yeux.

« L'manger ? répéta Bobo.

— Non, depuis quand n'as-tu pas mangé ? »

Le nain secoua la tête en se frottant le ventre pour indiquer qu'il y avait longtemps, trop longtemps. Joe-Jim ouvrit un placard et en sortit un quartier de viande. Jim le renifla et Joe rejeta la tête en arrière avec une moue de dégoût. Joe-Jim le jeta à Bobo, qui l'attrapa au vol avec un plaisir manifeste. « Et maintenant, dehors », lui dit Jim.

Bobo partit en trotinant. Joe-Jim se tourna vers le captif et lui assena un coup de pied dans les côtes. « Parle, dit Joe. Qui es-tu, par Huff ? »

Le jeune homme frissonna, porta la main à la tête puis, comme s'il venait seulement de se rendre compte de l'endroit où il se trouvait, il se releva, trouvant difficilement son équilibre dans la faible pesanteur régnant à ce niveau. Il chercha son couteau de la main.

Et ne le trouva pas.

Joe-Jim brandit le sien. « Reste tranquille et on ne te fera pas de mal. Comment te fais-tu appeler ? »

Le jeune homme s'humecta les lèvres. Son regard affolé fit le tour de la pièce. « Parle, dit Joe.

— À quoi bon se donner tant de mal ? s'enquit Jim. Seule sa viande me paraît avoir quelque valeur. Je vais rappeler Bobo.

— Ça ne presse pas, répondit Joe. Je veux lui parler. Dis-moi ton nom. »

Le prisonnier regarda de nouveau le couteau et marmonna : « Hugh Hoyland ».

« Cela ne m'apprend pas grand-chose, constata Jim. Qu'est-ce que tu fais ? De quel village viens-tu ? Comment t'es-tu retrouvé chez les mutes ? »

Hoyland garda un silence obstiné. En sentant le contact du couteau contre ses côtes, il se contenta de se mordre les lèvres. « Laisse tomber, dit Joe. Ce n'est qu'un de ces imbéciles de paysans.

— On le finit ?

— Non, pas maintenant. Bouclons-le. »

Joe-Jim ouvrit la porte d'un petit compartiment et y poussa Hugh de la pointe du couteau. Il ferma et verrouilla la porte, puis se rassit devant l'échiquier. « À toi de jouer, Jim. »

Sa prison s'apparentait à un petit compartiment plongé dans l'obscurité. Il en tâta les parois d'acier entièrement lisses et la porte solidement close, finit par s'allonger sur le pont et s'enfonça dans de stériles pensées.

Il eut tout le loisir de réfléchir, de dormir et de se réveiller

plusieurs fois. Et aussi d'avoir faim et très, très soif.

Lorsque Joe-Jim éprouva un regain d'intérêt pour son prisonnier et alla ouvrir la porte, il ne le vit pas immédiatement. Hoyland avait longtemps songé à ce qu'il ferait à ce moment-là, mais lorsque la lumière pénétra dans le compartiment, il se trouvait dans un état de faiblesse extrême, à la limite de l'évanouissement. Joe-Jim dut le traîner au-dehors.

Cette secousse le ramena partiellement à la conscience ; il s'assit et jeta un regard circulaire.

« Prêt à parler ? » lui demanda Jim.

Hoyland ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit.

« Tu ne vois pas qu'il est trop sec pour parler ? dit Joe à son jumeau. « Tu parleras si on te donne de l'eau ? » ajouta-t-il à l'intention de Hugh.

Hoyland parut stupéfait, puis hocha vigoureusement la tête.

Joe-Jim revint au bout d'un moment avec une cruche emplie d'eau. Hugh but avidement, puis s'arrêta, à deux doigts de perdre conscience.

Joe-Jim retira la cruche. « Cela suffira pour le moment, dit Joe. Parle-nous de toi. »

Et Hugh parla. En détail, comme on l'y encouragea.

Hugh accepta sans grande résistance et sans affres spirituelles sa condition d'esclave *de facto*. Le mot « esclave » ne figurait pas dans son vocabulaire, mais la chose lui était familière. Il y avait toujours eu ceux qui donnaient des ordres et ceux qui obéissaient. Il ne pouvait imaginer une organisation sociale fonctionnant autrement. C'était une nécessité naturelle.

Il pensa évidemment à l'évasion.

Mais cela resta au stade de pensée. Devinant ses intentions, Joe-Jim lui exposa la situation : « Ne te fais pas d'illusions, petit. Sans couteau, tu n'arriverais pas à descendre de trois niveaux dans cette partie du Navire. Et même si tu parvenais à m'en voler un, tu n'atteindrais pas la haute pesanteur. Et puis, il y a Bobo.

— Bobo ? »

Jim répondit avec un rictus : « Je lui ai promis qu'il pourrait te charcuter si jamais tu sortais du compartiment sans nous. Depuis, il passe la plus grande partie de son temps à dormir devant la porte.

— Ce n'était que justice, ajouta Joe. Il a été tellement déçu lorsque nous avons décidé de te garder.

— Dis, suggéra Jim en tournant la tête vers celle de son frère, si

on s'amusait un peu ? » Puis, faisant face à Hugh : « Tu sais lancer le couteau ?

— Bien sûr.

— Tiens, voyons ce que tu sais faire. » Joe-Jim lui tendit son propre couteau.

Joe-Jim avait accroché une cible en plastique à l'autre bout de la pièce, en face de son fauteuil favori, d'où il aimait s'exercer. Hugh l'observa un instant et lança l'arme d'un geste trop rapide pour l'oeil. Il avait exécuté un jet sournois sans effort, pouce sur la lame et doigts joints.

La lame se planta en vibrant pile au milieu de la zone en charpie où semblaient s'être concentrés les efforts de Joe-Jim.

« Bien ! approuva Joe. Alors, Jim, à quoi pensais-tu ?

— Donnons-lui le couteau et voyons jusqu'où il ira.

— Non, dit Joe. Je ne suis pas d'accord.

— Pourquoi pas ?

— Si Bobo gagne, cela nous fait un serviteur de moins. Si Hugh gagne, nous perdons à la fois Bobo et lui. C'est du gâchis.

— Bien, bien... Puisque tu y tiens.

— J'insiste. Hugh, va rechercher le couteau. »

Hugh obéit. Il ne songea même pas à s'en servir contre Joe-Jim. Le maître reste le maître. Se révolter contre lui n'était pas seulement répugnant et immoral : il s'agissait d'une idée si étrange qu'elle ne lui effleura même pas l'esprit.

Si Hugh avait cru que Joe-Jim serait impressionné par son savoir, il en fut pour ses frais. Joe-Jim – Jim surtout – adorait discuter. Ils eurent vite fait de tirer de lui tout ce qu'il savait mais n'en firent absolument aucun cas. Hugh se sentait humilié. Après tout, il était un savant. Il lisait et écrivait !

« Arrête avec ça, lui dit Jim. Lire, c'est trois fois rien. Ton père n'était pas encore né que je savais déjà lire. Crois-tu être le premier savant à me servir ? Les savants...Pfff ! Un ramassis d'ignorants !

Pour tenter de rétablir sa suprématie intellectuelle, Hugh leur exposa les théories des jeunes savants. Ce réalisme intransigeant, rejetant toutes les interprétations religieuses et prenant le Navire pour ce qu'il était, aurait dû plaire à Joe-Jim. Cela correspondait parfaitement à leur tempérament.

Ils lui rirent au visage.

« Franchement, lui dit Jim lorsqu'il eut repris son souffle, vous

autres délinquants êtes donc si stupides ? Vous êtes encore bien pires que vos aînés.

— Mais vous veniez de dire, protesta Hugh, vexé, que toutes les vieilles croyances religieuses étaient des balivernes. Mes amis pensent exactement la même chose. Ils veulent jeter tout cela par-dessus bord. »

Joe ouvrit la bouche pour répondre, mais Jim le devança. « À quoi bon, Joe ? Il ne comprendra jamais.

— Mais si. Laisse-moi faire, ça m’amuse. C’est le premier depuis bien longtemps qui a une chance de pouvoir entrevoir la vérité. Je voudrais savoir si c’est une tête qu’il a sur les épaules, ou juste un socle pour ses cheveux.

— D’accord, dit Joe, mais ne parle pas trop fort ; je vais faire un petit somme. » La tête de gauche ferma les yeux et commença à ronfler. Joe et Hugh continuèrent leur conversation en murmurant.

« L’ennui avec vous autres, les jeunes, c’est que lorsque vous ne comprenez pas une chose du premier coup, vous pensez qu’elle ne veut rien dire. Avec vos aînés, c’était pire : ils interprétaient tout ce qu’ils ne saisissaient pas en lui donnant un sens différent et s’imaginaient alors avoir compris. Ni eux ni vous n’avez jamais essayé de comprendre le sens littéral des écritures. Non, vous êtes bien trop malins pour cela – ce qui dépasse votre entendement, vous lui attribuez un autre sens, et le tour est joué.

— Je ne vous suis pas, dit Hugh suspicieusement.

— Prenons le Voyage, par exemple. Comment l’expliquez-vous ?

— Moi ? Je ne l’explique pas du tout. À mon sens, il s’agit d’un ramassis d’âneries inventées pour impressionner les paysans.

— Et quelle en est l’interprétation officielle ?

— C’est ce que vous devenez, ou plutôt ce que vous faites, après la mort. Le Voyage vous mène au Centaure.

— Et qu’est-ce que le Centaure ?

— C’est... enfin, je vous en donne l’explication orthodoxe : c’est l’endroit où vous arrivez au terme du Voyage, un lieu où tout le monde est heureux et où il y a à manger en abondance. »

Joe renifla bruyamment. Le rythme des ronflements se modifia et Jim ouvrit un oeil, puis se renfonça dans le sommeil. « Et voilà, continua Joe encore plus bas. Vous ne vous servez pas de votre tête. Il ne vous est donc jamais venu à l’idée que le Voyage pouvait se résumer à ce que les livres anciens en disent : le Navire et tout l’Équipage se déplacent vers une destination. »

Hoyland réfléchit. « Vous ne parlez pas sérieusement ?

Physiquement, c'est une impossibilité. Le Navire ne peut *aller* nulle part, car il est partout. Nous pouvons voyager d'un bout à l'autre du Navire, mais la signification du Voyage ne peut être que spirituelle, si toutefois il en a une. »

Joe adjura Jordan de lui venir en aide. « Voyons, essaya-t-il de nouveau, essaie de te mettre cela dans la caboche : imagine un lieu bien plus grand que le Navire, mille fois plus grand – et le Navire est à l'intérieur de ce lieu, *en mouvement*. Tu y es ? »

Hugh essaya. De toutes ses forces. Puis il secoua la tête. « Cela ne veut rien dire. Il ne *peut pas* y avoir quelque chose de plus grand que le Navire. Dans quel lieu cela pourrait-il *se trouver* ?

— Écoute-moi, au nom de Huff ! À l'*extérieur* du Navire... au-delà des niveaux, dans toutes les directions – le vide. Tu comprends ?

— Mais il n'y a rien au-dessous du niveau inférieur. C'est bien pourquoi c'est le niveau *inférieur* !

— Voyons. Si tu prenais un couteau pour percer un trou dans le plancher du niveau inférieur, où cela te mènerait-il ?

— Mais c'est impossible. C'est trop dur.

— Mais admettons que tu parviennes à percer ce trou. Sur quoi donnerait-il ? Essaie de l'imaginer. »

Hugh ferma les yeux et essaya de s'imaginer creusant un trou dans le pont du niveau inférieur. Comme si c'était mou, mou comme du fromage.

Il commença à entrevoir l'ombre d'une possibilité, une possibilité vertigineuse, effroyable. Il tombait, tombait dans le trou qu'il avait creusé et sous lequel il n'y avait pas d'autre pont, pas d'autre niveau. Effrayé, il rouvrit les yeux. « C'est épouvantable ! explosa-t-il. Je refuse de croire ça. »

Joe-Jim se leva. « Je te le *ferai* croire, dit-il sur un ton qui n'augurait rien de bon. Même si je dois te tordre le cou pour y arriver. » Il alla vers la porte donnant sur le passage. « Bobo ! »

Jim leva la tête en sursaut. « C'qui s'passe ? Hein ?

— Nous allons amener Hugh jusqu'au niveau sans pesanteur.

— Pour quoi faire ?

— Pour lui faire entrer un peu de bon sens dans le crâne.

— Une autre fois.

— Non. Tout de suite.

— D'accord, d'accord. Inutile de me secouer, je suis réveillé. »

Joe-Jim Gregory se distinguait tout autant par ses capacités

intellectuelles que par sa, ou leur, constitution physique. Sa personnalité se serait imposée en toutes circonstances. Vivant parmi les mutes, il était inévitable qu'il les brutalisât afin de se faire obéir et servir par eux. S'il avait eu davantage d'ambition, il serait sans doute parvenu à les organiser et à triompher de l'Équipage.

Mais ce n'était pas son genre. Il était un intellectuel, un observateur, non un homme d'action. Le pourquoi et le comment des choses l'intéressaient, mais un confort modéré suffisait à le satisfaire.

S'il était né sous la forme de deux jumeaux normaux, il serait certainement devenu un, ou plutôt deux savants, partageant leur vie entre la conversation et l'administration. Mais, les choses étant ce qu'elles étaient, il manquait de compagnie et avait passé trois générations à tromper son ennui en lisant et relisant les livres que ses compères allaient voler pour lui.

Les deux moitiés de sa double personnalité avaient discuté de ce qu'elles avaient lu et, cela allait presque de soi, étaient parvenues à une théorie raisonnablement cohérente de l'histoire et du monde physique – sauf en ce qui concernait le concept de fiction, qui leur était entièrement inconnu. Ils lisaient les romans qui avaient été emportés par l'expédition Jordan avec le même sérieux que les manuels scientifiques et les ouvrages de référence.

Cela fut d'ailleurs à l'origine d'un de leurs principaux désaccords. Jim considérait que Allan Quatermain était le plus grand homme ayant jamais vécu, tandis que Joe était un farouche partisan de John Henry.

Tous deux adoraient la poésie et avaient appris de nombreuses pages de Kipling par coeur, mais ils aimaient presque autant Rhysling, « le chancre aveugle de l'espace ».

Bobo entra à reculons. Joe-Jim lui désigna Hugh du pouce. « Regarde bien, lui dit Joe, il va sortir.

— Maintenant ? » demanda Bobo avec un large sourire ; la bave lui dégouttait sur le menton.

« Toi et ton estomac ! dit Joe. Non, tu ne le manges pas. Lui et toi, frères de sang. Tu as compris ?

— Pas l'manger ?

— Non. Tu le protèges, il te protège.

— Compris. » Le microcéphale haussa les épaules, se résignant devant l'inévitable. « Frères de sang. Bobo savoir.

— Parfait. Et maintenant, nous montons jusqu'au lieu-où-tout-voile. Tu pars en éclaireur. »

Ils grimpèrent en file indienne, précédés par le nain. Hoyland lui emboîtait le pas et Joe-Jim fermait la marche – Joe regardant vers l'avant et Jim vers l'arrière pour voir si personne ne les suivait.

Ils montèrent de plus en plus haut, perdant du poids au fur et à mesure qu'ils passaient les ponts. Ils arrivèrent enfin à un niveau au-dessus duquel il était impossible d'aller, faute d'une ouverture vers le haut. Le pont était légèrement courbe, suggérant que la vraie forme de l'espace était un cylindre géant. Mais, comme il était surmonté par une vaste étendue métallique dotée d'une courbure analogue, il était impossible de se rendre compte si le pont était réellement cintré sur lui-même.

Il n'y avait pas à proprement parler de cloisons, mais de massifs piliers espacés régulièrement qui donnaient une impression de force colossale et superflue.

La pesanteur était extrêmement faible. Si l'on se maintenait immobile, on flottait doucement, comme une plume, vers le pont. Mais les notions de « haut » et de « bas » avaient presque perdu toute signification. Hugh trouvait cela très désagréable. Bobo, lui, semblait ravi. Il se mouvait dans l'air comme un poisson, évoluant avec agilité entre les piliers.

Joe-Jim avançait dans l'enfilade des piliers, en suivant une ligne parallèle à l'axe commun des cylindres extérieur et intérieur. Il évoluait en s'aidant des rampes disposées de part et d'autre du passage, comme une araignée dans sa toile. Son allure était telle que Hugh avait du mal à le suivre. Au bout de quelque temps le jeune homme avait pris le coup : il suffisait de se tracter d'une main et de se laisser glisser dans l'air en rectifiant éventuellement la trajectoire d'une chiquenaude du doigt ou de l'orteil contre les parois. Il n'aurait pu dire quelle distance ils parcoururent ainsi – des kilomètres, sûrement.

Une solide cloison métallique qui leur barrait le passage mit fin à leur course. Joe-Jim la suivit vers la droite en tâtant de la main la surface polie.

Il trouva ce qu'il cherchait : une porte, fermée, reconnaissable seulement à la légère fente qui en marquait le contour et aux caractères géométriques qui ornaient sa surface. Joe-Jim les étudia attentivement, puis se gratta la tête de droite. Les deux têtes se murmurèrent des choses. Joe-Jim leva difficilement la main.

« Non ! Non ! s'interposa Jim.

— Qu'y a-t-il ? » lui demanda Joe en suspendant son geste.

Ils parlèrent de nouveau à voix basse, puis Joe fit un signe d'assentiment et Joe-Jim leva de nouveau le bras.

Il suivit du doigt les lignes du dessin tracé sur la porte, sans toutefois les toucher, selon une combinaison simple d'aspect mais dont la signification n'apparaissait pas à première vue.

Lorsqu'il eut terminé, il posa la paume sur la paroi, recula et attendit.

Un instant plus tard, un doux sifflement d'air, presque inaudible, se fit entendre. La porte s'ouvrit d'une quinzaine de centimètres, puis s'immobilisa. Joe-Jim parut surpris. Il essaya en vain de tirer la porte vers lui. « Bobo ! appela-t-il, ouvre-la. »

Bobo inspecta la situation en plissant le front jusqu'au sommet du crâne. Il s'installa en calant ses pieds contre la paroi. Bien campé sur ses jambes, il saisit le battant de la porte à deux mains et tira dessus en déployant des efforts surhumains.

Il retenait sa respiration, muscles bandés, dos arc-bouté. La sueur lui coulait le long du corps. Les veines gonflées de son cou conféraient à sa tête une forme pyramidale incongrue. Hugh put entendre ses articulations craquer. Étant trop stupide pour s'arrêter de lui-même, il se serait sans doute tué si la porte n'avait cédé avec un craquement sec. Bobo, entraîné par son élan, plongea droit devant lui à une vitesse foudroyante, mais parvint à faire volte-face et revint en se massant un mollet endolori.

Joe-Jim entra, suivi de près par Hugh. « Où sommes-nous ? » demanda-t-il, la curiosité l'emportant sur le respect dû à son maître.

« Dans la Grande Salle de Navigation », dit Joe.

La Grande Salle de Navigation ! L'endroit le plus sacré, le plus tabou, de tout le Navire, dont l'emplacement même était un secret oublié. Selon les jeunes, elle n'existait pas. Les anciens étaient partagés entre l'acceptation littérale et une interprétation mystique. La Salle de Navigation ! Hugh, qui se croyait pourtant un esprit éclairé, frémit à l'énoncé de ces mots. Ne disait-on pas qu'ici résidait l'âme de Jordan lui-même ?

Il se figea.

Joe-Jim s'arrêta et Joe tourna la tête. « Qu'est-ce qui se passe ? Viens donc !

— Ce... cet...

— Alors, parle !

— Mais... cet endroit est hanté... Jordan...

— Pour l'amour de Jordan, dit Joe avec exaspération. Je pensais que vous autres délinquants ne croyiez pas en lui.

— Évidemment pas, mais...

— Tais-toi et viens ici, ou je demande à Bobo de te traîner par les cheveux. » Hugh le suivit du pas lourd d'un homme qui monte à l'échafaud.

Ils empruntèrent un passage juste assez large pour laisser deux personnes à la fois utiliser les rampes. Le couloir décrivit un arc de quatre-vingt-dix degrés avant de déboucher dans la Salle de Navigation à proprement parler. Hugh jeta un regard par-dessus les larges épaules de Joe-Jim, plus curieux que craintif.

Il s'agissait d'une grande salle sphérique, brillamment éclairée, d'environ soixante mètres de diamètre. L'intérieur de ce grand globe était uniformément recouvert d'argent mat. Au centre géométrique de la sphère, Hugh vit un ensemble d'instruments formant un bloc de quatre ou cinq mètres de côté. Pour son regard inexpérimenté, c'était un spectacle totalement incompréhensible. Le bloc flottait librement, sans support apparent.

Le couloir et la masse centrale étaient reliés par un tube en dentelle de métal, du diamètre du couloir, qui offrait la seule issue à ce dernier. Joe-Jim ordonna à Bobo de rester sur place, puis s'engagea dans le tube.

Une fois à l'intérieur, il se tracta en s'aidant de la dentelle comme des barreaux d'une échelle. Hugh le suivit. Ils émergèrent à l'intérieur du bloc occupant le centre de la sphère. De près, d'innombrables détails se révélaient à lui, mais ils étaient tout aussi incompréhensibles que l'ensemble. Il détourna les yeux et regarda vers la surface intérieure du globe dans lequel ils se trouvaient.

C'était une erreur. La surface hautement réfléchissante était dénuée de toute perspective – elle aurait aussi bien pu être à trente mètres, ou à cinq cents, ou à plusieurs kilomètres. Hugh, qui n'avait jamais vu d'espace plus grand que la place de son village, ni de perspective verticale dépassant la hauteur de deux ponts, fut pris de panique – d'autant plus qu'il ne savait pas au juste de quoi il avait peur. Mais l'âme collective d'ancêtres depuis longtemps oubliés le possédait, réveillant en lui la peur immémoriale de la chute.

Il s'accrocha aux instruments, s'agrippa aux vêtements de Joe-Jim, qui lui assena une gifle du revers de la main. « Qu'est-ce qui ne va pas, encore ? grommela Jim.

— Je ne sais pas, balbutia Hugh en tentant de battre en retraite, je ne sais pas, mais je n'aime pas cet endroit. Partons d'ici ! »

Jim regarda Joe d'un air dégoûté. « Autant partir, non ? Ce

morveux ne comprendra jamais rien de ce que tu lui diras.

— Ne t'inquiète pas, ça ira, répondit Joe. Hugh, assieds-toi. Sur ce siège-ci, oui. »

Tandis qu'ils parlaient, le regard de Hugh avait rencontré le tube ajouré qui rejoignait le couloir ; immédiatement, la sphère reprit ses dimensions normales et sa panique cessa. Tremblant, mais capable de surmonter sa paralysie, il obéit.

Le bloc des commandes consistait en un châssis rigide supportant des sièges pour les opérateurs. Les panneaux de commandes compacts étaient montés de telle façon qu'ils étaient pratiquement sur les genoux de l'opérateur, facilement accessibles, mais n'obstruant pas la vue. Les sièges étaient pourvus de larges bras dans lesquels étaient montées les commandes – mais cela, Hugh ne le savait pas encore.

Il se glissa dans le siège, sous le panneau qui lui procurait un agréable sentiment de protection. Le siège était dans une position semi-inclinée, prolongé à ses extrémités d'un appui pour les pieds et d'un support pour la tête.

Du coin de l'oeil, Hugh aperçut que quelque chose se produisait sur le panneau devant lequel Joe-Jim était resté debout. Il se tourna de ce côté-ci. Des lettres rouges brillaient en haut du tableau formant les mots : SECOND ASTROGATEUR EN POSTE. Qu'était un second astrogateur ? Tout en se le demandant, il remarqua que son propre panneau affichait SECOND ASTROGATEUR. Il en conclut que c'était lui, ou plus exactement l'homme qui aurait dû être assis ici à sa place. Un moment, il imagina que le vrai second astrogateur arrivait et lui demandait de lui rendre sa place. À y bien penser, cela paraissait peu probable.

Et, de toute façon, qu'était un second astrogateur ?

Sur le panneau de Joe-Jim, les lettres disparurent pour faire place à un point rouge. Joe-Jim toucha à quelque chose. Le panneau indiqua : ACCÉLÉRATION ZÉRO, puis POUSSÉE PRINCIPALE. Ces deux derniers mots clignotèrent plusieurs fois, puis furent remplacés par PAS DE RÉPONSE. Les mots s'éteignirent et laissèrent place à un point vert lumineux.

« Attention, dit Joe à Hugh. La lumière va disparaître.

— Vous n'allez quand même pas l'éteindre ? protesta Hugh.

— Non. C'est toi qui vas le faire. Regarde l'accoudoir qui est à ta gauche. Tu vois ces petites lumières blanches ? »

Hugh vit en effet, sur l'accoudoir, huit petites perles lumineuses disposées en deux carrés superposés.

« Chacune contrôle l'éclairage d'un quadrant, lui expliqua Joe. Couvre-les de ta main pour les éteindre. Allez ! »

Hésitant, mais fasciné, Hugh plaça la paume de sa main gauche sur les petites lumières et attendit. La sphère argentée devint gris de plomb, puis les laissa dans une obscurité que perçaient seules les indications lumineuses des panneaux. Malgré son inquiétude, Hugh sentit son coeur bondir de joie. Il retira sa main. La sphère resta dans l'obscurité ; les huit petites lumières étaient devenues bleues.

« Et maintenant, dit Joe, je vais te montrer les étoiles ! »

Dans l'obscurité, il leva la main vers huit autres petites lumières.

La Création.

Fidèlement reproduites, aussi lumineuses et sereines que leurs originaux des profondeurs de l'espace, les étoiles apparurent sur les parois du stellarium. L'inouïe profusion des bijoux de lumière dispersée à l'infini sur le simulacre de ciel, reflet de soleils innombrables, se révélait à lui – devant lui, au-dessus de lui, derrière, au-dessous, dans toutes les directions. Il était suspendu, seul, au centre de l'univers stellaire.

« Aaaaaah ! » fit Hugh involontairement en aspirant l'air à pleins poumons. Ses mains étaient crispées sur les accoudoirs à les rompre mais il n'en avait cure. Il n'avait pas peur non plus. En ce moment, il n'y avait place que pour une seule émotion en lui. La vie à l'intérieur du Navire, alternativement rude et routinière, n'avait jamais fait appel à sa capacité innée d'apprécier la beauté. Pour la première fois de sa vie il connut l'intolérable extase de la beauté pure. Cela le secoua, lui fit mal, comme l'intense tremblement de son premier contact avec la sexualité.

Il mit longtemps à se remettre du choc et à percevoir le rire sardonique de Jim et le petit ricanement de Joe. « Ça te suffit ? » lui demanda ce dernier. Sans attendre sa réponse il rétablit la lumière à l'aide de son propre jeu de commandes.

Hugh poussa un long soupir. Ses poumons lui faisaient mal et son coeur battait à tout rompre. Il se rendit soudain compte qu'il avait retenu sa respiration durant toute la projection. « Alors, gros malin, lui demanda Jim, te voilà convaincu ? »

Sans savoir pourquoi, Hugh soupira de nouveau. Avec le retour de la lumière il avait retrouvé la sécurité, mais un profond sentiment de perte l'habitait. Il savait inconsciemment que, ayant vu les étoiles, il ne serait plus jamais heureux. Cette douleur sourde dans sa poitrine, ce désir informulé de retrouver son héritage de ciel et d'étoiles, ne le quitterait plus jamais, bien qu'il fût trop ignorant pour en être conscient. « Qu'était cela ? demanda-t-il d'une voix feutrée.

— *Cela*, répondit Joe, est le monde, l'univers, ce que j'essayais

en vain de t'expliquer. »

Hugh déploya des efforts considérables pour comprendre. « C'est ce que vous nommez "Dehors" ? demanda-t-il. Toutes ces belles petites lumières ?

— Exactement, dit Joe, mais elles ne sont pas petites. Elles sont loin. À des milliers de kilomètres peut-être.

— Quoi !

— Bien sûr, insista Joe. Il y a énormément de place dehors. L'espace. C'est grand. Certaines de ces étoiles sont peut-être aussi grandes que le Navire. Davantage même. »

Hugh essaya en vain de faire fonctionner son imagination, lui imposant des efforts auxquels elle n'était pas accoutumée. « Plus grandes que le Navire... Mais... mais... »

Jim détourna la tête avec dédain. « Je te l'avais dit. Tu perds ton temps avec ce grand dadais. Il ne sera jamais capable...

— Doucement, Jim, l'interrompit Joe sans se fâcher. Il faut qu'il apprenne à marcher à quatre pattes avant de pouvoir courir. Nous aussi, nous avons mis longtemps. Si mes souvenirs sont bons, ça n'a pas été facile de te convaincre de ce que tes yeux voyaient.

— menteur ! dit Jim hargneusement. C'est toi qu'il a fallu convaincre.

— Bien, bien, fit Joe. N'en parlons plus. En tout cas, ce n'est pas en un jour que nous avons compris. »

Hoyland ne prêtait guère attention à la dispute entre les deux frères. Ce genre d'échange était fréquent. « Joe, demanda-t-il. Qu'est-il arrivé au Navire pendant que nous regardions les étoiles ? Est-ce que nous pouvions voir à travers ?

— Non, pas exactement. Nous ne voyions pas directement les étoiles, mais une sorte d'image. C'est comme... Ils font ça avec des miroirs, en quelque sorte. J'ai un livre qui explique tout cela.

— Mais on *peut* les voir directement, intervint Jim, oubliant sa mauvaise humeur. Il y a un compartiment un peu plus en avant...

— Oh ! oui, dit Joe. J'avais oublié. La véranda du Capitaine. Elle est tout en verre et on peut regarder directement dehors.

— La véranda du Capitaine ? Mais...

— Non, pas ce capitaine. Il n'est jamais venu ici. Mais il y a écrit "capitaine" sur la porte.

— Qu'est-ce que c'est, une véranda ?

— Je n'en sais rien. Cela s'appelle comme ça.

— Vous voulez bien m'y amener ? » Joe parut sur le point

d'accepter, mais Jim s'interposa. « Une autre fois. J'ai faim. Rentrons. »

Ils repassèrent par le tube, réveillèrent Bobo au passage et refirent le long trajet en sens inverse.

Il s'écoula du temps avant que Hugh parvienne à persuader Joe-Jim de mener une seconde expédition. Il ne manqua cependant pas d'occupation. Joe-Jim lui livra les trésors d'une bibliothèque qui recelait des livres que Hugh n'avait jamais vus. Même ceux qu'il connaissait déjà prenaient pour lui une tout autre signification. Il lisait sans discontinuer, et son esprit ne cessait de s'efforcer d'assimiler tant d'idées nouvelles et parfois, en apparence du moins, contradictoires. Il négligeait son sommeil et oubliait de manger jusqu'à ce que l'aigreur de son haleine et des douleurs persistantes au ventre le forcent à s'occuper de son corps. Une fois sa faim satisfaite, il s'y remettait et ne s'arrêtait que lorsque sa tête lui faisait mal et que sa vue se brouillait.

En principe, il était toujours de service, mais Joe-Jim le laissait lire à condition qu'il reste à portée de voie et prêt à bondir à la moindre sollicitation. Son principal travail consistait à jouer aux échecs avec l'un des jumeaux quand l'autre n'en avait pas envie. Ce n'était d'ailleurs pas toujours une perte de temps, car, lorsque son partenaire était Joe, Hugh parvenait presque à chaque fois à amener la conversation sur le Navire – son histoire, son fonctionnement, les gens qui l'avaient construit et en avaient été les premiers occupants – et *leur* histoire, l'histoire de la Terre, cet endroit incroyable et merveilleux où les hommes vivaient à *l'extérieur* et non à l'intérieur.

Hugh se demandait inlassablement comment ils faisaient pour ne pas en tomber.

Il en discuta avec Joe et finit par avoir une vague notion du phénomène de la gravitation, tout intellectuelle et non pas née de l'expérience – comment cela aurait-il été possible ? –, qui lui fut très utile, bien plus tard, pour assimiler les premières notions de balistique, d'astrogation et de pilotage. Cela le conduisit à s'interroger sur la pesanteur dans le Navire – plus on descendait, plus elle était forte. C'était un fait qu'il n'avait jamais mis en question. Il connaissait la force centrifuge par l'exemple de la fronde, mais l'appliquer au Navire entier, tournant comme une fronde et causant ainsi de la pesanteur... non, c'était trop.

Lorsque Joe-Jim le ramena enfin à la Salle de Navigation, il lui montra le peu qu'il savait sur la manipulation des commandes et la lecture des instruments d'astrogation.

Les ingénieurs, depuis longtemps sombrés dans l'oubli, qui

avaient été engagés par la Fondation Jordan, avaient reçu pour instruction de dessiner un navire qui ne s'userait pas – qui ne *pourrait* pas s'user – même si le Voyage durait plus longtemps que les soixante années prévues. Le résultat dépassa toutes les espérances. Dans la conception des moteurs destinés à la propulsion et de ceux, en majeure partie automatiques, destinés à rendre le Navire habitable, la notion d'organes en mouvement avait été impitoyablement rejetée. Les moteurs, l'équipement auxiliaire, les commandes des machines non automatisées travaillaient sans aucun mouvement mécanique, au niveau de l'énergie pure, comme des transformateurs électriques. Au lieu de boutons, de leviers, d'arbres à cames, de rouages, tout se jouait en termes d'équilibre entre champs statiques, de relais électroniques, de circuits ouverts ou fermés en passant la main au-dessus d'une lumière.

Les problèmes de friction, d'usure, d'érosion, de fatigue, ne se posaient pas. Si tous les hommes avaient été tués lors de la mutinerie, le Navire aurait continué à plonger dans l'espace, éclairé, alimenté en air frais, les moteurs prêts à fonctionner. Seuls les ascenseurs et les tapis roulants tombèrent en panne, et l'Équipage finit par oublier à quoi ils avaient servi jadis, mais les autres machines continuaient à assurer la vie de l'ignorante cargaison humaine, ou attendaient prêtes à l'emploi l'arrivée d'un homme suffisamment intelligent pour comprendre leur fonctionnement.

Il avait fallu du génie pour construire le Navire. Bien trop énorme pour la pesanteur terrestre, il avait dû être assemblé sur orbite, au-delà de la Lune. Il y était resté quinze années, tandis que les problèmes posés par la volonté de le rendre inusable et impossible à détraquer étaient formulés et résolus un à un. On alla même jusqu'à concevoir et mettre en pratique tout un champ d'action subsolaire.

Ainsi... Lorsque Hugh plaça une main hésitante sur la première rangée de lumières marquée ACCÉLÉRATION POSITIVE, il obtint une réponse immédiate, mais pas en termes d'accélération. Un clignotant rouge s'alluma sur le pupitre du chef pilote et un message apparut sur le panneau central : MOTEURS PRINCIPAUX NON ÉQUIPÉS.

« Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il à Joe-Jim.

— Aucune idée, répondit Jim. Nous avons fait la même chose dans la Salle des Machines, ajouta Joe, et nous avons reçu la réponse : "salle de navigation non équipée". »

Hugh réfléchit un moment. « Qu'arriverait-il s'il y avait des gens dans toutes les stations à la fois pendant que j'actionnais cette même commande ?

— Impossible à dire, répondit Joe. On n'a jamais pu essayer. »

Hugh garda le silence. Une résolution qui s'était lentement formée dans son esprit venait de se cristalliser, prenant forme, exigeant une action.

Il choisit soigneusement son moment pour aborder la question qui le tourmentait. Ils se trouvaient dans la véranda du Capitaine. Joe-Jim était, pour une fois, de bonne humeur. Mollement assis dans le fauteuil du Capitaine, il regardait les sereines étoiles par l'épaisse paroi transparente. Le mouvement de rotation du Navire leur faisait décrire des cercles majestueux. Hugh flotta à ses côtés.

« Joe-Jim... commença-t-il.

— Eh ? Qu'est-ce qu'il y a, jeune homme ? demanda Joe.

— C'est drôlement beau, hein ?

— Quoi ?

— Tout ça. Les étoiles. Il les désigna d'un large geste du bras, puis dut se retenir au fauteuil pour maintenir sa position.

— Ouais, pour sûr. On se sent bien en voyant ça. »

Ô surprise, c'était Jim qui avait répondu.

Hugh comprit qu'il ne trouverait jamais une meilleure occasion. Il attendit un moment, puis se décida :

« Pourquoi ne terminerions-nous pas ce qui a été commencé ? »

Les deux têtes se tournèrent vers lui, Joe se penchant un peu en avant pour que Jim ne lui cache pas la vue. « Terminer quoi ?

— Le Voyage. Nous pourrions remettre les moteurs en marche et aller quelque part. Par là ! » Il désigna le ciel. Avant que l'un ou l'autre ait pu l'interrompre, il enchaîna : « Il existe des planètes ressemblant à la Terre – c'est du moins ce que pensait le premier Équipage. Allons à leur recherche. »

Jim le regarda, puis se mit à rire. Joe secoua la tête.

« Petit, lui dit-il, tu ne sais pas de quoi tu parles. Tu es aussi toqué que Bobo. Non, continua-t-il, c'est terminé, tout ça. N'y pense plus.

— Pourquoi est-ce terminé, Joe ?

— Parce que... Parce que c'est une tâche trop immense. Il faut un Équipage qui comprenne de quoi il s'agit, et qui sache comment faire fonctionner le Navire.

— En faut-il vraiment tant ? Je n'ai vu, en tout et pour tout, qu'une douzaine de postes où il faille vraiment des hommes. Une douzaine d'hommes ne suffiraient-ils pas à faire marcher le Navire – s'ils en savaient autant que vous ? » ajouta-t-il adroitement.

Jim gloussa de rire. « Il t'a eu, Joe. Il a raison. »

Joe balaya l'argument. « Tu surestimes notre savoir. Nous parviendrons *peut-être* à faire marcher le Navire, mais où cela nous mènerait-t-il ? Nous ne savons même pas où nous sommes. Cela fait des générations que le Navire dérive. Nous ignorons dans quelle direction nous allons, et à quelle vitesse.

— Mais voyons, plaïda Hugh, il y a des instruments. Vous me les avez montrés. Ne pourrions-nous pas apprendre à nous en servir ? N'y arriveriez-vous pas, Joe, si vous le vouliez réellement ?

— Bah, je crois, oui, répondit Jim avec une négligence étudiée.

— Ne fais pas le vantard, Jim, dit Joe.

— Je ne fais *pas* le vantard, répondit Jim sur un ton cinglant. Si une chose fonctionne, je suis capable de découvrir comment la faire marcher. »

Pour toute réponse, Joe renifla avec dédain.

Hugh était sur la corde raide. Il avait réussi à les mettre en désaccord, ce qui était son but initial. Le membre le moins souple du duo était de son côté, mais il fallait maintenant consolider cet avantage.

— J'avais pensé à quelque chose pour vous procurer des hommes capables, Jim, des hommes que vous pourriez former.

— Dis toujours, répondit Jim avec méfiance.

— Vous vous souvenez sans doute de ces jeunes savants dont je vous avais parlé...

— Ces imbéciles !

— Oui, bien sûr, mais ils ne savent pas ce que vous savez. À leur façon, ils essaient d'être raisonnables. Si je pouvais descendre pour leur communiquer ce que vous m'avez appris, je suis certain de pouvoir trouver les hommes qu'il nous faut. »

Joe l'interrompt : « Regarde-nous bien, Hugh. Que vois-tu ?

— Eh bien... je vous vois... vous, Joe-Jim.

— Tu vois un mute, le corrigea Joe avec une nuance de sarcasme. Nous sommes un *mute*. Tu saisis ? Tes savants ne voudront jamais travailler avec nous.

— Non, ce n'est pas vrai ! protesta Hugh. Ce ne sont pas des paysans, qui ne comprendraient certainement pas, mais des *savants*, les plus intelligents d'entre nous. Ils comprendront. La seule chose indispensable sera de leur procurer un sauf-conduit pour le passage des régions habitées par les mutes. Cela vous est possible, n'est-ce pas ?

— Facile, dit Jim.

— Pas question, dit Joe.

— Bien, comme vous voulez, dit Hugh, sentant que son insistance commençait à déplaire sérieusement à Joe. Dommage, ç'aurait été amusant...» Il se retira à quelque distance des deux frères.

Il pouvait les entendre poursuivre leur discussion à voix basse, mais prétendit les ignorer. Le défaut principal de Joe-Jim tenait à sa nature même : étant un comité plutôt qu'un individu, et toutes ses décisions étant le résultat d'un compromis, il n'était guère fait pour devenir un homme d'action.

Au bout de quelque temps, Hugh entendit la voix de Joe s'élever : « Bon, bon, *d'accord...* fais ce que tu veux ! » Puis il appela : « Hugh ! Hugh ! Viens ici ! »

Hugh prit appui contre une cloison et se propulsa vers lui, en se retenant *in extremis* au fauteuil du capitaine.

« Nous avons décidé, lui déclara Joe sans préliminaires, de te laisser redescendre pour que tu puisses essayer de leur vendre ta marchandise. Mais je suis certain que tu te leurras », ajouta-t-il avec aigreur.

Bobo escorta Hugh à travers les dangereux niveaux fréquentés par les mutes et le laissa dans la zone inhabitée, juste au-dessus des ponts à haute gravité. « Merci, Bobo, lui dit Hugh en prenant congé, et bon manger. » Tout souriant, le nain remonta prestement l'échelle qu'ils venaient de descendre.

En se tournant pour continuer sa descente, Hugh frôla le couteau qu'il portait à la ceinture. Ce n'était pas le sien, hélas, car Bobo l'avait laissé planté par inadvertance dans un grand costaud qui était parvenu à s'enfuir. Mais celui que Joe-Jim lui avait donné en remplacement était bien équilibré et de qualité satisfaisante.

Bobo l'avait conduit, comme Hugh l'avait demandé et Joe-Jim ordonné, dans la région située au-dessus du Convertisseur auxiliaire utilisé par les savants. Il voulait prendre contact avec Bill Ertz, Ingénieur en Chef adjoint et chef de file des jeunes savants – et ne tenait pas à ce qu'on lui pose trop de questions jusque-là.

Hugh se retrouva bientôt dans un grand passage qu'il reconnut. Parfait ! Il prit à gauche et, après avoir parcouru une centaine de mètres, arriva à l'entrée du compartiment qui abritait le Convertisseur. Un garde en faction devant la porte l'arrêta au moment où il allait entrer. « Hé vous ! Où allez-vous ?

— Je veux voir Bill Ertz.

— L'Ingénieur en Chef ? Il n'est pas là.

— En Chef ? Qu'est devenu l'ancien ? » Il regretta aussitôt cette remarque, mais il était trop tard.

« Quoi ? L'ancien Chef ? Il y a longtemps qu'il a fait le Voyage. » Le garde le regarda avec méfiance. « Qu'est-ce qui ne va pas, l'ami ?

— Rien, dit Hugh. Ma langue a fourché.

— Hum. Enfin, l'Ingénieur en Chef Ertz est sans doute dans son bureau.

— Merci. Bon manger.

— Bon manger. »

Ertz reçut Hugh presque immédiatement. « Eh bien, dit-il, vous êtes donc vivant. Pour une surprise, c'est une surprise ! Nous étions persuadés que vous aviez fait le Voyage.

— Ça ne m'étonne pas.

— Asseyez-vous donc et racontez-moi ça. J'ai un moment de libre. Par Jordan, je ne vous aurais pas reconnu, avec tous ces cheveux gris. Vous avez dû passer des moments difficiles. »

Des cheveux gris ? Ses cheveux étaient-ils devenus gris ? Ertz aussi avait changé, d'ailleurs. Il avait pris du ventre et son visage s'était épaissi. Bon Jordan ! Était-il resté là-haut si longtemps ?

Ertz tapota nerveusement son bureau et fit la moue. « Évidemment, votre retour pose un problème. Je ne peux pas vous redonner votre ancien poste – nous l'avons confié à Mort Tyler. Mais nous vous trouverons bien quelque chose. »

Hugh n'avait pas un très bon souvenir de Mort Tyler, un garçon affecté et trop à cheval sur le règlement. Il avait donc fini par devenir savant et avait pris son poste au Convertisseur... Peu importait, au fond. « Cela ne me pose aucun problème, commença Hugh. Je voulais vous parler de...

— Du reste, continua Ertz, il y a la question de l'ancienneté. Il faudra sans doute saisir le Conseil de cette affaire, d'autant plus qu'il n'existe aucun précédent. Ce n'est pas la première fois que les mates enlèvent un savant, mais c'est bien la première fois que j'en vois un revenir.

— Écoutez, l'interrompit Hugh. J'ai à vous parler d'un sujet bien plus important. Pendant mon absence, j'ai découvert des choses stupéfiantes, Bill, et de la plus haute importance pour vous. C'est pourquoi je suis venu vous voir immédiatement. Écoutez-moi...»

Ertz parut soudain se réveiller. « Mais bien sûr ! J'aurais dû y penser plus tôt. Vous avez certainement eu une occasion incomparable d'étudier les mates et leur territoire. Allez-y, mon vieux, faites-moi votre rapport. »

Hugh humecta ses lèvres. « Non, ce que j'ai à vous dire est bien plus important qu'un simple rapport sur les mutes, bien que cela les concerne aussi, dans un sens. En fait, nous devons peut-être modifier totalement notre façon de considérer les mu...

— Continuez, continuez ! Je vous écoute.

— Voilà...» Hugh lui raconta ses incroyables découvertes concernant la nature réelle du Navire, en pesant soigneusement ses mots et en faisant tout son possible pour être convaincant. Il passa rapidement sur les difficultés d'une réorganisation du Navire et appuya lourdement sur le prestige et les honneurs qui reviendraient à celui qui l'aurait dirigée.

Tout en parlant, Hugh regarda Ertz. Après un premier sursaut de surprise en l'entendant affirmer que le Navire était en fait un corps en mouvement dans un immense espace extérieur, son visage se fit inscrutable. Tout au plus crut-il discerner un regain d'intérêt au moment où il lui fit valoir qu'en tant que chef de file des jeunes savants, Ertz se trouvait dans une position idéale pour prendre les opérations en main.

Lorsque Hugh eut terminé. Ertz garda d'abord un long silence, sans cesser de tambouriner de façon particulièrement énervante sur son bureau. « Ces questions sont importantes, Hoyland, finit-il par dire, bien trop pour être traitées à la légère. Il me faut du temps pour les digérer.

— Évidemment. Je voulais vous dire également que j'ai prévu des sauf-conduits. Ainsi, vous pourrez monter là-haut et vous en rendre compte par vous-même.

— Parfait, répondit Ertz. Vous avez faim ?

— Non.

— Je propose que nous allions dormir. Vous pourrez aller dans le compartiment qui est derrière mon bureau. Je ne tiens pas à ce que vous en parliez avec quelqu'un d'autre avant que j'aie eu le temps de prendre mes dispositions. Il faut d'abord préparer les esprits, ou nous risquons le pire des chaos.

— Oui, vous avez raison.

— Parfait. » Ertz le conduisit dans un compartiment qui servait visiblement de salon. « Reposez-vous bien. Nous en reparlerons plus tard.

— Merci, dit Hugh, et bon manger.

— Bon manger. »

Lorsque Hugh se retrouva seul, son enthousiasme retomba et il se rendit compte qu'il était épuisé. Il s'allongea sur un divan et

s'endormit presque aussitôt.

Lorsqu'il se réveilla, il s'aperçut que la porte était fermée de l'extérieur et, chose plus grave encore, que son couteau avait disparu.

Il dut attendre longtemps avant qu'il n'entende quelque activité de l'autre côté de la porte. Celle-ci finit par s'ouvrir et deux hommes à la mine patibulaire entrèrent. « Allons, suivez-nous », lui dit l'un d'eux. Ils n'étaient pas armés. Impossible donc de leur arracher un couteau. D'un autre côté, cela lui permettrait peut-être de s'enfuir.

Mais il aperçut, à distance respectueuse, deux hommes à l'aspect non moins redoutable, et armés, eux. L'un était prêt à lancer son couteau, tandis que l'autre le tenait par le manche pour s'en servir dans un éventuel corps à corps.

Il était fait comme un rat. Ils avaient tout prévu.

Il avait depuis longtemps appris à se résigner devant l'inévitable. Il sortit, le visage impassible, et aperçut Ertz, qui commandait visiblement les opérations. « Salut, Bill, lui dit-il en conservant tout son calme. Je vois que vous avez pris toutes vos précautions. Des ennuis en perspective ? »

Ertz hésita un instant avant de répondre. « Vous allez comparaître devant le Capitaine.

— Parfait ! s'exclama Hugh. Merci, Bill, mais est-il vraiment sage de le mettre au courant avant d'en avoir discuté à fond avec les autres ? »

Ertz était visiblement contrarié par son apparente obstination. « Vous n'y êtes pas, lui dit-il sèchement. Vous allez comparaître devant le Capitaine... pour hérésie ! »

Hugh fit comme si cette idée ne lui était jamais venue à l'esprit. Il répondit sans se départir de son calme : « Vous vous trompez de passage, Bill. Peut-être un procès est-il le meilleur moyen de faire connaître nos thèses, mais je ne suis pas un simple paysan que l'on peut traîner devant le Capitaine. J'ai le droit d'être jugé par le Conseil. Je suis un savant.

— Vraiment ? dit Ertz doucereusement. J'ai pris mes renseignements. Vous avez été rayé des listes. Ce sera au Capitaine de décider de votre position actuelle. »

Hugh ne réagit pas. Les choses allaient mal pour lui, et il eût été stupide de se mettre Ertz à dos. Ce dernier fit signe aux deux hommes non armés. Chacun prit Hugh par un bras. Il se laissa emmener sans offrir de résistance.

Hugh regarda le Capitaine avec des yeux neufs. Le vieil homme

n'avait guère changé – un peu plus gras peut-être.

Le Capitaine prit précautionneusement place dans son large fauteuil et ouvrit le dossier que l'on avait placé devant lui.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire, commença-t-il avec irritation. Je n'y comprends rien. »

C'était Mort Tyler qui représentait l'accusation, ce qui ne contribua pas à rassurer Hugh. Il chercha en vain dans ses souvenirs d'enfance par quel biais il pouvait s'attirer sa sympathie. Tyler s'éclaircit la gorge et commença :

« Il s'agit du cas d'un certain Hugh Hoyland, Capitaine. Il faisait partie de vos jeunes savants...

— Un savant, hein ? Pourquoi le Conseil n'a-t-il pas pris l'affaire en main ?

— Parce qu'il n'est plus un savant, Capitaine. Il est allé chez les mutes et, depuis son retour parmi nous, prêche l'hérésie et tente de miner votre autorité. »

Le Capitaine regarda Hugh avec l'animosité d'un homme jaloux de ses prérogatives.

« Est-ce vrai ? aboya-t-il. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Non, Capitaine, ce n'est pas vrai, répondit Hugh. Tout ce que j'ai dit ne fait que prouver la vérité absolue de nos anciennes croyances. Je n'ai jamais mis en doute les vérités qui gouvernent nos vies. Je les ai simplement affirmées avec plus de force que ne le veut la coutume. Je...

— Je comprends de moins en moins, l'interrompt le Capitaine en secouant la tête. On vous accuse d'hérésie, et vous affirmez croire en les Enseignements. Si vous n'êtes pas coupable, pourquoi êtes-vous ici ?

— Je pourrais sans doute éclaircir cela, intervient Ertz.

— Je ne demande pas mieux, dit le Capitaine. Je vous écoute. »

Ertz lui donna une version relativement exacte, mais habilement déformée, du retour de Hoyland et de ses étranges affirmations. Le Capitaine l'écouta avec une expression où se mêlaient la stupéfaction la plus totale et une vive contrariété.

Lorsque Ertz eut terminé, le Capitaine se tourna vers Hugh et dit : « Vous m'en direz tant ! »

Hugh prit immédiatement la parole. « L'essentiel de ce que j'affirme, Capitaine, est qu'il existe un endroit, au niveau sans pesanteur, où il est effectivement possible de *voir* la réalité de ce que notre foi affirme : que le Navire se meut dans l'espace, que le Plan de

Jordan est une réalité tangible. Loin de nier notre foi, cela ne fait que la renforcer. Je ne vous demande pas de me croire sur parole : Jordan Lui-même affirma cette vérité. »

Voyant que le Capitaine paraissait indécis, Tyler intervint : « Capitaine, il existe une explication à cette situation incroyable, et je crois qu'il est de mon devoir de vous la donner. Il y a, certes, deux interprétations évidentes à l'incroyable histoire de Hoyland : ou bien il est tout simplement coupable d'hérésie, ou bien il est devenu complice des mutes et sa machination a pour but de vous faire tomber entre leurs mains. Mais il existe une troisième possibilité, plus charitable, que je suis volontiers porté à croire.

» Il est bien connu que, lors de l'inspection des nouveau-nés, on avait sérieusement considéré l'option d'envoyer Hoyland au Convertisseur. Mais comme sa déviation par rapport à la normale était légère – une tête particulièrement grosse – on le laissa vivre. Mon avis personnel est que ses terrifiantes expériences chez les mutes ont fini par troubler définitivement son esprit déjà instable. Le pauvre garçon n'est pas responsable de ce qu'il dit ni de ce qu'il fait. »

Hugh considéra Tyler avec un respect accru. C'était un coup de génie : l'absoudre de toute culpabilité tout en le condamnant de façon absolument certaine à faire le Voyage – c'était vraiment génial.

Le Capitaine leva sa main grassouillette pour imposer le silence. « Cela a assez duré. Ertz, avez-vous une recommandation à faire ?

— Oui, Capitaine. Le Convertisseur.

— Fort bien. Mais je ne vois vraiment pas pour quelle raison on vient m'importuner pour de pareilles vétillies. Vous devriez être capable d'assurer la discipline dans vos rangs. »

Le Capitaine éloigna son fauteuil de la table et commença péniblement à se lever. « Recommandation confirmée. La séance est levée. »

Devant une telle injustice, Hugh sentit son sang se mettre à bouillir. Ils n'avaient même pas tenu compte de l'unique preuve de sa défense. Il entendit quelqu'un crier « Attendez ! » puis reconnut sa propre voix.

Le Capitaine se retourna vers lui.

« Attendez ! » répéta-t-il. Les mots se formèrent d'eux-mêmes : « Je sais que ce que je dis ne servirait à rien. Vous êtes certains de tout savoir au point de n'avoir même pas pris en considération mon offre de venir vous en rendre compte de vos propres yeux. Et pourtant... et pourtant, *il bouge !* »

Dans le compartiment où on l'avait confiné en attendant que le

Convertisseur fût suffisamment chargé, Hugh eut tout le loisir de réfléchir – à ses erreurs, surtout. La première avait été de tout raconter immédiatement à Ertz. Il aurait dû attendre, bavarder avec lui, le sonder, voir ce qu'il était devenu au lieu de se fier à une ancienne amitié qui n'avait jamais été très solide.

Deuxième erreur : Mort Tyler. À l'énoncé de son nom, il aurait dû chercher à apprendre la nature de ses rapports avec Ertz, et s'il avait de l'influence sur lui. Vu ce qu'il savait de Mort, il aurait dû se méfier.

Il était donc condamné – comme hérétique ou comme mutant, cela ne changeait rien à l'affaire. Peut-être aurait-il dû leur dire ce qu'il connaissait de l'origine des mutants, pour l'avoir lu dans un vieux mémoire que Joe-Jim possédait. Non, cela n'aurait pas marché. Comment expliquer que les radiations venues de l'Extérieur causaient ces mutations, à des gens qui refusaient de croire en l'existence de l'Extérieur ? Il avait déjà tout gâché avant même de comparaître devant le Capitaine.

Le bruit de verrous qu'on tirait interrompit ses amères pensées. Il était trop tôt pour un de ses rares et maigres repas. Il pensa qu'ils venaient le chercher et renforça sa résolution d'entraîner au moins l'un d'eux avec lui.

Mais il se trompait. Une voix douce et digne frappa ses oreilles. « Ah, mon garçon, comment est-ce possible ? » C'était le lieutenant Nelson, son premier maître – plus vieux et plus frêle que jamais.

Leur entrevue fut aussi douloureuse pour l'un que pour l'autre. Le vieil homme, qui n'avait pas eu d'enfants, avait formé de grands espoirs pour son *protégé*^[1] – il le croyait même capable de succéder un jour au Capitaine, ce qu'il ne lui avait jamais dit, pensant qu'il est mauvais de donner aux jeunes une trop haute opinion d'eux-mêmes. Le savoir disparu l'avait affecté...

Et maintenant, il était revenu, enfin un homme, mais dans quelles circonstances pénibles, et sous le coup d'une condamnation à mort...

L'entretien ne fut pas moins triste pour Hugh. Lui aussi avait aimé le vieil homme, à sa façon. Il avait été désireux de lui plaire et d'obtenir son approbation. Mais, en lui racontant son histoire, il put voir que, pour Nelson, ce n'était qu'une aberration issue de son cerveau malade, et qu'il préférerait sans doute le voir trouver une mort rapide dans le Convertisseur – ses atomes réduits en hydrogène générateur de l'énergie indispensable au Navire – plutôt que de l'entendre tourner ses enseignements en ridicule.

En cela, il avait injustement sous-estimé la charité de Nelson,

sinon sa dévotion à la « science ». Mais il faut dire en faveur de Hugh que, s'il ne s'était agi que de son propre confort, il eût préféré mourir que briser le coeur de son mentor – le jeune homme étant doté d'un tempérament tout aussi romantique qu'irrégulier.

L'atmosphère était devenue tellement insoutenable que le vieil homme se leva pour partir. « Puis-je faire quelque chose pour vous, mon garçon ? Vous donnent-ils assez à manger ?

— Oui, merci, mentit Hugh.

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non... Si, vous pourriez m'envoyer du tabac peut-être. Il y a longtemps que n'ai pas chiqué.

— C'est promis. Y a-t-il une personne que vous aimeriez voir ?

— Je ne pense pas que l'on m'autorisera à recevoir d'autres visites.

— Je pense pouvoir arranger cela. Mais vous devez me promettre de ne pas parler de votre hérésie. »

Hugh réfléchit à cette nouvelle possibilité. Son oncle ? Non, leurs façons de penser étaient trop différentes, leur rencontre serait celle de deux étrangers. Il ne s'était jamais facilement fait des amis. Le dernier en date était Bill Ertz, et voilà où une telle relation l'avait mené. Puis il se souvint de son copain, Alan Mahoney, avec qui il avait joué dans son enfance. Il ne l'avait pour ainsi dire pas revu depuis le début de son apprentissage chez Nelson. Et pourtant...

« Est-ce qu'Alan Mahoney vit toujours au village ?

— Oui.

— J'aimerais le voir, s'il veut bien venir. »

Alan arriva, nerveux, mal à l'aise, mais visiblement heureux de voir Hugh et effondré de le trouver dans cette situation. Hugh lui tapa amicalement sur le dos. « Je savais que tu viendrais, mon vieux.

— Évidemment, Hugh. Je serais venu plus tôt si j'avais été au courant, mais personne ne le savait au village. Sans doute même pas les Témoins.

— Enfin, tu es venu, c'est le principal. Parle-moi de toi. Tu es marié ?

— Non, pas vraiment... Mais ne perdons pas de temps à parler de moi. Il ne m'arrive jamais rien d'intéressant. Au nom de Jordan, Hugh, qu'as-tu fait pour te mettre dans des draps pareils ?

— Désolé, Alan, mais j'ai promis au lieutenant Nelson de ne pas en parler.

— Que vaut une promesse faite dans ces circonstances ? Hugh, tu es dans de très sales draps !

— Comme si je ne le savais pas !

— Quelqu'un t'en voulait ?

— Eh bien... sans aller jusque-là, disons que notre vieil ami Mort Tyler ne m'est guère venu en aide. »

Alan sifflota entre ses dents. « Ça explique bien des choses.

— Ah oui ?

— Après ton départ, il a épousé Edris Baxter. Cela a peut-être un rapport. »

Hugh resta silencieux un moment.

« Voyons, Hugh, dit soudain Alan. Tu ne vas quand même pas rester ici à attendre qu'ils viennent te chercher ? Il faut te faire sortir d'ici.

— Comment ?

— Je n'en sais encore rien. Je pourrais sans doute rassembler quelques gars prêts à se battre, et un nombre suffisant de couteaux.

— Ouais, et quand ça sera fini, vous seriez tous bons pour m'accompagner au Convertisseur. Non, ça ne marchera jamais.

— Mais il *faut* faire quelque chose ! On ne peut pas rester les bras croisés en les regardant te brûler !

— Je sais. » Hugh scruta le visage d'Alan. Était-il juste de lui demander une telle chose ? Rassuré par ce qu'il y voyait, il continua : « Écoute. Tu es prêt à faire n'importe quoi pour me sortir d'ici, Alan, n'est-ce pas ?

— Tu le sais bien, dit Alan sur un ton légèrement pincé.

— Fort bien. Je connais un nain du nom de Bobo. Je vais te dire où tu pourras le trouver. »

Alan monta, monta, plus haut qu'il ne l'avait jamais fait depuis les dangereuses expéditions dirigées par Hugh, jadis. Il avait vieilli, était devenu plus conformiste. Il n'avait plus le cran nécessaire pour ce genre de choses. Au danger réel qui le guettait au-dessus des niveaux inférieurs bien balisés s'ajoutait son ignorante superstition. Néanmoins, il continua à monter.

Bobo le vit le premier. Le projectile lancé par la fronde atteignit Alan au creux de l'estomac au moment même où il criait : « Bobo ! »

Bobo entra à reculons dans le compartiment de Joe-Jim et laissa retomber son fardeau à ses pieds. « Viande fraîche, annonça-t-il fièrement.

— Je vois, dit Jim avec indifférence. Il est à toi. Tu peux l'emmener. »

Le nain se gratta l'intérieur de l'oreille avec son pouce. « Marrant, dit-il, il connaît le nom de Bobo. »

Joe releva les yeux de son livre – les *Poésies complètes* de Browning, L-Press, Londres, New York et Luna City, 3,5 cr. « Ça m'intéresse, ça. Attends un moment. »

Hugh avait préparé Alan au choc que lui produirait l'aspect de Joe-Jim. Il eut bientôt suffisamment retrouvé ses esprits pour pouvoir lui raconter son histoire. Joe-Jim l'écouta sans commentaires, Bobo avec intérêt mais sans y comprendre grand-chose.

Lorsque Alan eut terminé, Jim fit remarquer à Joe : « Eh bien, c'est toi qui gagnes. Il n'y est pas arrivé. » Puis, s'adressant à Alan : « Vous allez remplacer Hoyland. Vous savez jouer aux échecs ? »

Alan regarda alternativement les deux têtes. « Mais... vous ne semblez pas comprendre la situation. Vous n'allez donc pas essayer de faire quelque chose ? »

Joe parut stupéfait. « Nous ? Pourquoi ? »

— Il le *faut* ! Sa vie dépend de vous. Il compte sur votre intervention ! C'est pour cela que je suis venu vous voir.

— Attendez, grommela Jim, attendez. Même si nous voulions l'aider – ce qui n'est pas le cas –, comment, au nom du Navire de Jordan, le pourrions-nous ? Hein ? Répondez à cela.

— Mais... mais...» Alan restait muet devant tant de stupidité. « Il faut organiser une expédition de secours, évidemment ! Il faut descendre et le sortir de là !

— Vous voulez que nous allions nous battre et risquer de nous faire tuer pour sauver votre ami ? »

Bobo leva l'oreille. « Nous battre ? demanda-t-il avec espoir.

— Non, Bobo, dit Joe. Parler, seulement.

— Oh ! » fit Bobo en retournant à son état de passivité.

Alan regarda le nain. « Peut-être que si vous me laissiez aller avec Bobo...

— Non, le coupa sèchement Joe. Pas question. Et n'y revenez pas. »

Alan s'assit dans un coin, les genoux ramenés sous le menton. Il était complètement désespéré. Si seulement il pouvait sortir d'ici, il pourrait sans doute rassembler de l'aide, en bas. Le nain semblait endormi, mais c'était difficile à dire. Si seulement Joe-Jim fermait l'oeil rien qu'un instant...

Mais Joe-Jim ne paraissait nullement fatigué. Joe s'était remis à

sa lecture, mais Jim l'interrompait sans cesse. Alan était trop loin pour entendre ce qu'ils disaient.

Soudain, Joe éleva la voix. « Et tu trouves ça amusant ?

— Eh, dit Jim, toujours plus que les échecs !

— Ah vraiment ? Et si tu prenais un couteau dans l'oeil, tu serais beau, hein ?

— Tu vieillis, Joe. Tu n'as donc plus de sang dans les veines ?

— Tu es aussi vieux que moi, Jim.

— Oui, mais j'ai des idées jeunes.

— Tu me rends malade. Enfin, fais-en à ta tête. Bobo ! »

Le nain se leva en sursaut. « Oui, patron ?

— Essaie de dénicher Magot, Long-Bras et Cochon. »

Tandis que Bobo sortait en sautillant de joie, Joe-Jim alla ouvrir un placard dont il commença à sortir des couteaux.

Hugh entendit le tumulte depuis sa cellule. Les gardes qui venaient le chercher pour le conduire au Convertisseur ? Non, ils auraient fait moins de bruit. Cela n'avait peut-être aucun rapport avec lui. Ou bien...

La porte s'ouvrit violemment. Un Alan hurlant se rua à l'intérieur et lui mit d'autorité une paire de couteaux entre les mains. Il lui cria de le suivre sans perdre un instant, ce que Hugh s'empressa de faire tout en passant à sa ceinture deux lames supplémentaires.

Dehors, il vit Joe-Jim, qui était trop occupé à lancer des couteaux pour s'apercevoir de sa présence, et Bobo, la bouche fendue en un sourire encore élargi par une plaie sanglante, qui d'un geste habile envoyait volée sur volée de pierres avec sa fronde. Il y en avait encore trois autres. Hugh en reconnut deux : des membres de la garde du corps personnelle de Joe-Jim – mutes par définition, vu leur lieu de naissance, mais sans malformations visibles.

Et, bien sûr, il y avait ceux qui étaient étendus, inertes, au sol.

« Venez ! hurla Alan. Les renforts ne vont pas tarder à arriver. Par ici ! » Il s'engagea dans un passage latéral.

Joe-Jim le suivit à regret. Pour se porter chance, Hugh lança un couteau sur une silhouette qui s'enfuyait sur la gauche. La cible n'était pas idéale ; il n'eut pas le temps de voir si le sang avait coulé. Ils coururent le long du passage. Bobo fermait la marche, de façon à se trouver au premier rang s'il y avait de nouveau de la bagarre.

Alan s'engagea dans un passage secondaire sur sa droite, tout en criant à l'attention des autres : « Il y a des escaliers au bout ! »

Ils n'arrivèrent pas jusque-là. Une porte étanche, rarement utilisée, se ferma devant eux, à une dizaine de mètres des escaliers. Les spadassins de Joe-Jim s'arrêtèrent net et regardèrent leur maître d'un air interrogateur. Bobo se brisa les ongles en essayant de trouver une prise sur les côtés de la porte.

Derrière eux, les bruits de la poursuite se rapprochaient rapidement.

« On est pris au piège, dit Joe entre ses dents. J'espère que ça te plaira, Jim. »

Hugh vit une tête apparaître à un tournant du passage. Il lança son couteau mais la distance était trop grande. Il l'entendit rebondir contre la cloison d'acier. La tête se retira. Long-Bras arma sa fronde et garda les yeux fixés sur l'endroit où elle avait disparu.

Hugh prit le nain par l'épaule. « Bobo ! Tu vois cette lumière ? »

Ce dernier regarda stupidement le plafond. Hugh lui désigna du doigt l'intersection de deux tubes fluorescents, au croisement des deux passages. « Là ! Vise l'endroit où les deux tubes se rejoignent. »

Bobo estima la distance. Un coup difficile, même dans des circonstances idéales, ce qu'elles n'étaient pas. L'étroitesse du passage l'obligeait à imprimer au projectile une trajectoire plate et rapide, tout en compensant une pesanteur à laquelle il n'était pas habitué.

Le nain ne répondit pas mais Hugh sentit le déplacement d'air de la fronde. On entendit un fracas de verre brisé et les passages furent plongés dans l'obscurité.

« En avant ! » hurla Hugh en s'élançant vers le croisement. Lorsqu'ils l'eurent presque atteint, il leur cria : « Attention au gaz ! Ne respirez pas ! » Des vapeurs radioactives s'échappaient paresseusement du tube brisé et se répandaient dans les couloirs sous la forme d'une brume verdâtre.

Hugh prit sur la droite, en remerciant son apprentissage d'ingénieur électricien. Il ne s'était pas trompé : le passage était obscur sur une longue distance, étant alimenté après la rupture. Il pouvait entendre des pas autour de lui – amis ou ennemis, il ne le savait pas.

Ils émergèrent dans un secteur éclairé. Seul un paysan inoffensif était en vue. En les voyant, il s'enfuit ; il n'avait jamais dû courir aussi vite de sa vie. Hugh inspecta les rangs : tous étaient là, mais Bobo avait du mal à avancer.

Joe l'examina rapidement. « Il a dû respirer une bouffée de gaz. Tapez-lui dans le dos. »

Cochon s'en chargea. Bobo rota, vomit, puis reprit son sourire.

« Il s'en tirera », dit Joe.

Ce court délai avait suffi à un de leurs poursuivants pour les rattraper. Il plongea hors du passage obscur, inconscient du danger. Alan arrêta Cochon au dernier moment. « Non, laisse. Il est à moi. »

C'était Tyler.

« Un contre un ? » le défia Alan, pousse sur la lame.

Tyler regarda les hommes à la ronde, puis accepta le duel en se jetant sur Alan. Il n'y avait pas assez de recul pour un lancer, aussi se cramponnèrent-ils l'un à l'autre, chacun assurant sa prise sur le poignet de l'autre afin de parer la lame de l'adversaire.

Alan était plus trapu, probablement plus fort. Tyler, plus fuyant, tenta de lui assener un coup de genou entre les jambes, mais Alan l'évita et lui écrasa le pied du talon. Ils s'empoignèrent à nouveau. On entendit un craquement retentissant.

Un moment plus tard, Alan se relevait et essuyait sa lame sur sa cuisse. « Partons d'ici, dit-il. J'ai peur. »

Ils atteignirent enfin un escalier et montèrent à toute allure, précédés de Cochon et Long-Bras qui inspectaient chaque palier et couvraient leurs flancs. Le dernier membre du trio des durs, que Hugh avait entendu nommer « Magot », fermait la marche.

Hugh croyait déjà les avoir définitivement distancés lorsqu'il entendit des bruits de bagarre au-dessus de lui et le sifflement d'un couteau lancé. Il arriva sur le pont supérieur juste à temps pour se voir gratifier d'une blessure peu profonde mais aux bords irréguliers, causée par la lame qui avait ricoché.

Trois hommes étaient hors de combat. Long-Bras avait un couteau fiché dans la partie charnue du bras, mais il ne semblait pas s'en soucier : sa fronde tournait toujours à plein régime. Cochon, à court de munitions, récupérait ses couteaux à quatre pattes. Lui non plus n'avait pas chômé : à une dizaine de mètres, Hugh vit une de ses victimes, un genou à terre. Du sang s'écoulait d'une profonde blessure à la cuisse.

Alors qu'il se relevait en se cramponnant au mur, Hugh le reconnut.

Bill Ertz.

À la tête d'un petit groupe, il avait tenté de les prendre à revers en empruntant un autre chemin, ce qui avait causé sa perte. Bobo arriva derrière Hugh et prépara sa fronde. Hugh arrêta son bras puissant. « Doucement, Bobo, lui dit-il. Vise l'estomac, et pas trop fort. »

Le nain fit une moue d'étonnement, mais obéit. Ertz se plia en deux et glissa à terre.

« Beau coup, dit Jim en connaisseur.

— Va le chercher, ordonna Hugh, et reste au milieu. » Il jeta un oeil aux siens, maintenant tous rassemblés en haut de la volée de marche. « Allez, les gars ! On continue ! Et ouvrez l'oeil ! »

Long-Bras et Cochon allèrent de nouveau de l'avant, les autres retrouvant leur position habituelle. Joe paraissait contrarié. Après tout – il ne savait même pas comment c'était arrivé – il avait perdu le commandement de la bande, de sa bande, qui obéissait maintenant aux ordres de Hugh. Mais il se dit que ce n'était pas le moment de faire des histoires. Cela pourrait causer leur mort à tous.

Jim, lui, ne s'en faisait pas. Cela avait plutôt l'air de lui plaire.

Ils montèrent dix niveaux supplémentaires sans rencontrer d'opposition organisée. Hugh leur interdit de tuer des paysans sans raison. Les trois affreux lui obéirent. Bobo, quant à lui, était trop occupé avec Ertz pour poser un quelconque problème de discipline. Hugh attendit qu'ils eussent encore monté une trentaine de niveaux avant de leur permettre de relâcher leur vigilance. Puis il ordonna une halte afin d'examiner les blessés.

Les plus gravement atteints étaient Long-Bras et Bobo, blessé au visage. Joe-Jim leur appliqua des compresses qu'il avait emportées dans ses poches. Hugh refusa que sa blessure superficielle fût soignée. « Cela ne saigne même plus, insista-t-il, et j'ai encore beaucoup à faire.

— Tu n'as rien d'autre à faire que de rentrer, dit Joe, ce qui mettra un point final à toutes ces sottises.

— Pas exactement, répliqua Hugh. Vous, vous rentrez, mais Alan, Bobo et moi montons jusqu'à la véranda du Capitaine.

— Et pour quoi faire ? demanda Joe, complètement abasourdi.

— Venez avec nous, et vous verrez. Allez, les gars, en route ! »

Joe ouvrit la bouche, mais se tut en voyant le silence obstiné de Jim. Il suivit les autres.

Ils flottèrent doucement dans la véranda, Hugh, Alan, Bobo portant toujours son fardeau immobile... et Joe-Jim. « Regarde, dit Hugh à Alan en lui montrant la splendeur étoilée, voilà ce dont je te parlais. »

Alan regarda et s'agrippa au bras de Hugh en fermant les yeux. « Jordan ! gémit-il. Nous allons tomber dehors ! »

Hugh le secoua. « N'aie pas peur. Ouvre les yeux. Tu verras comme c'est merveilleux. »

Joe-Jim toucha l'épaule de Hugh. « Et maintenant ? lui demanda-t-il. Et pourquoi as-tu amené *celui-là* jusqu'ici ? » Il lui montra Ertz qui n'était toujours pas revenu à lui.

— Oh ! lui... Quand il se réveillera, je lui montrerai les étoiles, et je lui prouverai que le Navire bouge.

— Ah oui ? Et alors ?

— Et alors je le renverrai en bas pour convaincre les autres.

— Hum... Et s'il n'y réussit pas mieux que toi ?

— Dans ce cas... Hugh haussa les épaules avec résignation, il faudra tout recommencer. Autant de fois qu'il le faudra. Jusqu'à ce que nous les ayons convaincus.

» Il le faut, vous savez. »

DEUXIÈME PARTIE

Sens commun

Joe, la tête gauche de Joe-Jim, s'adressa en ces mots à Hugh Hoyland. « D'accord, gros malin, tu as réussi à convaincre l'Ingénieur en Chef. » Il désigna Bill Ertz avec la pointe de son couteau, puis continua à se curer les dents de Jim avec. « Et alors ? En quoi est-ce que cela t'avance ?

— Je vous l'ai déjà expliqué, répondit Hugh, agacé. Nous persisterons jusqu'à ce que tous les savants du Navire, du Capitaine au dernier des stagiaires, *sachent* que le Navire bouge et que nous pouvons le faire avancer. Et ensuite, nous terminerons le Voyage, comme Jordan l'avait prévu. Combien de combattants pouvez-vous rassembler ? ajouta-t-il.

— Pour l'amour de Jordan ! Tu n'imagines tout de même pas que nous allons t'*aider* dans cette entreprise insensée ?

— Mais si, bien entendu. Votre aide nous est indispensable.

— Tu ferais mieux de trouver autre chose. C'est exclu. Bobo ! Sors les échecs !

— D'accord, patron. » Le nain microcéphale se leva.

— Un moment, Bobo. » C'était Jim, la tête de droite, qui avait parlé. Le nain s'immobilisa et de profondes rides apparurent sur son front étroit. Les occasionnels désaccords entre les deux moitiés de son maître étaient la seule note d'insécurité dans son existence tranquille et sanguinaire.

« Écoutons ce que Hugh a à nous dire, continua Jim. Ça promet de devenir amusant.

— Amusant ! Si tu trouves ça amusant de recevoir un couteau entre les côtes. Permetts-moi de te faire remarquer que ce sont

également mes côtes. Et moi, je n'aime pas ça.

— Je ne te demande pas d'aimer ça, mais simplement d'écouter. Toute plaisanterie mise à part, ce sera peut-être le seul moyen d'*éviter* de se faire planter.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda Joe avec méfiance.

— Tu as entendu ce que Ertz nous a dit, répondit Jim en désignant le prisonnier du pouce. Les officiers du Navire ont l'intention de nettoyer les niveaux supérieurs. Cela te plairait de finir dans le Convertisseur, Joe ? On ne peut plus jouer aux échecs lorsqu'on est réduit en atomes d'hydrogène.

— C'est du bluff ! L'Équipage est impuissant à exterminer les mutes – ce n'est pas la première fois qu'ils essaient. »

Jim se tourna vers Ertz. « Que dites-vous de ça ? »

Ertz hésita longuement avant de répondre. Il avait une conscience aiguë de sa nouvelle condition de prisonnier de guerre. Ses idées étaient confuses ; trop de choses s'étaient produites en trop peu de temps. Il avait été blessé, traîné jusqu'à la véranda du Capitaine, où on lui avait montré les étoiles – les *étoiles*.

Son rationalisme endurci n'était pas prêt à accepter un tel concept, pas plus que si un astronome terrestre lui avait démontré que le globe tournait sur son axe parce que quelqu'un en actionnait la manivelle.

Il était en outre parfaitement conscient que son existence même ne tenait qu'à un fil. Joe-Jim était le premier mute qu'il rencontrait autrement que l'arme à la main. Il lui suffirait d'un seul mot à cet affreux petit nain...

Il pesa soigneusement ses mots. « Je pense que, cette fois, l'Équipage réussira. Nous... ils sont mieux organisés et, à moins que vous ne soyez beaucoup plus nombreux que nous ne le pensons, ils devraient vous vaincre. Je le sais, car... c'est moi qui ai tout organisé.

— Vous ?

— Oui. Une part non négligeable de membres du Conseil n'appuient pas la politique de non-intervention vis-à-vis des mutes, bien qu'elle soit conforme à la doctrine religieuse orthodoxe. Il y a souvent des cochons qui disparaissent, et parfois même un enfant. C'est très problématique.

— De quoi vous imaginez-vous que les mutes se nourrissent ? demanda Jim avec agressivité. De courants d'air ?

— Non, évidemment pas. Notre politique n'était d'ailleurs pas entièrement destructive. Les mutes qui se rendraient et pourraient être

civilisés auraient pu faire partie de l'Équipage, sous la surveillance d'un maître. Du moins ceux qui n'étaient pas... ceux qui étaient...» Il s'interrompit et détourna les yeux du monstre bicéphale qui lui faisait face.

« Ceux qui n'étaient pas affligés de mutations physiques, comme moi, compléta Joe sur un ton venimeux. C'est bien cela que vous vouliez dire ? Et pour nous, c'était le Convertisseur, n'est-ce pas ? » insista-t-il tout en palpant nerveusement la lame de son couteau.

Ertz eut un mouvement de recul, en portant machinalement la main à sa ceinture où nulle arme ne pendait plus. « Attendez... Vous m'avez demandé de vous exposer la situation. Je l'ai fait. Maintenant elle ne dépend plus de moi.

— Fiche-lui la paix, Joe. Il dit la vérité, c'est le principal. C'est bien ce que je te disais : si nous ne suivons pas le plan de Hugh, ce sont eux qui viendront nous pourchasser ici. Et pas question de le tuer ; nous aurons besoin de lui. » Il voulut remettre le couteau à la ceinture, mais visiblement Joe s'y opposait. Les jumeaux luttèrent pour contrôler les nerfs moteurs de leur bras droit. Joe finit par abandonner.

« Parfait, dit-il avec aigreur. Mais si je vais au Convertisseur, je veillerai à ce que celui-là m'y accompagne.

— Je ne te suffis pas ? dit Jim.

— Pourquoi crois-tu cet énergumène ?

— Parce qu'il n'a rien à gagner à mentir. Demande à Alan. »

Alan Mahoney, l'ami d'enfance de Hugh, avait écouté la discussion les yeux écarquillés, mais sans intervenir. Lui aussi avait subi l'expérience cataclysmique d'un premier contact avec les étoiles, mais son esprit de simple paysan n'avait pas la vivacité de celui d'Ertz. Ce dernier avait immédiatement compris que l'existence d'un monde extérieur au Navire changeait tous ses plans et détruisait toutes ses croyances. Alan, lui, n'avait pas dépassé le stade de l'émerveillement.

« Que sais-tu de ces plans pour combattre les mutes, Alan ?

— Moi ? Rien du tout. Je ne suis pas un savant ! À moins que... Un jeune officier est venu au village donner un coup de main à notre savant local, le lieutenant Nelson...

— Oui ? Continue.

— Il a organisé les cadets, et même certains des hommes mariés, nous a appris à manier les armes... Mais il ne nous a jamais dit dans quel but. »

Ertz les regarda triomphalement. « Vous voyez ?

— Je vois », admit Joe sur un ton funèbre.

Hugh Hoyland le regarda avec espoir : « Vous êtes donc avec moi ?

— Je suppose », concéda-t-il, et Jim ajouta : « Bravo ! »

Hoyland se tourna vers Bill Ertz. « Et vous ?

— Je ne pense pas avoir le choix.

— Si. Je veux que vous soyez avec moi de tout votre cœur. Voici comment les choses se présentent : l'Équipage ne compte pas. Il suffit de convaincre les officiers. Ceux qui ne sont pas trop sclérosés comprendront lorsqu'ils auront vu les étoiles. Les autres, ajouta-t-il en faisant le geste de se trancher la gorge avec le pouce, au Convertisseur ! »

Bobo sourit joyeusement en imitant Hugh.

« Et ensuite ? demanda Ertz.

— Mutes et Équipage ensemble, sous la conduite d'un nouveau Capitaine, conduiront le Navire jusqu'à Ultima du Centaure, comme Jordan l'avait voulu ! »

Ertz se leva et fit face à Hoyland. Par Jordan ! C'était une idée trop grande et trop neuve pour être comprise du premier coup, mais elle lui plaisait ! Il lui tendit la main. « Je suis avec vous, Hugh Hoyland ! »

Un couteau vint se ficher dans la table devant lui. Jim venait de l'envoyer. Joe afficha sa surprise et ouvrit la bouche pour signifier sa désapprobation, mais il se ravisa. Ertz le remercia du regard et passa le couteau à sa ceinture.

Les jumeaux discutèrent à voix basse un moment puis Joe dit tout haut : « Autant mettre toutes les chances de notre côté. » Tirant son autre couteau, il saisit la lame entre le pouce et l'index de manière que seule la pointe fût visible et s'en servit pour s'infliger une piqûre dans la partie charnue de son bras. « Lame pour lame ! »

Les yeux de Ertz s'enflammèrent. Il dégaina son couteau nouvellement acquis et imita Joe-Jim. Le sang jaillit et lui coula le long du bras jusqu'au coude. « Dos à dos ! » Il poussa la table sur le côté et colla son épaule sanglante contre la blessure de Joe-Jim.

Quant à Alan Mahoney, Hugh Hoyland et Bobo, tous avaient déjà leur lame en main et commençaient à se taillader le bras jusqu'à faire couler le liquide vital. Ils se rapprochèrent et accolèrent leurs épaules blessées de telle façon que le sang s'écoulait sur la table en un filet unique.

« Lame pour lame !

— Dos à dos !

— Sang pour sang !

— Frères de sang – *unis pour mettre fin au Voyage !* »

Un savant apostat, un autre kidnappé, un simple paysan, un monstre à deux têtes et une brute faible d'esprit. Cinq couteaux et cinq cerveaux – en en comptant deux pour Joe-Jim et aucun pour Bobo – pour renverser une civilisation entière.

« Mais je ne veux pas y retourner, insista Alan avec obstination. Pourquoi ne puis-je rester ici avec vous ? Je sais me battre.

— Je n'en doute pas, mon vieux, mais tu nous rendras de plus grands services comme espion.

— Mais vous avez déjà Bill Ertz.

— Oui, mais nous avons besoin de toi aussi. Bill est un personnage public ; il ne peut pas simplement s'éclipser et nous rejoindre sans que personne s'en aperçoive. Voilà quel sera ton rôle : tu serviras d'intermédiaire entre lui et nous.

— Par Huff, j'aurai du mal à leur expliquer mon absence.

— N'en dis que le strict minimum. Mais garde-toi bien d'aller voir le Témoin. » Hugh ne put s'empêcher de frémir en imaginant Alan essayant de tromper le vieil historien du village à l'insatiable curiosité.

« Le vieux Témoin ? Il y a longtemps qu'il a fait le Voyage, et celui qui le remplace ne fait pas le poids.

— Tant mieux. Sois prudent et il ne t'arrivera rien. » Hugh éleva la voix. « Bill ! Tu es prêt ?

— J'imagine que oui ! » Ertz se leva et rangea à regret le livre qu'il était en train de lire : *Les Trois Mousquetaires*, version illustrée, un des trésors de la bibliothèque volée de Joe-Jim. « Eh bien, quel livre passionnant ! C'est réellement comme cela, la Terre ?

— Bien sûr, puisque c'est écrit dans le livre. »

Ertz finit par lui poser la question qui le tourmentait : « Dis-moi, Hugh, qu'est-ce que c'est qu'un château ?

— Un château ? C'est... c'est une sorte de très grand compartiment.

— C'est bien ce que je pensais, mais comment font-ils pour voyager dessus ?

— Quoi ?

— Tout au long du livre, ils montent sur leurs châteaux et s'en vont avec.

— Fais-moi voir ce livre », intervint Joe. Ertz le lui tendit et Joe-Jim le feuilleta rapidement. « Ah, je vois ! Espèce d'idiot ! Ce n'est pas

sur des châteaux qu'ils montent, mais sur des chevaux !

— Ah ! oui, en effet, mais qu'est-ce que c'est ?

— Un cheval, c'est un animal, comme un très gros cochon, ou peut-être plutôt comme une vache. On s'assied sur son dos et il vous emmène où on veut.

— Cela ne me semble pas très pratique. Comment se faire obéir du cheval ? Et puis, on risque de tomber. Je préfère la marche à pied !

— C'est compliqué, expliqua Joe. Il faut un long entraînement.

— Sais-tu monter à cheval ? » lui demanda Ertz.

Jim ricana. Joe parut furieux. « Il n'y a pas de chevaux dans le Navire, dit-il en guise d'explication.

— Mais quand même, ces gars, Athos, Porthos et Aramis, ils avaient quelque chose...

— On discutera de cela plus tard, l'interrompt Hugh. Bobo est de retour. Tu es prêt à y aller ?

— Attends, Hugh, c'est important. Ils avaient des couteaux...

— Et alors ?

— ... bien mieux que les nôtres. C'étaient des couteaux aussi longs que le bras, au moins. Ce serait un grand avantage de disposer de telles armes.

— Mouais...» Hugh sortit son couteau et le contempla soigneusement. « Mais on ne pourrait plus le lancer.

— On pourrait avoir les deux.

— Oui, sûrement.

— Il a raison », dit Joe, qui avait suivi leur conversation. « Hugh, tu t'occupes de distribuer les armes aux hommes. Jim et moi avons des choses importantes à lire. » Joe-Jim avait d'autres livres en têtes, des ouvrages sanguinaires décrivant en détail les innombrables méthodes inventées par l'homme pour raccourcir la vie de ses semblables. L'homme bicéphale était sur le point d'instaurer un Département de la Recherche Historique du Ministère de la Guerre, sans toutefois donner à son projet un nom aussi pompeux.

« Très bien, dit Hugh, mais vous allez devoir les mettre dans la confidence.

— C'est vrai...» Joe-Jim sortit de ses appartements et se rendit dans le passage où Bobo avait rassemblé deux douzaines de mutes dévoués à Joe-Jim. En dehors de Long-Bras, Cochon et Magot, qui avaient pris part à son évasion, ils étaient tous inconnus de Hugh – mais tous signifiaient la mort pour l'étranger qui avait le malheur de croiser leur chemin.

Joe-Jim demanda aux trois ressortissants des étages inférieurs de l'accompagner. Il les présenta aux mutes et leur demanda de bien mémoriser leur visage. Hugh, Alan et Bill devaient pouvoir aller partout sans danger, et bénéficier de leur protection. De plus, en l'absence de Joe-Jim, c'était à eux qu'il fallait obéir.

Les hommes s'entre-regardèrent en murmurant.

Ils étaient habitués à obéir, certes, mais à Joe-Jim seulement.

Un individu au nez immense se leva et prit la parole. « Je suis Jack-le-Nez. Ma lame est aiguisée et mon oeil voit tout. Joe-Jim aux deux Têtes Sages est mon patron, et c'est pour lui seul que je me bats, pas pour des étrangers venus des ponts où tout est lourd. Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas la Loi ? »

Il se tut. Les autres l'avaient écouté nerveusement, regardant parfois Joe-Jim du coin de l'oeil. Joe murmura quelque chose à l'oreille de Bobo, tandis que Jack-le-Nez ouvrait la bouche pour continuer. On entendit un bruit de dents brisées et de vertèbres qui craquent. Il avait reçu un projectile en plein dans la bouche.

Bobo rechargea sa fronde. Le corps, pas encore tout à fait mort, glissa sur le pont. « Bon manger ! annonça Joe. Il est à vous. » Les mutes entourèrent complètement le corps, soudain affairés, les couteaux tirés, se bousculant pour obtenir les meilleurs morceaux.

Joe-Jim attendit patiemment qu'ils eussent terminé. Lorsque tout fut nettoyé et que les petites querelles nées du partage se furent apaisées, Joe reprit la parole. « Long-Bras, Quarante-et-un et la Hache accompagneront Bobo, Alan et Bill en bas. Les autres restent ici. »

Bobo avança en décrivant de longs bonds que la faible pseudo-gravité des niveaux situés près de l'axe de rotation du Navire permettait. Trois mutes se détachèrent du groupe et lui emboîtèrent le pas.

Ertz et Alan Mahoney s'empressèrent de faire de même pour ne pas être distancés.

Arrivés à une cage d'escalier, Bobo bondit dans l'espace vide en laissant la force centrifuge le déposer sur le palier inférieur. Alan et les mutes le suivirent mais Ertz s'arrêta et se retourna. « Jordan vous garde, mes frères, lança-t-il.

— Toi aussi, répondit Joe en agitant la main.

— Bon manger ! ajouta Jim.

— Bon manger ! »

Bobo leur fit descendre plus de quarante niveaux, jusqu'à ce qu'ils fussent bien engagés dans la zone inhabitée séparant l'Équipage

des mutes. Il désigna successivement Long-Bras, Quarante-et-un et la Hache. « Les deux Têtes Sages ont dit que vous montez la garde ici. Toi d'abord, ajouta-t-il en pointant Quarante-et-un.

— Voilà comment cela se passera, expliqua Ertz. Alan et moi allons descendre plus bas, et vous allez vous relayer pour monter la garde ici afin que je puisse faire parvenir des messages à Joe-Jim. Vous comprenez ?

— Bien sûr qu'on comprend, répondit Long-Bras.

— C'est Joe-Jim qui l'a dit », ajouta Quarante-et-un. La Hache fit entendre un grognement d'assentiment.

« O.K. », dit Bobo. Quarante-et-un s'installa au haut des escaliers, les jambes ballantes, et se mit à attaquer les « provisions » qu'il avait emportées : la main droite et une partie de l'avant-bras de celui qui avait autrefois été Jack-le-Nez.

Bobo gratifia Ertz et Alan d'une bonne claque sur le dos. « Bon manger ! » leur souhaita-t-il en souriant. Lorsqu'il eut repris son souffle, Ertz lui souhaita la pareille et se laissa tomber jusqu'au pont inférieur. Alan le suivit aussitôt. Ils avaient encore bien des niveaux à descendre avant de retrouver la « civilisation ».

Le commandant Phineas Narby, Assistant Exécutif du Capitaine de Jordan, fouillait dans les tiroirs de l'Ingénieur en Chef. Il fut amusé d'y trouver deux Livres Inutiles. Il y avait aussi, bien sûr, les Livres Sacrés, y compris l'ineestimable *Fonctionnement et Entretien du Convertisseur Auxiliaire*, et le *Manuel des circuits Électricité, Lumière et Conditionnement* – Astronef PIONNIER. Sans doute les plus sacrés de tous, ils portaient le sceau de Jordan en personne, et nul fonctionnaire inférieur en grade à l'Ingénieur en Chef ne pouvait les posséder.

Narby se considérait lui-même comme un rationaliste et un sceptique. Jordan, selon lui, c'était bon pour l'Équipage. Et pourtant, la vue d'une page de titre portant le sigle de la Fondation Jordan éveilla en lui une crainte religieuse comme il n'en avait pas connue depuis son entrée dans le cercle des savants.

Il avait conscience de l'irrationalité de ce sentiment – sans doute une ou plusieurs personnes portant le nom de Jordan avaient-elles vécu dans le passé. Un Capitaine peut-être, ou un ingénieur qui avait compilé les règles relatives à la marche du Navire. Ou, plus probablement, l'auteur de ce livre s'était-il contenté de tirer profit des superstitions pour donner plus d'autorité à ses écrits en utilisant ce nom. Narby n'était pas né de la dernière pluie. Lui-même n'avait-il pas l'intention d'appeler la bénédiction de Jordan sur la nouvelle politique à l'égard des mutes ? Oui, l'ordre, la discipline, la croyance en une

autorité supérieure, tout cela était excellent – pour l'Équipage. Il était tout aussi évident qu'une pensée logique et un inébranlable sens commun étaient indispensables aux savants dont dépendait le bon fonctionnement du Navire – et de ne croire en rien d'autre qu'en des *faits*.

Il admira la précision et l'élégance des caractères. Ils avaient certainement d'excellents clercs en ce temps-là, tandis que maintenant ils étaient à peine capables de dessiner deux fois une lettre de la même façon.

Il se promit de lire ces deux manuels indispensables aux ingénieurs avant de les donner au successeur de Bill Ertz. Cela lui permettrait, lorsqu'il serait devenu Capitaine, de ne pas avoir à dépendre trop de l'Ingénieur en Chef. Narby n'aimait pas particulièrement les ingénieurs, en grande partie parce qu'il n'était pas doué dans ce domaine. Dès le début de sa carrière, il avait découvert que l'administration et la gestion du personnel étaient plus dans ses cordes que les tâches techniques comme le service du Convertisseur ou des réseaux de distribution d'énergie. Il avait été successivement employé de bureau, administrateur de village, greffier du Conseil avant d'être élevé à la dignité de Chef de l'Exécutif du Capitaine – à la suite d'un accident regrettable et inexplicable qui avait mis un terme à la carrière et à la vie de son prédécesseur à ce poste.

Ces pensées l'amènèrent au problème du choix d'un nouvel Ingénieur en Chef. Normalement, le Chef de la Garde du Convertisseur lui aurait succédé, mais dans le cas présent, Mort Tyler, le Chef de la Garde, avait fait le Voyage en même temps que l'Ingénieur en Chef. On avait retrouvé son corps après le raid des mutes venus au secours de Hugh Hoyland. Narby ne savait pas trop quel choix conseiller au Capitaine.

Certainement pas un homme d'action aussi agressif que Ertz. Il avait organisé l'Équipage de façon remarquable en vue de l'extermination des mutes, et cette efficacité avait fait de lui un candidat trop puissant pour succéder au Capitaine – le moment venu. S'il s'était avoué toutes ses pensées, Narby aurait dû admettre que la vie du Capitaine actuel ne se prolongeait que dans la mesure où elle était le dernier rempart à l'élection éventuelle de Ertz.

Mais maintenant, le moment semblait être venu pour que le vieux Capitaine rende son esprit à Jordan. Le vieillard stupide et gras avait depuis longtemps perdu toute utilité. Narby en avait assez de manoeuvrer pour l'amener à donner les ordres qu'il fallait. Et si le Conseil se trouvait soudain dans l'obligation de choisir un nouveau Capitaine, il n'y avait plus maintenant qu'un seul candidat possible...

Narby reposa le livre.

La décision de supprimer le vieux Capitaine ne lui causait aucun sentiment de honte, de culpabilité, ni même de déloyauté. Il ne détestait pas le Capitaine : il le méprisait. Il voyait son acte comme une noble et nécessaire entreprise à laquelle nul sentiment personnel ne venait se mêler. Il croyait honnêtement que son but était le bien de l'Équipage – ordre, discipline, administration sensée et bon manger pour tous. Et, bien entendu, il se croyait la personne la plus apte à parvenir à ces objectifs. Certes, d'aucuns se verraient contraints de faire le Voyage – c'était inévitable, et il ne leur en voulait pas personnellement.

« Au nom de Huff, que faites-vous dans mon bureau ? »

Narby leva les yeux sur un Bill Ertz manifestement mécontent. Il ouvrit la bouche puis la referma. Il avait été certain que Ertz, n'étant pas revenu du raid, avait fait le Voyage depuis longtemps en servant de repas aux mutes – si certain même que de le revoir là devant lui, hargneusement vivant, faisait à son esprit l'effet d'un coup de poing. Il parvint néanmoins à se maîtriser.

« Bill ! Que Jordan vous bénisse ! Nous croyions tous que vous aviez fait le Voyage. Allons, asseyez-vous et racontez-moi ce qui vous est arrivé. »

— J'aimerais d'abord que vous me rendiez ma chaise, répondit Bill sur un ton cinglant.

— Oh ! désolé ! » Narby se hâta de trouver un autre siège.

« Et maintenant, continua Ertz en s'asseyant à sa place, vous pourriez peut-être m'expliquer pourquoi vous étiez en train de fouiller dans mes papiers ? »

Narby fit de son mieux pour paraître offensé. « Mais enfin... c'est évident. Nous vous croyions mort. Il fallait bien que quelqu'un assure l'intérim jusqu'à ce qu'un successeur ait été désigné. D'ailleurs, j'agissais sur ordre du Capitaine. »

Ertz le regarda dans les yeux. « Pas de ça avec moi, Narby... Nous savons l'un comme l'autre d'où viennent les pensées du Capitaine. En tout cas, vous auriez pu attendre un peu plus que deux périodes de sommeil avant de venir fouiner dans mes tiroirs. »

— Voyons, mon vieux. Lorsque quelqu'un manque après un raid des mutes, il est généralement admis qu'il a fait le Voyage.

— Admettons. Et pourquoi Mort Tyler ne m'a-t-il pas remplacé ?

— Parce qu'il est dans le Convertisseur.

— Tué, hein ? Mais qui a ordonné qu'on le mette dans le Convertisseur ? Une telle masse a dû produire une charge terrible.

— Moi, et pour remplacer Hugh Hoyland. Leurs masses étaient à peu près identiques, et nous n'avions rien d'autre pour remplacer Hoyland.

— Le Convertisseur ne fonctionne pas avec des à-peu-près. Il faut que j'aille vérifier, dit-il en se levant.

— Allons, ne vous énervez pas, dit Narby. Je ne suis pas totalement ignare en la matière, vous savez. J'ai fait ramener sa masse au chiffre exact prévu pour Hoyland.

— Soit. Ce n'est donc pas grave, mais il faudra quand même vérifier. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre de la masse.

— À propos de perte de masse, dit Narby d'un ton doucereux, j'ai trouvé deux Livres Inutiles dans vos tiroirs.

— Et alors ?

— Ils sont classés comme masse disponible pour la production d'énergie.

— Vraiment ? Et qui est chargé de la garde de la masse disponible ?

— Vous, sans nul doute. Mais que faisaient-ils dans votre bureau ?

— Permettez-moi de vous faire remarquer, Monsieur le Premier Larbin du Capitaine, que j'ai toute latitude en ce qui concerne le lieu où j'entrepose la masse disponible.

— Vous avez sans doute raison. À propos, si vous n'en avez pas immédiatement besoin pour votre programme de production d'énergie, j'aimerais bien que vous me les prêtiez.

— Si vous voulez, mais ne les gardez pas trop longtemps. Je suis obligé de vous faire signer un reçu. Et soyez discret.

— Merci. Ces anciens auteurs avaient une imagination... Complètement fous, bien entendu, mais c'est amusant à lire. »

Ertz sortit les deux volumes et prépara le reçu, tout en songeant à la meilleure façon d'entreprendre Narby. Il savait que Phineas Narby était un homme clé dans la tâche que lui et ses compagnons s'étaient fixés, sinon l'homme clé. S'il pouvait le gagner à leur cause...

« Parfait, dit-il lorsque Narby eut signé le papier. Je me demande si nous avons suivi le meilleur parti en ce qui concerne Hoyland. »

Narby lui jeta un regard surpris, mais resta muet.

« Ce n'est pas que je croie ce qu'il raconte, s'empressa-t-il d'ajouter, mais je crois que nous n'avons pas su profiter de l'occasion. Nous aurions dû nous servir de lui pour prendre contact avec les

mutes. Après tout, notre plus grand handicap est que nous ne savons presque rien sur eux. Nous ne connaissons ni leur nombre ni la valeur de leur organisation. De plus, nous sommes obligés de livrer bataille sur leur terrain, ce qui est un grand désavantage. Nous ignorons la topographie exacte des niveaux supérieurs. Si nous avions joué son jeu, en prétendant le croire, nous aurions pu apprendre énormément de choses.

— Mais nous n'aurions pu accorder aucune foi à ses dires.

— Ç'eût été inutile. Il nous offrait la possibilité d'aller jeter un coup d'oeil sur les niveaux supérieurs. Cela seul importait. »

Narby parut totalement stupéfait. « Vous ne parlez pas sérieusement ? Si un membre de l'Équipage avait fait confiance à la promesse des mutes, il n'aurait jamais accédé aux niveaux supérieurs ; il aurait fait le Voyage bien avant !

— Je n'en suis pas tout à fait certain, objecta Ertz. Hoyland croyait sincèrement ce qu'il disait. Cela ne fait aucun doute. Et...

— Comment ? Ces histoires invraisemblables à propos du *mouvement* du Navire. Ce bon et solide Navire... Il tapa du poing sur la cloison. Personne ne peut croire une chose pareille !

— Mais Hoyland le croyait. C'est un fanatique religieux, je vous le concède. Mais il a *vu* quelque chose là-haut, et l'a interprété en ce sens. Nous aurions pu monter jeter un oeil sur les causes de son délire et en profiter pour amasser un maximum de données sur les mutes et leur territoire.

— Quelle folie !

— Je pense que vous vous trompez. Il devait avoir une grande influence sur les mutes ; voyez la peine qu'ils se sont donnée pour venir à son secours. S'il dit pouvoir nous garantir l'accès des niveaux supérieurs, je pense qu'il en a réellement le pouvoir.

— Pourquoi ce soudain revirement ?

— À cause du raid. Si l'on m'avait dit qu'une bande de mutes serait descendue jusqu'ici au péril de leur vie pour sauver celle d'un homme, j'aurais refusé de le croire. Mais c'est arrivé. Je me vois donc contraint de réviser mes opinions. Il est évident que les mutes sont prêts à se battre pour lui et peut-être même à obéir à ses ordres. Sans pour autant être dupes de ses invraisemblables convictions religieuses, nous aurions pu faire semblant de le croire ; cela nous permettrait peut-être de parvenir à contrôler les mutes sans avoir à nous battre. »

Narby haussa les épaules. « Votre théorie est séduisante, mais à quoi bon perdre du temps avec des si ? Si une telle opportunité a jamais existé, ce n'est plus le cas.

— Ce n'est pas certain. Hoyland vit toujours. Il est retourné chez

les mutes. Si je trouvais moyen de lui faire parvenir un message, nous pourrions peut-être rattraper cette occasion perdue.

— Je ne vois pas comment ce serait possible.

— Moi non plus, pas exactement. Il faudrait monter avec un ou deux hommes... si nous parvenions à capturer un mute sans le tuer, cela réussirait peut-être.

— Le risque me paraît gros.

— Je suis prêt à le courir. »

Narby réfléchit longuement à la situation. Le plan proposé par Ertz lui semblait extrêmement aléatoire... mais si jamais il était couronné de succès, cela faciliterait grandement la réalisation de ses ambitions. Soumettre les mutes par la force serait une tâche longue et sanglante, sinon impossible. Il ne se faisait pas d'illusions à ce sujet.

D'un autre côté, si le plan échouait... seul Ertz en paierait le prix. Et ce ne serait pas vraiment une perte. Hum hum...

« Allez-y, dit-il. Vous avez du courage, mais le jeu en vaut la chandelle.

— D'accord, dit Ertz. Bon manger. »

Narby comprit l'allusion. « Bon manger », répondit-il. Il se leva, prit ses livres et sortit. Il ne s'avisa que bien plus tard que Bill Ertz ne lui avait pas dit où il avait disparu pendant si longtemps.

Ertz, lui, s'était bien entendu aperçu que Narby n'avait pas été entièrement franc avec lui, mais il le connaissait trop bien pour en être surpris. Il était trop heureux que sa proposition eût été acceptée pour se demander s'il n'eût pas été préférable de lui dire la simple vérité.

Il alla rapidement inspecter le Convertisseur et nomma un nouveau Chef de la Garde. Rassuré de constater que son service pouvait se passer de lui pendant quelques périodes, il fit venir son chef porteur et lui demanda d'aller chercher Alan Mahoney, qui était retourné dans son village. Il avait d'abord songé à s'y faire conduire en litière, mais cela aurait trop attiré l'attention.

Alan le salua avec un enthousiasme débordant. Pour lui, un cadet célibataire travaillant pour autrui alors qu'à son âge il eût du être un chef de famille ou un solide propriétaire, le fait d'être devenu l'égal, le frère, d'un grand savant avait une bien plus grande importance que le sens profond de ses récentes aventures.

Ertz coupa court à son exubérance et referma soigneusement la porte communiquant avec les bureaux. « Les murs ont des oreilles, lui dit-il, et les employés aussi. Ils ont même des langues. Tu tiens absolument à nous faire faire le Voyage ?

— Oh ! je suis désolé, Bill... je ne voulais pas...

— N'en parlons plus. Nous nous retrouverons dans les escaliers par lesquels nous sommes descendus, dix niveaux plus haut. Tu sais compter ?

— Oh ! oui, je sais compter jusqu'à deux fois dix. Un et un deux, et un trois, et un quatre...

— Bien, bien, je te crois. Mais j'ai davantage confiance en ta loyauté et ton couteau qu'en tes compétences mathématiques. Nous nous retrouverons donc le plus tôt possible à l'endroit convenu... Prends garde à ne pas te faire voir. »

Quarante-et-un était toujours de garde lorsqu'ils arrivèrent au rendez-vous, les reliefs désarticulés de son repas traînant négligemment derrière lui. Ertz l'appela par son nom en restant hors de portée de sa fronde ou de ses couteaux, comme il se devait avec une créature qui n'était parvenue à l'âge adulte que par la promptitude de ses réflexes et son habileté au maniement des armes. Lorsque l'identification fut établie, il lui demanda d'aller chercher Hugh Hoyland. Puis Ertz et Alan s'assirent en attendant.

Quarante-et-un ne trouva pas Hugh dans l'appartement de Joe-Jim, qui était d'ailleurs également absent. Il trouva toutefois Bobo, mais tout ce que le microcéphale put lui dire fut qu'il était monté là où l'on vole. Ce qui ne lui apprit pas grand-chose, dans la mesure où l'apesanteur s'étendait sur toute la longueur du Navire, dans le dernier cylindre entourant l'axe central – encore que Quarante-et-un ne le concevait pas vraiment en ces termes.

Il ne savait plus quoi faire. Mais il ne pouvait ignorer un ordre de Joe-Jim – ou de Ertz, car il avait fini par se mettre dans la tête que c'était la même chose. Il réveilla Bobo qui s'était rendormi. « Où est Deux Têtes Sages ?

— Chez Fabrique-couteaux. » Et il sombra de nouveau dans le sommeil.

Voilà qui allait mieux. Comme tous les mutés, il savait où cette dernière habitait. Elle était l'indispensable artisan auquel tous avaient recours. Sa personne comme les environs de son atelier étaient tabous, un territoire neutre pour tous. Quarante-et-un monta de deux niveaux en toute hâte.

Une porte sur laquelle on pouvait lire LABORATOIRE DE THERMODYNAMIQUE – ENTRÉE INTERDITE était ouverte. Quarante-et-un ne savait pas lire ; ni le nom ni l'injonction ne lui importaient. Mais il pouvait entendre deux voix, qu'il identifia comme celles des jumeaux et de la Mère des Couteaux. Il entra et commença : « Patron...

— Tais-toi », répondit Joe tandis que Jim continuait à discuter avec la fabricante de couteaux :

« Vous ferez ces couteaux ! Cessez de discuter ! »

Elle lui faisait face, ses quatre mains calleuses plantées sur ses larges hanches, les yeux rougis par la forge, le menton couvert d'une barbe grise ; la sueur coulait de son visage jusque sur sa poitrine nue. « Parfaitement, je ferai des couteaux, mais de bons et honnêtes couteaux, pas ces aiguillons à porcs que vous me demandez. Des couteaux longs comme le bras – pouah ! » Elle cracha dans les flammes.

« Écoutez-moi bien, espèce d'appât pour Équipage, répondit Jim sans se fâcher, si vous ne faites pas ces couteaux comme je vous le demande, je vous fais rôtir les pieds dans votre propre forge. Compris ? »

Quarante-et-un en eut le souffle coupé. Personne n'avait *jamais* osé tenir tête à la Mère des Couteaux. Le patron était vraiment un homme de pouvoir !

« Mais voyons, ça ne marchera jamais », dit la vieille femme d'une voix aiguë, adoptant une autre tactique. « Ils seront mal équilibrés. Tenez, regardez... » Elle prit quatre couteaux dans un râtelier et les lança de ses quatre bras – non pas l'un après l'autre, mais avec un ensemble parfait. Ils vinrent se planter en vibrant aux quatre coins de la cible, formant une croix parfaite. « Voyez ? Impossible de faire cela avec un long couteau ! Il se gênerait lui-même et n'irait pas droit.

— Patron... » essaya de nouveau Quarante-et-un, mais Joe-Jim le fit taire d'un geste menaçant, toujours sans se retourner.

« Je n'ai jamais prétendu le contraire, rétorqua Jim, je ne veux pas ces couteaux longs pour les lancer, mais pour fendre et percer de près. Au travail ! Je veux que le premier soit terminé avant que vous mangiez. »

La vieille femme se mordit les lèvres. « Et le paiement...

— Comme d'habitude : une dîme sur chaque mise à mort jusqu'à paiement complet, et bon manger pendant que vous travaillez. »

Elle haussa ses épaules aux muscles proéminents, acquiesça, puis empoigna une longue barre d'acier de ses deux mains gauches et la plongea dans la fournaise. Joe-Jim se tourna vers Quarante-et-un.

« Alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Ertz m'a demandé d'aller chercher Hugh, patron.

— Et alors, pourquoi n'y es-tu pas allé ?

— Je n'arrive pas le trouver. Bobo dit qu'il est là où on vole.

— Eh bien, vas-y ! Non, ça ne marcherait pas. Il va falloir que j'y monte moi-même. Retourne voir Ertz et dis-lui d'attendre. »

Quarante-et-un s'empressa d'obéir. Il savait qu'on ne discutait pas avec le patron.

« Alors, Joe, nous voilà garçon de courses ? commenta Jim avec amertume. Quel effet cela te fait-il d'être frère de sang ?

— C'est grâce à toi si nous en sommes là.

— Ah ? Je croyais que c'était toi qui avais eu l'idée de prêter serment.

— Foutaises. Tu sais très bien pourquoi j'ai fait ça. *Eux* l'ont pris au sérieux. Et nous allons avoir besoin de toute l'aide possible pour nous en tirer avec un corps qui ne laisse pas passer l'eau.

— Ah ? Tu n'y croyais donc pas vraiment ?

— Et toi ? »

Jim eut un sourire cynique. « Ni plus ni moins que toi, mon cher frère rusé. Et je pense que nous ferions mieux de continuer à jouer leur jeu... "Un pour tous et tous pour un", n'est-ce pas ?

— Tu as encore lu Dumas, je vois.

— Ça te dérange ?

— Non, non. Mais ne te laisse pas trop emporter.

— N'aie crainte. Je sais de quel côté la lame est aiguisée. »

Joe-Jim trouva Magot et Cochon endormis devant la porte donnant accès à la Salle de Navigation. Hugh était donc là, car les deux mutes constituaient sa garde personnelle. De toute façon, Hugh ne pouvait se trouver qu'à la Salle des Machines, ou ici. Depuis la première fois où Joe-Jim l'y avait traîné de force, la Salle de Navigation exerçait sur lui une attirance irrésistible. Depuis le moment où il s'était rendu compte de ses propres yeux que le Navire n'était pas l'univers entier, mais une simple masse voguant dans un univers bien plus grand – une masse que l'on pouvait faire *avancer* –, il était obsédé par l'idée de s'asseoir aux commandes et de mettre la théorie en pratique !

Cela avait bien plus de sens pour Hugh que pour un quelconque pilote spatial de la Terre. Depuis le jour où la première fusée avait fait le petit saut séparant la Terre de la Lune, le pilote spatial était devenu le modèle romantique de tous les adolescents. Le but que poursuivait Hugh était d'une autre trempe : c'était tout son *monde* qu'il voulait lancer dans l'espace. Pour un Terrien, il n'eût pas été plus ambitieux de vouloir équiper le Soleil de fusées pour lui faire faire le tour de la Galaxie.

Le jeune Archimède avait trouvé son levier ; il ne lui manquait plus qu'un point d'appui.

Joe-Jim marqua une pause à l'entrée du grand planétarium argenté de la Salle de Navigation et jeta un coup d'oeil à l'intérieur. Il ne vit pas Hugh, mais il devait être assis au poste du premier astrogateur, car quelqu'un manipulait les lumières. L'image des étoiles entourant le Navire venait se projeter sur la surface intérieure de la sphère. Du centre, là où Hugh était assis, l'illusion devait être complète.

Secteur par secteur, les étoiles disparurent, sauf sur un seul où se détachait un astre nettement plus brillant que ses compagnons. Joe-Jim cessa de regarder et se propulsa le long du tunnel de dentelle métallique, jusqu'au centre de la sphère. « Hugh ! appela Jim.

— Oui ? répondit Hugh en passant la tête hors de son siège. Ah, salut, Joe-Jim.

— Ertz veut te voir. Viens.

— D'accord, mais reste là un moment. Je veux te montrer quelque chose.

— Qu'il aille se faire voir », dit Joe à l'intention de son frère, mais Jim lui répondit : « Bah, allons voir ce que c'est. Ça ne prendra pas longtemps. »

Les jumeaux allèrent s'installer dans le siège voisin de celui qu'occupait Hugh. « Alors, qu'est-ce que tu veux nous montrer ?

— Cette étoile, dit Hugh en la désignant. Elle a encore grandi depuis la dernière fois que je suis venu ici.

— Ça ne m'étonne pas. Il y a longtemps qu'elle grandit. Au début, elle était à peine visible.

— C'est donc que nous nous en approchons.

— C'est évident, dit Joe. Je le savais. Cela prouve que le Navire avance.

— Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

— De quoi ?

— De cette étoile ! Et du fait que nous nous en rapprochons !

— Pour quoi faire ?

— Pour quoi faire ? Jordan ! C'est notre but ! C'est là que nous allons ! C'est la *fin du Voyage* ! »

Joe-Jim – ou, plus exactement, Joe et Jim – était complètement pris au dépourvu. N'ayant pour tout objectif que leur sécurité et leur confort, il leur était difficile de comprendre que Hugh, et peut-être

même Bill Ertz, poursuivaient le même but que leurs ancêtres : mener à son terme ce Voyage oublié, ce voyage mythique qui devait les mener à Ultima du Centaure. Jim fut le premier à réagir.

« Hum... peut-être bien, se reprit-il, mais qu'est-ce qui te fait croire que cette étoile est Ultima du Centaure ?

— Peu m'importe laquelle ! C'est la plus proche, et nous nous dirigeons droit vers elle. Puisque nous ne savons pas discerner les étoiles, elle en vaut bien une autre. Joe-Jim... les Anciens devaient avoir un moyen pour les reconnaître.

— Ça, c'est certain, confirma Joe. Mais qu'importe. Tu as choisi celle où tu voulais aller. Allez, viens. On redescend.

— D'accord, dit Hugh à contrecœur. » Ils entreprirent la longue descente.

Ertz résuma à Hugh et à Joe-Jim son entrevue avec Narby.

« Voilà ce à quoi j'avais pensé, continua-t-il. Je vais envoyer Alan avec un message pour Narby, dans lequel je lui dirai que j'ai pu entrer en contact avec toi, Hugh, et lui donnant rendez-vous quelque part dans les niveaux supérieurs, pour lui raconter ce que j'ai appris.

— Pourquoi ne vas-tu pas le chercher toi-même ? » objecta Hugh.

Ertz parut un peu gêné. « Parce que tu as essayé cela avec *moi*, et que cela n'a pas marché. Tu es venu me raconter les merveilles que tu avais vues au pays des muets – je ne t'ai pas cru, et t'ai fait condamner pour hérésie. Si Joe-Jim n'était pas venu à ta rescousse, tu serais passé au Convertisseur. Si tu ne m'avais pas amené là-haut de force pour me montrer les étoiles, je ne t'aurais jamais cru. Je t'assure que Narby ne sera pas plus facile à convaincre que moi. Je veux l'amener ici, puis lui faire voir les étoiles – pacifiquement si possible, par la force s'il le faut.

— Je ne comprends pas, intervint Jim. Pourquoi ne pas simplement lui couper la gorge ?

— Ce serait avec plaisir. Mais ça ne serait pas très malin, car il pourra nous être d'une aide précieuse. Si tu connaissais l'organisation du Navire aussi bien que moi, Jim, tu verrais tout de suite pourquoi. Narby a plus de poids au Conseil que tout autre officier et, de plus, il parle pour le Capitaine. Si nous le gagnons à notre cause, nous n'aurons peut-être pas à nous battre. Dans le cas contraire... Ma foi, je ne suis sûr de rien.

— Je ne pense pas qu'il viendra. Il soupçonnera un piège.

— Raison de plus pour que ce soit Alan qui descende. À moi il

me poserait un tas de questions embarrassantes, et mettrait mes réponses en doute. Avec Alan, ce sera plus simple. » Ertz se tourna vers l'intéressé avant de poursuivre : « Alan, écoute-moi bien. S'il t'interroge, tu ne sais rien d'autre que ce que je vais te dire. D'accord ?

— D'accord. Motus et bouche cousue. De toute façon, ajouta-t-il avec franchise, je n'ai jamais su grand-chose.

— Bien. Alors écoute. Tu n'as jamais vu Joe-Jim, tu n'as jamais entendu parler des étoiles. Tu es un homme de main, un messenger, rien d'autre. Et voici le message que tu vas lui délivrer. » Il le lui donna, conçu en termes directs et provocateurs, puis s'assura qu'Alan l'avait bien retenu. « Parfait. En route, Alan ! Bon manger ! »

Alan vérifia que son couteau était bien en place, rendit son salut à Ertz et partit d'un bon pas.

Il se rendit vite compte qu'un simple paysan ne pouvait pas se précipiter dans le bureau du Chef de l'Exécutif. Le Maître d'Armes de garde faillit le jeter dehors, puis finit par l'amener devant un employé borné et antipathique qui lui demanda son nom en bâillant et le renvoya à son village avec ordre d'attendre qu'on l'appelle. Il ne se laissa pas faire et insista pour porter un message de première importance à l'Ingénieur en Chef pour le Commandant Narby. L'employé leva les yeux. « Donnez-moi ce message.

— Il n'est pas par écrit.

— Comment ? C'est ridicule. Les messages sont toujours écrits. Règlement !

— Il n'a pas eu le temps de l'écrire. C'est un message oral.

— Je vous écoute. »

Alan secoua la tête. « C'est un message privé, destiné exclusivement au Commandant Narby. Ce sont les ordres. »

L'employé le regarda avec exaspération.

Mais, n'étant que stagiaire, il préféra délaisser la satisfaction directe et immédiate d'une sanction au profit d'une solution plus sûre : en référer à son supérieur.

Le chef de bureau fut bref. « Donnez-moi ce message. »

Alan prit son courage à deux mains et lui parla comme il n'avait jamais parlé à un savant, fût-il du rang le plus bas. « Monsieur, je vous demande uniquement d'avertir le Commandant Narby que j'ai pour lui un message urgent de l'Ingénieur en Chef Ertz. Si l'on m'empêche de délivrer ce message, ce n'est pas moi qui finirai dans le Convertisseur ! Et mes ordres sont de le donner sans intermédiaires. »

Le fonctionnaire se mordit les lèvres, puis décida qu'il était

préférable de déranger son chef.

Lorsqu'il fut en présence de Narby, Alan lui donna le message à voix basse pour ne pas être entendu de l'ordonnance attendant près de la porte. Narby le regarda avec stupéfaction. « Ertz voudrait que je monte au pays des muets avec *vous* ? »

— Non, pas jusque-là, monsieur, mais jusqu'à un niveau intermédiaire inhabité où vous pourrez prendre contact avec Hoyland.

— Mais c'est grotesque ! Je vais aller le faire chercher par une escouade de gens d'armes ! »

Alan termina son message en élevant la voix de façon à ce qu'un nombre maximum d'oreilles indiscretes pussent l'entendre : « Ertz m'a prié d'ajouter que si vous aviez *peur* de venir, son offre n'était plus valable, et qu'il en saisirait directement le Conseil. »

Alan ne garda la tête sur les épaules que dans la mesure où Narby préférerait la ruse à la force. Ce dernier était armé... et Alan avait dû déposer son couteau chez le Maître d'Armes avant de pouvoir entrer.

Narby se força à demeurer impassible. Il était trop intelligent pour croire que l'insulte venait de l'imbécile qui se trouvait devant lui – tout en se promettant de s'occuper dudit imbécile à la première occasion. Son orgueil était piqué au vif, sa curiosité éveillée et il craignait de plus de perdre la face. Tout cela contribua à sa décision. « Je consens à vous accompagner, dit-il impétueusement, ne serait-ce que pour lui demander si vous avez bien compris son message. »

Narby pensa d'abord à se faire accompagner par la garde, puis rejeta cette idée. Non seulement cela risquait de rendre publique une affaire dont il n'avait encore pu juger les implications politiques, mais il perdrait la face aussi sûrement que s'il avait refusé d'y aller. Il n'en demanda pas moins à Alan, alors que le Maître d'Armes lui rendait son couteau, s'il savait l'utiliser.

« Et pas qu'un peu », répondit joyusement Alan.

Narby espéra qu'il ne s'agissait pas seulement de vantardise. Monter chez les muets... Il regretta de ne pas avoir consacré plus de temps à la pratique des armes.

Il retrouva progressivement son sang-froid en montant à la suite d'Alan. D'abord, il n'y eut aucune alerte, et Alan était visiblement un guide prudent et circonspect. Il n'abordait jamais un niveau sans inspecter soigneusement le terrain avant de s'y engager. Sans doute Narby eût-il été plus inquiet s'il avait entendu ce que l'ouïe d'Alan percevait : des bruits venus des profondeurs des passages, indiquant que leur avance était suivie pas à pas. Cela n'était d'ailleurs pas sans inquiéter Alan, bien qu'il sût que Hugh et Joe-Jim étaient de trop bons

tacticiens pour avoir négligé de couvrir leur marche d'approche. L'absence de ces bruits l'eût certainement inquiété davantage que leur présence.

En arrivant au lieu du rendez-vous, au vingtième niveau au-dessus des ponts civilisés, il fit halte et siffla deux fois. Un sifflement lui répondit. « C'est Alan, dit-il à voix haute.

— Avance et montre-toi. » Ce qu'il fit, sans négliger sa prudence habituelle. Une fois assuré de l'identité de ses amis – Ertz, Hugh, Joe-Jim et Bobo –, il fit signe à Narby de le suivre.

La vue de Bobo et de Joe-Jim démolit le calme de Narby, qui ressentit la chose comme un piège. Saisissant son couteau, il commença maladroitement à redescendre les marches, puis leur fit face. Mais Bobo avait été plus rapide que lui. Durant un court moment, l'issue resta indécise. Joe-Jim frappa Bobo au visage, lui arracha son couteau et sa fronde, qu'il jeta au sol.

Narby redescendait déjà à toute allure. Hugh et Ertz lui crièrent en vain de revenir. « Va le chercher, Bobo, dit Jim, mais ne lui fais pas de mal. » Le nain s'éclipsa.

Il revint très bientôt. « Cours vite », commenta-t-il avant de laisser tomber son fardeau sur le pont. Celui-ci resta allongé sans mouvement, essayant de retrouver son souffle. Bobo prit le couteau de Narby et s'en servit de rasoir sur les poils noirs et drus de son avant-bras. « Bonne lame », dit-il sur un ton approbateur.

« Rends-le-lui », ordonna Jim. Bobo plissa le front de stupéfaction, mais obéit, quoique à regret.

Narby n'était pas moins surpris que Bobo de rentrer en possession de son arme mais le dissimula mieux que lui. Il l'accepta même avec une dignité qui lui faisait honneur.

« Je suis désolé de vous avoir fait courir, Phin, lui dit Ertz. Bobo n'est pas vraiment méchant. C'était le seul moyen de vous faire revenir. »

Narby eut du mal à conserver le masque impassible qu'il montrait habituellement au monde. C'est invraisemblable ! rageait-il intérieurement. Grotesque ! « N'en parlons plus, dit-il sèchement. Je m'attendais à vous voir, mais pas en compagnie d'une bande de mutes armés. Vous choisissez bizarrement vos camarades de jeux, Ertz.

— Désolé, répéta Ertz. J'aurais dû vous prévenir. » C'était le moment d'être diplomate. « On peut leur faire confiance. Vous connaissez déjà Bobo. Je vous présente Joe-Jim... il est plus ou moins le Capitaine des mutes.

— Bon manger, dit poliment Joe.

— Bon manger, répondit Narby automatiquement.

— Et vous connaissez Hugh, je pense. » Narby acquiesça. Il y eut un léger froid. L'assistant du Capitaine fut le premier à rompre le silence :

« Eh bien, dit-il, vous ne devez pas m'avoir fait venir ici sans de bonnes raisons, quand même ?

— Certainement, répondit Ertz. Je... zut, je ne sais pas bien par où commencer. Écoutez, Narby, vous refuserez sûrement de me croire, mais j'ai vu. Tout ce que Hugh nous a dit est exact. Je suis allé dans la Salle de Navigation. J'ai vu les étoiles. Je sais. »

Narby le regarda fixement. « Ertz, dit-il, vous avez perdu la tête. »

Hugh Hoyland intervint avec fougue. « C'est parce que vous n'avez pas vu. Je vous dis qu'il bouge. Le Navire avance, comme un...

— Ça va, Hugh, je m'en charge, le coupa Ertz. Narby, écoutez-moi. Vous pourrez bientôt juger par vous-même de ce que tout cela signifie, mais je puis vous dire ce que j'ai vu. Ils m'ont emmené au niveau où il n'y a plus de pesanteur, dans la véranda du Capitaine. C'est un compartiment pourvu d'une cloison transparente, et l'on peut voir *au-dehors*, contempler ces espaces inouïs, immenses, mille fois plus grands que tout ce que nous connaissons. Plus que le Navire. Et l'on y voit des lumières, des étoiles, comme dans les anciens mythes. »

Narby le toisa avec une stupéfaction mêlée de dégoût. « Que faites-vous de votre logique ? Je croyais que vous étiez un savant. Que signifie "plus grand que le Navire ?" C'est une absurdité, une antinomie. Par définition, le Navire est le Navire, et il contient tout le reste. »

Ertz soupira de découragement. « Oui, je sais... Je ne peux pas vous expliquer. Cela défie toute logique. C'est... et puis, Huff ! Vous comprendrez lorsque vous aurez vu !

— Gardez votre calme, lui conseilla Narby. Ne dites pas de bêtises. Une chose est logique ou elle ne l'est pas. Toute chose ne peut exister que dans l'espace. Vous avez vu, ou cru voir, une chose remarquable mais, quelle que soit sa nature, elle ne peut être plus grande que le compartiment dans lequel elle se trouve. Ce serait en contradiction absolue avec tous les faits naturels et prouvés.

— Je vous ai dit que c'était inexplicable.

— Cela ne m'étonne pas. »

Les jumeaux, une tête contre l'autre, n'avaient cessé de murmurer sur un ton dégoûté. « Assez bavardé, dit Joe en élevant la voix. En route.

— Allons-y, approuva Ertz chaudement. Nous en reparlerons lorsque vous aurez vu ce dont je parle, Narby. Venez, c'est une longue ascension.

— Comment ? dit Narby. Qu'est-ce que c'est que cette histoire encore ? Où allons-nous ?

— À la Salle de Navigation et sur la véranda du Capitaine.

— Moi ? Ne soyez pas stupide. Je dois redescendre.

— Non, Narby, dit Ertz fermement. Il faut que vous montiez voir. C'est pour cela que je vous ai fait venir.

— C'est ridicule. Je n'ai pas besoin de voir. Le sens commun me donne toutes les réponses dont j'ai besoin. Toutefois, continua-t-il, je vous félicite d'être parvenu à prendre un contact pacifique avec les mutes. Je suis certain qu'une coopération sera possible entre nous, et je pense...»

Joe-Jim s'avança d'un pas. « Vous perdez votre temps, dit-il calmement. Nous montons, et vous nous accompagnez. J'insiste. »

Narby secoua la tête. « C'est hors de question. Une autre fois, peut-être, lorsque nous aurons mis au point un mode de coopération. »

Hugh approcha de l'autre côté. « Vous ne comprenez toujours pas. Vous allez venir avec nous, *maintenant*. »

Narby chercha du secours dans le regard d'Ertz, mais celui-ci secoua la tête : « Non, non, c'est comme ça, Narby. »

Narby maudit silencieusement son imprudence. Comment au nom du Navire avait-il pu se mettre dans une situation pareille. Grand Jordan ! De plus, il avait nettement le sentiment que l'homme à deux têtes ne demandait pas mieux que de se battre. Quelle situation grotesque ! Il allait devoir faire contre mauvaise fortune bon coeur. Et surtout ne pas perdre la face. « Bon, bon ! Nous n'allons quand même pas nous disputer. Par où est-ce ?

— Restez près de moi », lui conseilla Ertz. Joe-Jim siffla plusieurs fois. Des mutes surgirent de partout. En quelques instants, une dizaine de créatures pittoresques et effrayantes vinrent se joindre à leur petit groupe. Narby ferma les yeux, se rendant compte à quel point il avait manqué de la plus élémentaire prudence. Ils se mirent en route.

Il leur fallut un certain temps pour atteindre l'apesanteur, car Narby avait perdu l'habitude de grimper. La diminution de la pesanteur rendait l'effort plus facile, mais cet avantage était compensé par la nausée croissante qu'il éprouvait. Nausée qui n'alla pas jusqu'au mal de l'espace, Narby ayant développé une certaine accoutumance, comme tous les habitants du Navire. Mais comme il n'avait pratiquement plus grimpé depuis son adolescence, il était à peine

capable d'avancer lorsqu'ils arrivèrent aux niveaux les plus centraux du Navire.

Joe-Jim renvoya la plupart des autres en bas et ordonna à Bobo de porter Narby. « Je peux m'en sortir seul », protesta ce dernier en forçant son corps à lui obéir par un immense effort de volonté. Le regardant faire, Joe-Jim annula son ordre. Lorsqu'une longue série de glissades les eurent conduits jusqu'à la cloison protégeant la Salle de Navigation, il se sentait déjà nettement mieux.

Ils ne s'y arrêtrèrent d'ailleurs pas mais, conformément au plan de Hugh, continuèrent jusqu'à la véranda du Capitaine. Narby était préparé à ce qu'il allait voir, non seulement par les explications confuses d'Ertz, mais aussi par le bavardage enthousiaste et incessant de Hugh, qui était heureux d'avoir trouvé un auditoire et commençait à trouver Narby fort sympathique.

Hugh entra le premier, exécuta un élégant saut périlleux et se rattrapa d'une main au dossier du fauteuil du Capitaine, tandis que, de l'autre, il désignait la paroi de verre ouverte sur les cieux étoilés. « Voilà. Regardez ! N'est-ce pas merveilleux ? »

Le visage de Narby resta sans expression, mais il regarda longuement et intensément le resplendissant spectacle. « Remarquable, finit-il par dire. Remarquable. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Comment, remarquable ? dit Hugh. C'est merveilleux !

— Merveilleux, si vous voulez, concéda Narby. Ces petites lumières brillantes – vous dites que ce sont les étoiles dont parlaient les Anciens ?

— Oui, confirma Hugh, légèrement déconfit sans bien savoir pourquoi, mais elles ne sont pas petites. Elles sont énormes, grandes comme le Navire, mais elles sont très loin. Vous voyez celle-là, plus grande que les autres, à votre gauche ? Elle paraît plus grande parce qu'elle est plus proche que les autres. Je *pense* que c'est Ultima du Centaure... mais je n'en suis pas certain », ajouta-t-il dans un brusque accès de franchise.

Narby leva les yeux sur Hugh, puis examina de nouveau la grande étoile. « À quelle distance se trouve-t-elle ?

— Je l'ignore, mais je le découvrirai. Dans la Salle de Navigation, il y a des instruments pour mesurer les distances, mais je ne sais pas encore bien m'en servir. Peu importe d'ailleurs – nous y arriverons de toute façon !

— Quoi ?

— Évidemment ! Nous finirons le Voyage. »

Narby pâlit mais s'abstint de toute réaction. Son esprit était prudent, discipliné et logique. Il était capable de diriger, de prendre

des décisions rapides quand cela s'imposait, mais il était par nature enclin à réserver ses opinions avant d'avoir pu examiner à fond les diverses données du problème.

Il fut encore plus taciturne dans la Salle de Navigation, se contentant de regarder et d'écouter sans poser de questions. Hugh s'en rendait à peine compte, car il était trop heureux de montrer *son* jouet, sa merveille, ce qu'il considérait comme sa découverte, à quelqu'un qui ne l'avait jamais vue.

Sur la suggestion d'Ertz, ils s'arrêtèrent à l'appartement de Joe-Jim en redescendant. Pour que le stratagème réussisse, il fallait que Narby s'implique dans le mouvement avec la même foi qu'eux en devenant leur frère de sang. Bien qu'enfin convaincu de la réalité de la trêve qui lui avait permis de traverser le pays des mutes sans être inquiété, ce fut à contrecœur qu'il y consentit. Il écouta Ertz lui exposer leur projet dans un silence obstiné.

« Alors ? dit Ertz quand le silence commença à se faire trop long pour ses nerfs.

— Vous attendez un commentaire ?

— Bien entendu. Vous faites partie du projet, maintenant. » Narby en avait parfaitement conscience, et il savait ce qu'on attendait de lui, mais il cherchait à gagner du temps.

« Voyons... » dit-il en regardant songeusement ses mains entrelacées. « Il me semble que le problème peut se diviser en deux parties. Selon moi, Hugh Hoyland, votre plan consistant à mener à son terme l'ancien Plan de Jordan ne pourra être réalisé que si l'ensemble du Navire est pacifié sous un commandement unique – votre projet exige que l'ordre et la discipline règnent partout, des quartiers de l'Équipage à la Salle de Navigation. Exact ?

— Certainement. Nous devons équiper la Salle des Machines, ce qui implique...

— Je vous en prie. Franchement, je ne suis pas qualifié pour comprendre des choses que j'ai découvertes si récemment et que je n'ai pas eu le temps d'étudier. Quant à vos chances de succès, je m'en rapporterai plutôt à l'opinion de l'Ingénieur en Chef. Votre problème à vous est la seconde phase ; mais il me paraît que la première phase vous concerne de près.

— Cela va de soi.

— Bornons-nous donc pour le moment à discuter de cette première phase, qui implique des questions d'intérêt public et d'administration, dont je suis plus qualifié pour parler utilement. Joe-Jim, j'ai cru comprendre que vous étiez intéressé par une union pacifique entre les mutes et l'Équipage – paix et bon manger ? Exact ?

— Exact, confirma Jim.

— Bien. Certains des officiers du Navire et moi-même poursuivons ce but depuis longtemps. Franchement, je n'aurais pas cru possible d'y parvenir autrement que par la force. Nous nous étions résignés à devoir livrer une guerre longue et meurtrière. Les récits du plus vieux des Témoins, qui lui ont été légués par ses prédécesseurs, ne parlent que de guerres et d'événements sanglants dans les rapports entre Équipage et mutes. Mais je suis très heureux de voir qu'il existe une autre possibilité !

— Vous êtes donc avec nous ! s'exclama Ertz.

— Doucement. Il y a encore bien des facteurs à considérer. Ertz, vous savez, de même que Hoyland je pense, que tous les officiers ne seront pas d'accord avec nous. Comment régler ce problème ?

— C'est facile, répondit Hugh. Il suffit de les faire monter là-haut un à un, pour voir les étoiles et apprendre la vérité. »

Narby secoua la tête. « Vous mettez la charrue avant les boeufs. Je ne vois pas pourquoi l'on tenterait de convaincre un homme d'une chose qu'il se refuse à croire alors que nous voulons obtenir son accord sur un sujet qu'il comprend parfaitement. *Après la pacification du Navire, il sera facile de montrer la Salle de Navigation et les étoiles aux officiers.*

— Mais...

— Narby a raison, le coupa Ertz. Inutile de s'encombrer de complexes questions religieuses alors que le problème immédiat est d'ordre pratique. Nombre d'officiers qui seront avec nous pour pacifier le Navire feraient un tas d'histoires si nous avions commencé par essayer de les persuader que le Navire *se déplace*.

— Mais...

— Il n'y pas de mais. Narby a la logique pour lui. Voilà comment je vois les choses, Narby : d'abord, nous devons, vous et moi, tenter de gagner autant d'officiers que possible à notre cause. Quant à ceux qui s'opposeront à nous... le Convertisseur n'est jamais rassasié. »

Narby hocha la tête, nullement perturbé par l'idée d'élever l'assassinat au rang de règle politique. « Votre plan me paraît bon. Mais il pourrait y avoir des... difficultés.

— Voilà où Joe-Jim entre en scène. Nous aurons les plus fines lames du Navire pour nous soutenir.

— Je vois. Joe-Jim est le patron de tous les mutes ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? grommela Joe avec une soudaine mauvaise humeur.

— D'après ce qu'on m'avait dit, j'avais cru comprendre...» Narby

se tut, atteint d'un malaise croissant. Avait-il négocié en vain ? À quoi servait un pacte avec ce monstre bicéphale s'il n'était pas réellement le chef des mutes ?

« J'aurais dû éclaircir ce point, s'empressa d'expliquer Ertz. Joe-Jim nous aidera à établir une nouvelle administration, et ensuite nous le soutiendrons pour pacifier le reste des mutes. Joe-Jim n'est pas le chef de tous les mutes, mais seulement du groupe le plus fort et le mieux organisé. Avec notre aide, il pourra les soumettre tous. »

Narby réévalua rapidement son point de vue à la faveur de la nouvelle situation. Mutes contre mutes, avec l'aide de quelques cadets de l'Équipage, cela semblait une forme de lutte raisonnable. Meilleure même qu'une paix immédiate – quand tout serait terminé, il y aurait moins de mutes à gouverner, et les chances d'une mutinerie en seraient diminuées d'autant. « Je vois, dit-il. Avez-vous songé à l'évolution de la situation ?

— Qu'entendez-vous par là ? demanda Hoyland.

— Vous imaginez-vous le Capitaine actuel à la tête de ce mouvement ? »

Ertz vit immédiatement où il voulait en venir. Hoyland aussi, mais plus confusément.

« Continuez, l'incita Ertz.

— *Qui sera le nouveau Capitaine ?* » dit Narby en le regardant droit dans les yeux.

Ertz n'avait pas vraiment réfléchi à ce problème, mais il comprit qu'il était crucial si l'on voulait éviter que le *coup d'état*^[2] fût suivi d'une sanguinaire lutte pour le pouvoir. S'il s'était déjà autorisé à rêver de devenir un jour Capitaine, il savait que c'était également le cas de Narby.

Mais Ertz avait été aussi profondément bouleversé que Hoyland par le fantastique projet. Faire avancer le Navire, terminer le Voyage... Il comprit à cet instant que son ancienne ambition serait une entrave à ce but plus élevé. Non sans nostalgie, il renonça. « Je pense qu'il faut que ce soit vous, Phin. Acceptez-vous ? »

Phineas Narby accepta avec élégance. « Puisque tel est votre souhait, j'accepte. Vous auriez pourtant fait un excellent Capitaine, Ertz. »

Ertz secoua la tête, sachant parfaitement que Narby ne serait avec eux qu'à cette condition. « Non, je reste Ingénieur en Chef. Cela me permettra de me consacrer aux machines et à la propulsion, tâches indispensables si nous voulons terminer le Voyage.

— Minute ! interrompit Joe. Je ne suis pas d'accord. Pourquoi faut-il que ça soit *lui*, le Capitaine ? »

Narby lui répondit calmement, en prenant soin d'effacer toute trace de sarcasme de sa voix. Un mute Capitaine, voyez-vous cela ! « Désirez-vous devenir Capitaine ?

— Huff, non ! Mais pourquoi vous ? Pourquoi pas Ertz ou Hugh ?

— Pas moi, s'empressa de déclarer Hugh. En tant qu'astrogateur, je n'ai pas le temps de m'occuper de questions administratives.

— Je vous assure, Joe-Jim, lui expliqua Ertz, Narby est le seul d'entre nous qui pourra obtenir la coopération des officiers.

— Tu parles ! S'ils ne coopèrent pas, on leur tranchera la gorge.

— Avec Narby pour Capitaine, cela deviendra inutile.

— Tout cela ne me plaît guère », ronchonna Joe, mais son frère le raisonna : « Pourquoi t'énerves-tu ? Jordan sait que *nous* ne voulons pas de cette responsabilité.

— Je comprends parfaitement vos inquiétudes, dit Narby suavement, mais je pense qu'elles ne sont pas fondées. Je serai de toute façon obligé de m'en remettre à vous pour l'administration des mutes. Je gouvernerai les ponts inférieurs, travail dont j'ai l'habitude, et, si vous acceptez, vous deviendrez Vice-Capitaine en charge des mutes. Je serais bien présomptueux de vouloir diriger une partie du Navire que je ne connais pas, et ses habitants dont j'ignore les coutumes. Vraiment, je ne peux devenir Capitaine que si vous acceptez de m'aider ainsi. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne veux pas en entendre parler, protesta Joe.

— Dans ce cas, je refuse de devenir Capitaine. Sans votre aide la tâche est impossible.

— Allons, Joe, plaïda Jim. Acceptons, du moins provisoirement. Les choses ne se feront pas toutes seules.

— Soit, capitula Joe. Mais je répète que je n'aime pas cela. »

Narby omit de mentionner que Joe-Jim ne s'était pas réellement déclaré en faveur de sa candidature au poste de Capitaine. Personne ne sembla s'en formaliser.

La discussion de procédure qui suivit fut longue et ennuyeuse ; nous ne nous y attarderons pas. Il fut décidé qu'Ertz, Alan et Narby devaient rejoindre leurs postes habituels tandis que l'on se préparerait à frapper le grand coup.

Hugh leur détacha une imposante garde du corps pour les reconduire aux niveaux inférieurs. « Vous nous enverrez Alan lorsque vous serez prêts ? dit-il à Narby au moment du départ.

— Oui, mais ce sera peut-être long. Ertz et moi devons sonder nos amis. Et il y a le problème du vieux Capitaine. Il faudra que je le persuade de convoquer une assemblée générale de tous les officiers. Il n'est pas si facile à manipuler.

— Ça, c'est votre travail. Bon manger !

— Bon manger ! »

Dans les rares occasions où les savants prêtres tenaient assemblée plénière, ils se réunissaient dans une grande salle située au dernier niveau civilisé, juste au-dessus des bureaux de l'Administration. Jadis, avant la mutinerie dirigée par le Métallurgiste du Navire, Roy Huff, cette salle avait servi de gymnase, spécialement destinée à l'exercice et à la détente – ce que ses présents utilisateurs ignoraient évidemment.

Narby observait l'employé chargé de cocher les noms des arrivants, tendu malgré son apparence calme. Il n'en manquait plus que quelques-uns. Bientôt, il faudrait aller avertir le Capitaine... et il n'avait toujours reçu aucun message de Joe-Jim et de Hoyland. Cet imbécile d'Alan s'était-il fait tuer en montant ? S'était-il brisé son stupide cou, ou fait planté par un mute ?

Ertz arriva. Avant de rejoindre sa place, il s'approcha de Narby. « Alors ? demanda-t-il à voix basse.

— Tout va bien. Mais toujours pas de nouvelles d'en haut.

— Hum... » Ertz regarda la foule et essaya de dénombrer ceux sur qui il pouvait compter. Narby fit de même. Certainement pas une majorité. Pas sur une motion aussi drastique. Cela dit, le résultat ne dépendait pas d'un vote...

L'employé attira son attention. « Tous présents, Commandant, sauf ceux qui sont excusés pour cause de maladie et un homme de garde au Convertisseur. »

La gorge serrée par la certitude que quelque chose n'allait pas, Narby ordonna que l'on aille avertir le Capitaine. Avec son sans-gêne habituel, celui-ci se fit attendre. Narby se réjouissait de ce délai supplémentaire, ce qui n'empêcha pas l'attente d'être pénible. Le vieillard parut enfin, flanqué de ses ordonnances, et prit malaisément place dans son fauteuil, pressé comme toujours d'en finir au plus vite. D'un geste, il fit rasseoir les autres.

« Alors, Commandant Narby, l'ordre du jour. Vous en avez un, j'espère ?

— Certainement, Capitaine.

— Mais alors, faites-le lire ! Faites-le lire ! Qu'attendez-vous ?

— Bien, Capitaine. Narby tendit une liasse de papiers au greffier qui y jeta un regard stupéfait puis, en l'absence de réaction de Narby, commença à lire : « Pétition au Conseil et au Capitaine ; le lieutenant Braun, administrateur du village Secteur Neuf, étant âgé et de santé fragile, requiert d'être admis à la retraite... »

Le scribe lut ensuite la longue liste des officiers et administrations ayant donné leur avis favorable.

Le Capitaine finit par interrompre la lecture. « Qu'est-ce que cela signifie, Narby ? A-t-on besoin de moi pour prendre ces décisions de routine ?

— J'avais cru comprendre que le Capitaine n'avait pas apprécié la façon dont des affaires similaires avaient été réglées récemment. Je désirais éviter d'empiéter sur ses prérogatives.

— Ridicule ! Je connais le Règlement mieux que vous. Laissez le Conseil trancher. J'entérinerai sa décision.

— Oui, Capitaine. » Narby tendit un autre dossier au greffier qui en donna lecture.

Il s'agissait d'un sujet tout aussi futile : un village demandait une réduction d'impôts suite aux pertes causées par une maladie attaquant les cultures hydroponiques. Le Capitaine l'interrompit presque aussitôt et Narby se demanda avec angoisse comment faire durer la réunion – mais heureusement, ce qu'il attendait arriva : un simple morceau de parchemin qu'un de ses hommes vint lui apporter de l'extérieur. Il contenait ce seul mot : « Prêts. » Narby fit un signe de tête entendu à Ertz, puis prit la parole.

« Capitaine, puisque vous ne désirez pas entendre les pétitions de l'Équipage, je vais aborder sans plus tarder l'objet principal de cette réunion. » Devant l'insolence voilée de cette déclaration, le Capitaine haussa les sourcils, mais laissa Narby continuer. « Depuis d'innombrables générations, comme les récits de nombreux Témoins nous l'ont appris, l'Équipage souffre des déprédations commises par les mutes. Notre bétail, nos enfants, nous-mêmes, sommes constamment en danger. Le Règlement de Jordan n'est pas respecté dans les niveaux supérieurs, où même le Capitaine de Jordan ne peut s'aventurer sans danger.

» Selon notre foi, Jordan a décrété que les enfants paieront de leur sang les péchés de leurs ancêtres. Telle, nous a-t-on dit, était la volonté de Jordan.

» Pour ma part, je n'ai jamais approuvé cette saignée constante sur les effectifs du Navire. » Il marqua une pause.

Le vieux Capitaine éprouvait quelque difficulté à en croire ses oreilles. Retrouvant la voix, il désigna Narby d'un doigt accusateur. « Vous contestez les Écritures ?

— Absolument pas. Mais j'affirme que les Écritures ne nous ont jamais ordonné de laisser les mutes en dehors de la loi commune. Je demande qu'on les unifie sous le Règlement !

— Je... Vous... Vous êtes démis de vos fonctions !

— Pas avant d'en avoir terminé, répondit Narby sans plus déguiser son insolence.

— Arrêtez cet homme ! » Mais les ordonnances du Capitaine ne levèrent pas le moindre doigt, quoiqu'elles ne parussent pas en mener large. Narby les avait désignées personnellement.

Il fit face aux membres du Conseil stupéfaits et échangea un regard avec Ertz qui s'éloigna discrètement vers la porte. « Je sais que nombre d'entre vous partagent mon opinion. Mais nous avons toujours cru qu'il faudrait se battre. Avec l'aide de Jordan, j'ai pu établir un contact avec les mutes et conclure une trêve. Leurs chefs vont venir ici afin de négocier avec nous. Les voilà ! » Il désigna la porte d'un geste dramatique.

Ertz réapparut, suivi par Hugh Hoyland, Joe-Jim et Bobo. Hugh fit le tour de la salle par la droite. Il précédait une file ininterrompue de mutes – les meilleurs tueurs de Joe-Jim. Une autre colonne analogue encercla la salle par la gauche, à la suite de Joe-Jim et de Bobo.

Hugh, Joe-Jim et une douzaine d'hommes dans chaque aile étaient revêtus d'une armure rudimentaire surmontée d'un casque de dentelle d'acier, qui leur protégeait la tête sans trop leur boucher la vision – et chacun d'eux portait au côté un couteau inouï, long comme le bras !

S'ils avaient prévu un tel coup, et sous la conduite d'un chef énergique, les officiers auraient pu les intercepter à la porte. Mais ils étaient stupéfaits, désorganisés... Et leurs chefs les plus illustres avaient eux-mêmes invité les loups dans la bergerie. Il y eut une certaine agitation et de nombreuses mains se portèrent au couteau parmi les officiers, mais aucun ne fit le mouvement qui eût déclenché un massacre général.

Narby se tourna vers le Capitaine. « Alors ? Recevez-vous cette délégation pacifiquement ? » On aurait pu croire que la graisse et les années auraient cloué le bec du Capitaine à jamais, mais il trouva la force de coasser : « Faites-les sortir ! Faites-les sortir d'ici ! Vous ferez le Voyage pour avoir osé cela ! »

Narby regarda Joe-Jim et abaissa le pouce d'un geste significatif. Jim dit un mot à Bobo et un couteau vint se planter jusqu'à la garde dans la panse du Capitaine. Il brailla plutôt qu'il ne cria en ouvrant des yeux grands d'étonnement, frôla le manche de ses doigts maladroits comme pour s'assurer de sa réalité, balbutia : « Mutinerie... Mutinerie... » et tomba tête la première sur le pont.

Narby le poussa du pied et demanda aux ordonnances de l'emporter. Ils semblèrent soulagés d'avoir quelque chose à faire et quelqu'un à qui obéir. Narby se tourna vers la masse silencieuse des officiers. « Qui d'autre s'oppose à la paix avec les mutes ? »

Un vieil officier qui avait passé sa vie dans un lointain village, comme juge et conseiller spirituel, désigna Narby d'un index décharné. Sa barbe pendait lamentablement tandis qu'il disait : « Jordan vous punira ! La mutinerie et le péché, l'esprit de Huff ! »

Narby hochâ la tête à l'adresse de Joe-Jim. La voix du vieillard se fit gargouillement ; le couteau lui avait traversé la gorge. Bobo semblait fort content de lui.

« Assez parlé, coupa Narby. Mieux vaut un peu de sang maintenant que beaucoup plus tard. Que ceux qui sont avec moi se lèvent et s'avancent. »

Ertz avança le premier et enjoignit ses supporters à l'imiter. Arrivé devant l'estrade, il sortit son couteau et le leva la pointe en l'air. « Je salue Phineas Narby, Capitaine de Jordan ! »

Ses partisans n'eurent pas le choix. « Vive Phineas Narby, Capitaine de Jordan ! »

Les jeunes durs de la clique de Narby – les cadres du groupe rationaliste des jeunes savants – avancèrent à leur tour *en masse*^[3] et acclamèrent le nouveau Capitaine. Voyant de quel côté la balance penchait, les indécis et les opportunistes les suivirent. Il ne resta bientôt dans la salle qu'une poignée d'officiers – presque tous âgés ou connus pour leurs fortes convictions religieuses.

Ertz vit Narby les considérer, puis chercher Joe-Jim des yeux. Il s'interposa : « Ils sont peu nombreux et pratiquement inoffensifs, lui dit-il. Pourquoi ne pas simplement les désarmer et les mettre à la retraite ? »

Narby le regarda sans sympathie. « Les laisser vivants, c'est semer les germes de la révolte. Par ailleurs, je suis parfaitement capable de prendre seul mes décisions. »

Ertz se mordit les lèvres. « Fort bien, Capitaine.

— Voilà qui est mieux. » Il fit signe à Joe-Jim.

Les longs couteaux entrèrent en action.

Hugh resta à l'écart. Son vieux professeur, le lieutenant Nelson à qui il devait d'être devenu savant, faisait partie du groupe. Hugh n'avait pas prévu cela.

La conquête du monde – et puis la consolidation. La foi ou le glaive. Les apaches de Joe-Jim, secondés par d'enthousiastes cadets fournis par le Capitaine Narby, ratissèrent les niveaux moyens et supérieurs. Les muts, individualistes de nature et ne connaissant d'autre autorité que celle de leurs chefs de bande, n'étaient pas de taille à tenir tête aux opérations méthodiques dirigées par Joe-Jim. Leurs armes n'étaient pas à la hauteur de ces longues lames qui frappaient un homme avant même qu'il ait pu se mettre en garde.

La rumeur se répandit rapidement qu'il était préférable de se soumettre à la bande dirigée par Deux Têtes Sages – bon manger pour

ceux qui se rendaient, la mort pour les autres.

Ce fut néanmoins très long. Il y avait tant de ponts, tant de passages obscurs et de compartiments où les mutes pouvaient se terrer... De plus, les opérations devenaient de plus en plus lentes, car Joe-Jim faisait établir une force de police à chaque niveau, après le passage de ses troupes.

Au grand désappointement de Narby, l'homme à deux têtes ne se fit pas tuer au cours des combats. Joe-Jim avait appris dans ses livres qu'un général n'a pas besoin de s'exposer directement à l'ennemi.

Hugh restait presque continuellement enfermé dans la Salle de Navigation. Il se sentait davantage concerné par les problèmes subtils que lui posaient les commandes, dont il tentait de découvrir le fonctionnement et la raison d'être, et par les complexités de la balistique spatiale que par cette purge sanguinaire qui lui répugnait profondément. Le cas de Nelson l'avait secoué. Certes, il était depuis sa naissance habitué à la violence et à la mort – c'étaient des événements quotidiens, même aux niveaux inférieurs – mais la mort du digne vieillard l'avait mis mal à l'aise, quoiqu'il n'eût pas des pensées suffisamment claires pour être conscient de sa part de responsabilité dans ce crime.

Il se contentait de regretter que cela se soit produit.

Mais les commandes – ah ! voilà de quoi passionner son homme ! Hugh s'attaquait à une tâche qu'un Terrien eût considérée comme absolument impossible. Un Terrien aurait su que la direction et le pilotage d'un immense astronef étaient une tâche si difficile que les meilleures études universitaires associées à une expérience pratique du maniement d'engins moins importants auraient tout juste constitué une base suffisante, à laquelle aurait dû s'ajouter une formation spécifique intensive.

Mais Hugh Hoyland ignorait cela. Il se mit donc au travail.

Le génie des créateurs du Navire lui fut d'une grande aide. Les *commandes* de la plupart des machines étaient de type binaire : ouvert/fermé, haut/bas, gauche/droite, marche/arrêt, ou d'une combinaison de plusieurs de ces éléments. Les vraies difficultés ne concernaient que l'entretien, les réparations, le réglage et le remplacement de pièces défectueuses.

Mais les commandes et les moteurs principaux de l'astronef *Vanguard* n'avaient, par leur nature même, besoin d'aucune réparation ni de réglages. S'il avait dû réparer ces machines fonctionnant au niveau subsolaire et ne contenant aucun organe en mouvement – ne générant aucune friction et ne demandant aucun ajustement –, la tâche se serait révélée impossible. Un adolescent peut sans danger se

servir de l'aérocar familial, parcourir des milliers de kilomètres en une nuit ; il reviendra peut-être malade d'avoir trop fait la fête mais certainement pas blessé à cause d'un mauvais fonctionnement de l'appareil. Si malgré tout l'aérocar tombait en panne, il se poserait sans heurts et enverrait un message radio à une équipe de dépannage, sans laquelle notre jeune conducteur serait impuissant.

La seule tâche qui attendait les équipes de dépannage du *Vanguard* était l'éventuelle réparation d'un ascenseur, d'un tapis roulant, d'un auto-masseur, d'appareils de cuisine et autres babioles. Ces machines-là, qui comportaient inévitablement des parties mobiles, s'étaient toutes arrêtées de fonctionner bien avant le premier Témoin. La masse inutilisable était passée au Convertisseur ou avait servi des buts plus futiles. Hugh ne savait même pas que de telles machines avaient jamais existé ; la nudité sans grâce de la plupart des compartiments était la seule chose qu'il eût jamais connue.

Deux autres faits aidèrent Hugh dans sa quête.

Premièrement, la balistique d'un astronef est un sujet fort simple – rien de plus que l'application de la seconde loi du mouvement à un champ inversé. Cela paraît contraire à tout ce que nous savons, mais c'est pourtant vrai. Faire un gâteau demande des connaissances bien plus approfondies, quoique inconscientes ; les relations mathématiques d'un pull-over tricoté à la main relèvent d'un niveau bien plus élevé. Essayez de vous frotter à la topologie d'un pull en shetland !

Si vous cherchez des matières compliquées, essayez la catalyse ou la neurologie, mais certainement pas la balistique.

Deuxièmement, les ingénieurs savaient parfaitement que le *Vanguard* arriverait à destination au plus tôt deux générations après le départ, et ils s'ingénierent à simplifier les choses pour les futurs pilotes à naître. Bien qu'ils n'eussent pas soupçonné une telle catastrophe culturelle, ils firent de leur mieux pour rendre les commandes simples à manier et faciles à comprendre. L'adolescent sophistiqué mentionné plus haut, représentant d'une culture tout entière tournée vers la technique, les eût comprises en quelques heures. Pour Hugh et ses contemporains, pour qui le Navire se confondait avec l'univers, l'apprentissage serait plus long.

Deux concepts au moins lui étaient entièrement inconnus : l'*immensité* de l'espace et la *mesure* du temps. Il avait appris à faire fonctionner le télémètre parallaxe à action retardée et avait mesuré la distance séparant le Navire d'une bonne vingtaine de corps célestes, sans comprendre quoi que ce soit aux résultats, exprimés en parsecs et dénués de toute signification émotionnelle. Lorsqu'il tenta, en se référant aux Livres Sacrés, de traduire ces mesures en unités linéaires, les chiffres obtenus furent tellement astronomiques qu'il fut certain de

s'être trompé dans ses calculs. D'innombrables vérifications aboutissant toujours aux mêmes résultats, il fut bien obligé de convenir qu'ils étaient exacts, accédant ainsi à une vague compréhension des magnitudes astronomiques.

De tels concepts le stupéfiaient et l'effrayaient. Plusieurs périodes de sommeil durant, il resta loin de la Salle de Navigation, découragé par la futilité de ses efforts. Il tourna ses pensées vers un autre sujet : les femmes. C'était la première fois depuis sa capture par Joe-Jim qu'il avait le loisir de s'y consacrer. Les candidates étaient légion car, outre la moisson habituelle de jeunes et vierges villageoises, les opérations militaires de Joe-Jim avaient laissé un nombre respectable de veuves dans la fleur de l'âge. Hugh profita de sa position privilégiée dans l'organisation du Navire pour choisir deux femmes. La première était une veuve solide et compétente, apte à procurer à un homme tout le confort domestique nécessaire. Il l'installa dans son nouvel appartement situé dans les niveaux supérieurs et lui permit de garder son nom, Chloé.

L'autre était une jeune vierge sauvage comme une mute. Hugh ne s'expliquait pas pourquoi il l'avait choisie. Elle était apparemment dénuée de toute vertu – mais elle lui plaisait. Elle l'avait mordu lorsqu'il l'avait examinée. Bien entendu, il l'avait giflée en retour, ce qui aurait dû mettre fin à l'histoire. Mais, par la suite, il avait ordonné à son père de la lui renvoyer.

Il ne lui avait toujours pas trouvé de nom.

La mesure du temps lui causa autant de difficultés que les distances astronomiques, sans toutefois produire les mêmes implications émotionnelles. Le problème venait de ce que le concept n'existait pas dans le Navire. L'Équipage comprenait les notions de temps relatif comme « maintenant », « avant », « après », « a été », « sera », et même de durée longue ou courte, mais la mesure du temps avait entièrement disparu de sa culture. Les civilisations terrestres les plus primitives ont une certaine notion de la mesure du temps, même si elle se limite aux jours ou aux saisons. Mais ces notions se fondent sur des phénomènes astronomiques dont l'Équipage avait perdu toute mémoire depuis de nombreuses générations.

Sur les consoles de la Salle de Navigation, Hugh avait à sa disposition les seuls chronomètres du Navire – mais il mit très, très longtemps à découvrir leur signification et leur rapport avec les autres instruments. Cette condition était pourtant indispensable pour manoeuvrer le Navire, car la vitesse et ses dérivés, accélération et courbure, n'ont de signification que par rapport aux unités du temps *mesuré*.

Mais, lorsqu'il eut enfin compris et assimilé ces deux concepts, et

relu les livres anciens à la lumière de ses nouvelles connaissances, il devint, dans un sens certes restreint et théorique, un astrologue.

Hugh alla trouver Joe-Jim pour lui poser une question, car ses esprits étaient capables d'une brillante pénétration quand ils voulaient bien s'en donner la peine. Si l'homme bicéphale restait un incurable dilettante, c'est parce que cela arrivait, hélas, trop rarement.

Lorsque Hugh entra, il trouva Narby, qui était sur le point de partir. Narby et Joe-Jim se réunissaient fréquemment pour mettre au point les opérations de pacification des mutes. À leur surprise à tous deux, ils s'entendaient fort bien. Narby était un administrateur capable, adepte de la délégation des pouvoirs et qui ne s'embarrassait pas de problèmes mineurs. Il avait été agréablement surpris par Joe-Jim, n'ayant jamais eu de subordonnés d'une telle valeur. Ils se détestaient cordialement, sans doute, mais chacun reconnaissait en l'autre une intelligence et un égoïsme qui n'avaient d'égaux que les leurs propres. Ils se respectaient et s'appréciaient, malgré leur affectation de mépris.

« Bon manger, Capitaine, le salua Hugh.

— Oh ! Salut, Hugh », répondit Narby puis, s'adressant de nouveau à Joe-Jim : « J'attends donc votre rapport.

— Vous l'aurez. Il n'y a plus guère que quelques douzaines d'éléments incontrôlés. Si nous ne pouvons les attraper, nous les affamerons.

— Je vous dérange ? demanda Hugh.

— Nullement. J'allais partir. Comment va le grand oeuvre ? ajouta Narby avec un sourire agaçant.

— Bien, mais cela avance lentement. Désirez-vous un rapport ?

— Cela ne presse pas. À propos, j'ai proclamé la Salle de Navigation et la Salle des Machines – tout le niveau d'apesanteur en fait – interdites pour tous, Équipage et mutes.

— Ah oui ? Évidemment... il est inutile que d'autres que les officiers s'y rendent.

— Vous n'y êtes pas ; il s'agit d'un interdit général valable aussi bien pour les officiers, sauf nous, bien entendu.

— Mais... c'est impossible. La seule façon de convaincre les officiers de la vérité est de leur montrer les étoiles !

— Justement. Je ne veux pas que mes officiers soient troublés par des idées révolutionnaires tandis que je consolide mon administration. Cela créerait des différends religieux et affaiblirait la discipline. »

Hugh était trop effondré et abasourdi pour répondre immédiatement. « Mais..., finit-il par dire, c'est là notre but... c'est pour cela que nous vous avons élu Capitaine.

— Et en tant que Capitaine je suis seul juge des mesures à prendre. Jusqu'à nouvel ordre, vous n'emmènerez personne là-haut. Il faut attendre.

— Il a raison, Hugh, dit Jim. Inutile de créer des désordres supplémentaires alors que nous sommes déjà en guerre.

— J'aimerais mettre les choses au point, insista Hugh. Il s'agit bien de mesures temporaires ?

— Ce terme me paraît convenir.

— Soit, finit par concéder Hugh. Attendez... Ertz et moi avons besoin de former des assistants, et cela ne peut pas attendre.

— Fort bien. Nommez-les, et je ferai une exception pour eux. Vous pensiez à quelqu'un de précis ? »

Hugh réfléchit. En fait, il n'avait pas personnellement besoin d'assistants : la Salle de Navigation contenait une demi-douzaine de postes, mais un seul homme assis dans le siège de l'astrogateur suffisait à piloter le Navire. Il en était de même pour Ertz dans la Salle des Machines, sauf sous un rapport. « Ertz aurait surtout besoin de porteurs pour livrer de la masse à la Salle des Machines.

— Soit. Qu'il fasse une demande. Je la signerai. Il devra choisir ses porteurs chez les ex-mutes – mais n'auront accès à la Salle de Navigation que ceux qui y étaient déjà allés antérieurement. » Narby sortit sans attendre la réponse.

Hugh le regarda partir.

« Tout cela ne me plaît guère, Joe-Jim.

— Pourquoi ? demanda Jim. C'est raisonnable.

— Peut-être, mais... Huff ! Il me semble que la vérité devrait être accessible à tous, n'importe quand ! » Il leva les bras dans un geste d'exaspération et de frustration.

Joe-Jim le regarda drôlement. « Quelle idée bizarre, dit Joe.

— Oui, je sais, c'est contraire au bon sens, mais il me semble qu'il devrait en être ainsi. Bon, laissez tomber ! Ce n'est pas pour cela que j'étais venu vous voir.

— Je t'écoute, mon vieux.

— Comment... Admettons : on termine le Voyage. Le Navire touche une planète, comme ça », dit-il en cognant ses poings l'un contre l'autre.

« Je vois. Continue.

— Arrivés là, *comment sort-on du Navire ?* »

Les jumeaux se regardèrent d'un air interrogateur, puis Joe interrompit son frère qui allait parler : « Un moment, Jim. Soyons logiques. Il a été prévu que nous sortions. Pour cela, il faut une porte, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Et il n'y a pas de porte ici en haut. Elle doit se trouver dans les niveaux de haute pesanteur.

— Non, objecta Hugh. Cette région est entièrement connue, et il n'y a aucune porte. Elle doit se trouver dans les quartiers des mutes.

— Dans ce cas, dit Joe, elle est certainement à l'une des deux extrémités, sans quoi elle ne mènerait nulle part. Elle n'est pas à l'arrière : derrière la Salle des Machines, il n'y a que d'épaisses cloisons. Elle doit se trouver à l'avant.

— C'est stupide, dit Jim. À l'avant, il n'y a que la Salle de Navigation et la véranda du Capitaine. Rien d'autre.

— Ah oui ? Et les compartiments fermés ?

— Ce ne sont sûrement pas des portes menant à l'Extérieur, car elles se trouvent à l'arrière de la Salle de Navigation.

— Bien sûr, espèce d'idiot, mais il se pourrait qu'elles *mènent* à d'autres portes.

— Idiot, vraiment ? Et comment vas-tu les ouvrir, hein ? Dis-moi ça, gros malin !

— Mais, interrompit Hugh, de quels compartiments parlez-vous ?

— Tu ne sais pas ? Il existe sept portes disposées à intervalles réguliers de part et d'autre de celle de la Salle de Navigation, mais nous n'avons jamais pu les ouvrir.

— C'est peut-être ce que nous cherchons. Allons voir !

— À quoi bon ? Nous perdons notre temps », protesta Jim.

Ils y allèrent néanmoins.

Ils emmenèrent Bobo, mais même sa force monstrueuse échoua à faire céder les leviers qui commandaient apparemment l'ouverture des portes. « Alors, railla Jim. Tu vois ? »

Joe haussa les épaules. « Bon, bon, tu avais raison. Redescendons !

— Attendez, plaida Hugh. Le levier de la deuxième porte semble bouger un peu. Essayons encore une fois.

— J'ai bien peur que cela ne serve à rien », dit Joe. Mais Jim

ajouta : « Bon très bien, puisque nous sommes là...»

Bobo appliqua toute la force de ses muscles sur le levier, qui céda brusquement – sans toutefois que la porte s'ouvrît. « Il l'a cassé, annonça Joe.

— On dirait bien », fit Hugh en s'appuyant contre la porte.

Qui s'ouvrit.

La porte ne communiquait pas avec l'Extérieur. Heureusement, car rien dans leur expérience ne les avait préparés aux dangers du vide interstellaire. Ils se trouvèrent devant un étroit vestibule donnant sur une porte légèrement entrouverte – sans doute avait-elle intentionnellement été laissée ainsi par le dernier homme à l'avoir utilisée, pour éviter que les surfaces ne se soudent... personne ne le saurait jamais.

Bobo n'eut aucun mal à l'ouvrir, malgré le piètre état des charnières. Deux mètres plus loin, une autre porte leur faisait face. « Je ne comprends pas, dit Jim tandis que Bobo essayait de l'ouvrir. À quoi peut bien servir cette interminable série de portes ?

— Patience », lui intima Jim.

Derrière la troisième porte se trouvait non une porte, mais un compartiment, ou plutôt un groupe de compartiments bizarres, petits, de forme inhabituelle. Bobo alla explorer le premier, le couteau entre les dents ; en mouvement, son corps déformé paraissait presque beau. Hugh et Joe-Jim le suivirent lentement, inspectant avec curiosité ce lieu étrange.

Bobo revint, ôta le couteau de sa bouche, et annonça :

« Pas de porte. Plus de porte nulle part. Bobo regardé.

— C'est impossible, s'exclama Hugh avec irritation. Il *doit* y en avoir une ! »

Le nain haussa les épaules. « Bobo *regardé* !

— Allons voir. » Hugh et Joe-Jim partirent explorer dans des directions différentes.

Hugh ne trouva pas de porte, mais quelque chose de bien plus intéressant – et d'apparemment impossible. Il allait appeler les jumeaux lorsqu'il entendit Jim crier : « Hugh ! Viens voir ici ! »

Il quitta à regret sa découverte et, lorsqu'il fut arrivé devant les jumeaux, lança : « Venez voir ce que j'ai découvert !

— Plus tard. Regarde plutôt ça », lui dit Joe.

Hugh regarda. « Ça » était un Convertisseur ; petit, certes, mais indubitablement un Convertisseur. « Je ne comprends pas, dit Jim. Un Convertisseur de cette dimension suffirait à alimenter la moitié du

Navire en lumière et énergie. Un appartement de cette taille n'en a que faire. Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Hugh l'examina. « Je n'en sais rien, dit-il enfin. Mais si vous trouvez cela curieux, venez plutôt voir ce que j'ai trouvé. »

Joe-Jim le suivit jusqu'à un petit compartiment dont une paroi semblait faite de verre – ne donnant apparemment que sur un mur obscur. Face à cette paroi, deux sièges voisins trônaient derrière des consoles de commandes comportant des petites lumières et des indicateurs, semblables à ceux de la Salle de Navigation.

Pour tout commentaire, Jim émit un sifflement admiratif. Les jumeaux s'installèrent dans un des sièges ; Hugh prit place à côté de lui. Joe-Jim commença prudemment à expérimenter : il posa la main sur un groupe de lumières blanches. L'obscurité se fit dans le compartiment tandis que les petits points blancs virèrent au bleu. Cela ne les étonna pas, dans la mesure où les commandes de la Salle de Navigation réagissaient de même.

Joe-Jim essaya de trouver les commandes qui produiraient une projection de la voûte céleste devant lui, mais il n'y en avait aucune prévue à cet effet. Il n'avait aucun moyen de savoir que la paroi de verre se trouvant devant lui était non pas un écran, mais un hublot aveuglé par la coque du Navire.

Il parvint toutefois à activer des commandes dont la position était similaire à celle qu'il connaissait – elles étaient marquées lancement, ce dont Joe-Jim n'avait pas tenu compte car il ignorait la signification de ce mot. Les résultats furent peu spectaculaires : une lumière rouge se mit à clignoter rapidement, et sur un transparent apparurent les mots : SAS OUVERT.

Heureusement pour Joe-Jim, Hugh et Bobo. Car s'ils avaient refermé les portes derrière eux, et si le petit Convertisseur avait contenu ne serait-ce que quelques grammes de masse réductible en énergie, ils se seraient trouvés éjectés dans l'espace, dans un canot de débarquement non équipé pour un long voyage et dont ils comprenaient très imparfaitement les commandes. Peut-être seraient-ils parvenus à le ramener au berceau, mais ils n'auraient vraisemblablement pas pu éviter le crash.

Cependant, Hugh et Joe-Jim ignoraient que « l'appartement » était en fait un vaisseau – l'idée de canot de débarquement leur était totalement étrangère.

« Rallumez », demanda Hugh. Joe-Jim s'exécuta. « Alors ? continua-t-il. Qu'en pensez-vous ? »

— C'est évident, répondit Jim. Il s'agit d'une deuxième Salle de

Navigation.

— Mais, objecta Joe, pourquoi deux Salles de Navigation pour un seul Navire ?

— Et pourquoi un homme aurait-il deux têtes ? raisonna son frère. De mon point de vue, tu es parfaitement superflu.

— Ce n'est pas pareil : nous sommes nés comme cela, tandis que ce Navire a été construit intentionnellement.

— Et alors, rétorqua Jim. Nous avons bien un couteau de rechange. Et nous ne sommes pas nés avec !

— Mais comment contrôler le Navire d'ici ? protesta Joe. On ne voit ni les étoiles ni leur image. Il aurait fallu mettre les commandes en double dans la véranda du Capitaine.

— Et ça ? demanda Joe en montrant la paroi de verre.

— Utilise ta tête, bon sang. La paroi est dans la mauvaise direction. Elle donne sur l'intérieur du Navire. Et il n'y a pas de système de projection des étoiles.

— Nous n'avons peut-être pas trouvé les commandes adéquates.

— Admettons. Et le petit Convertisseur ?

— Et alors ?

— Il n'est pas ici par hasard. Le fait que les commandes et le Convertisseur se trouvent dans le même compartiment doit signifier qu'il existe une relation entre eux.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? S'ils sont ici tous les deux, c'est qu'ils ont un rapport. »

Hugh sortit de son silence stupéfait. Tout ce que les jumeaux disaient avait un sens, même les contradictions. Tout cela était très, très difficile à comprendre, mais le Convertisseur, le petit Convertisseur... « Attendez un peu ! s'exclama-t-il soudain.

— Quoi ?

— Est-ce que vous pensez que... cette partie du Navire peut *bouger* ?

— Évidemment. Le Navire entier bouge.

— Je le sais bien, dit Hugh avec exaspération. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais serait-il possible que cette partie du Navire puisse bouger *seule, s'éloigner* du reste du Navire ?... Ces commandes, le petit Convertisseur...

— Cela me paraît bien chimérique !

— Sans doute, mais si c'était vrai, *ce serait là le moyen de sortir du Navire* !

— Ridicule, affirme Joe. Il n'y a pas d'issue.

— Mais il y en aurait une si cet appartement quittait le Navire : la porte par laquelle nous sommes entrés ! »

Les deux têtes se tournèrent simultanément vers Hugh comme si elles avaient été tirées par la même ficelle. Puis elles se regardèrent et commencèrent à se disputer. Joe-Jim répéta son expérience avec les commandes. « Tu vois, dit Joe, lancement, cela signifie mettre une chose en marche, la pousser au loin.

— Pourquoi ne se passe-t-il rien, alors ?

— SAS OUVERT. Ce sont sans doute les portes par lesquelles nous sommes entrés. Tout le reste est fermé.

— Essayons.

— Il faudrait d'abord mettre le Convertisseur en marche.

— D'accord.

— Doucement. Si nous nous éloignons du Navire, nous ne pourrions peut-être pas revenir. Nous risquerions de mourir de faim.

— Hum... il vaut peut-être mieux attendre. »

Sans cesser de suivre la discussion, Hugh s'était mis à fouiner de part et d'autre. Sous la console supportant les commandes, il découvrit un espace vide au fond duquel sa main rencontra un objet dur. « Eh ! Regardez ce que j'ai trouvé !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Joe. Ah ! un livre. Il y en a plein la réserve du Convertisseur. Fais voir », ajouta Jim.

Mais Hugh l'avait déjà ouvert, et commençait la lecture : « Livre de bord, astronef *Vanguard*... 2 juin 2172. – Croisons normalement. Rien à signaler...

— Quoi ! hurla Joe. Fais-moi voir ça !

— 3 juin. – Croisons normalement. Le Capitaine a présidé la commission de discipline à 1300 (voir journal administratif). 4 juin. – Croisons normalement ; rien à signaler. 5 juin. – Croisons normalement...

— Donne-moi ça !

— Un moment ! dit Hugh. 6 juin. – Une mutinerie a éclaté à 0431. Garde avertie par vidéo. Huff, métallurgiste ordinaire, s'est emparé du communicateur et a sommé la garde de se rendre, en s'attribuant le titre de "Capitaine". L'officier de la garde lui ordonna de se considérer en état d'arrestation et essaya d'appeler le Capitaine mais n'obtint pas de réponse.

» 0435. – Plus de communications. L'officier de la garde a

envoyé trois hommes pour avertir le Capitaine et un procureur pour arrêter Huff.

» 0441. – Convertisseur éteint. Vol libre.

» 0502. – Lacy, membre ordinaire de l'Équipage, messenger de la garde et l'un des trois hommes envoyés en bas, est revenu, seul, à la station de contrôle. Il a rapporté verbalement que ses deux camarades, Malcolm Young et Arthur Sears, étaient morts et qu'il avait été autorisé à revenir pour notifier à la garde qu'elle devait se rendre. La dernière limite indiquée par les mutinés était 0515. »

L'inscription suivante était d'une écriture différente. « 0545. – J'ai tout essayé pour entrer en communication avec les autres stations et les officiers du Navire – en vain. Dans ces circonstances, je crois qu'il est de mon devoir de quitter la station de contrôle sans attendre la relève, pour tenter de rétablir l'ordre dans les niveaux inférieurs. Cette décision est peut-être une erreur, car nous ne sommes pas armés, mais je ne vois aucune autre solution.

» Jean Baldwin, Pilote de Troisième Classe, Officier de la Garde.

— Ça s'arrête là ? demanda Joe.

— Non, répondit Hugh. 1^{er} octobre (approximativement) 2172. – Moi, Théodore Mawson, anciennement Magasinier Ordinaire, ai été à ce jour choisi comme Capitaine du *Vanguard*. D'immenses changements ont eu lieu depuis la dernière entrée dans ce journal. La mutinerie a été réprimée ou, plus exactement, s'est éteinte d'elle-même, dans des circonstances tragiques. Tous les officiers, pilotes, ingénieurs sont morts ou portés disparus. Je n'aurai pas été élu Capitaine s'il était resté un homme plus qualifié que moi.

» Les neuf dixièmes du personnel sont morts. Tous n'ont pas été tués au cours de la révolte, mais rien n'a été semé depuis la mutinerie et nos stocks de vivres s'épuisent. On a relevé de nombreux cas de cannibalisme parmi les mutinés qui ne se sont pas rendus.

» Ma tâche immédiate est de rétablir un semblant d'ordre et de discipline dans l'Équipage. Il faut cultiver des plantes alimentaires. Il faut instituer une garde régulière au Convertisseur Auxiliaire dont nous dépendons pour la lumière, le chauffage et l'énergie. »

L'inscription suivante ne portait pas de date. « J'ai eu trop à faire pour pouvoir tenir ce journal régulièrement. En vérité, j'ignore la date, même approximative. Les horloges et chronomètres ne fonctionnent plus. C'est peut-être dû au fonctionnement irrégulier du Convertisseur Auxiliaire, ou à l'effet des radiations venues de l'espace – en effet, le Navire n'est plus entouré par son écran antiradiations depuis que le Convertisseur Principal ne fonctionne plus. Mon Ingénieur en Chef m'affirme qu'il pourrait être remis en marche, mais

je n'ai aucun astrologue. J'ai essayé d'apprendre l'astrologation dans les manuels, mais la partie mathématique est trop difficile pour moi.

» Environ un nouveau-né sur vingt est difforme. J'ai dû instituer un Code Spartiate – on ne peut pas les laisser vivre. C'est dur, mais nécessaire. »

Je vieillis et deviens de plus en plus faible. Il me faut songer à choisir un successeur. Je suis le dernier de l'Équipage né sur Terre, et encore je m'en souviens bien peu – j'avais cinq ans lorsque mes parents ont embarqué. J'ignore mon âge, mais certains signes impossibles à méconnaître m'avertissent que le temps n'est pas loin où un dernier Voyage me mènera au Convertisseur.

» De curieux changements se sont fait jour dans mon peuple. N'ayant jamais vécu sur une planète, il leur devient de plus en plus difficile de concevoir tout ce qui n'est pas en rapport direct avec le Navire. Je ne cesse de leur en parler – ce qui est peut-être cruel, car je n'ai aucun espoir de les faire sortir de ces ténèbres. Leur vie est dure, très dure. Leurs récoltes sont le plus souvent volées ou saccagées par les hors-la-loi qui prospèrent toujours dans les niveaux supérieurs. À quoi bon, dans ces conditions, leur parler d'une vie meilleure ?

» Plutôt que de transmettre ce journal à mon successeur, je préfère le cacher dans le dernier canot de débarquement abandonné par les mutinés qui se sont échappés. Il y sera en sécurité pendant longtemps j'espère – et aucun idiot n'aura l'idée de le mettre au Convertisseur. J'ai surpris l'homme de garde en train d'y jeter les derniers volumes de l'incalculable *Encyclopoedia Terrestriana* ! L'imbécile ne savait même pas lire. Il faudrait prévoir un règlement plus sévère concernant les livres.

» Ceci sera ma dernière inscription. J'ai longtemps remis au lendemain ma tentative pour mettre ce journal en sécurité, car il est très dangereux de monter là-haut, mais ma vie n'a plus de valeur, et je voudrais mourir en sachant que ceci restera.

» Théodore Mawson, Capitaine. »

Même les jumeaux restèrent silencieux un long moment. Joe finit par pousser un soupir et dit : « C'est donc ainsi que ça s'est passé.

— Le pauvre, dit Hugh doucement.

— Qui ? Le Capitaine Mawson ? Pourquoi ?

— Non, l'autre, le pilote Baldwin. Imaginez... sortir par cette porte et se retrouver face à *Huff*. » Hugh ne put s'empêcher de frissonner. Malgré son ouverture d'esprit, il voyait encore Huff, le maudit, le premier pécheur, comme un monstre deux fois plus grand que Joe-Jim, quatre fois plus musclé que Bobo, la bouche hérissée de crocs.

Hugh demanda à Ertz de lui prêter deux des porteurs qui avaient pour tâche de conduire les corps des victimes de guerre au Convertisseur Principal. Il souhaitait approvisionner le Convertisseur du Canot de Débarquement ainsi qu'y emmagasiner l'eau et vivres. Il n'en parla pas à Narby, pas plus qu'il ne lui révéla la découverte qu'ils avaient faite – sans raison manifeste ; simplement, Narby l'irritait.

L'étoile vers laquelle ils se dirigeaient ne cessait de grandir. Son disque était maintenant nettement visible, et elle était devenue trop lumineuse pour qu'on pût la fixer longtemps. Sa position changeait rapidement sur le stellarium. Livré à lui-même, le Navire l'aurait contournée en décrivant une vaste hyperbole puis aurait continué à sillonner les profondeurs de l'espace. Il fallut à Hugh l'équivalent de plusieurs semaines terrestres pour calculer les éléments de la trajectoire, et encore plus longtemps à Ertz et Joe-Jim pour vérifier ses calculs et s'assurer que ces chiffres invraisemblables étaient parfaitement exacts. Le plus dur fut de convaincre Ertz que pour réussir l'approche il fallait appliquer une poussée dans la direction contraire à celle dans laquelle on voulait aller, pour freiner, pour diminuer la vitesse acquise. Il fallut pour cela toute une série d'expériences dans l'apesanteur des hauts niveaux. Par la suite, Hugh et Joe-Jim calculèrent comment diminuer la vitesse du *Vanguard* afin de lui faire décrire une orbite excentrique autour de l'étoile. Après cela, ils se mettraient à la recherche des planètes.

Ertz eut du mal à saisir la différence entre une planète et une étoile. Alan n'y parvint jamais.

« Si mes calculs sont exacts, annonça Hugh à Ertz, nous devrions commencer à accélérer sous peu.

— D'accord, répondit Ertz. La Salle des Machines est prête. Il y a plus de deux cents corps et un tas de matériaux de rebut dans le Convertisseur. Qu'attendons-nous ?

— Allons voir Narby pour lui demander l'autorisation.

— Pour quoi faire ?

— C'est lui le Capitaine. Il faut bien le mettre au courant, dit Hugh en haussant les épaules.

— Bon, alors, allons chercher Joe-Jim et finissons-en. »

Joe-Jim n'était pas dans son appartement, mais ils y rencontrèrent Alan qui le cherchait également.

« Magot m'a dit qu'il était descendu chez le Capitaine, leur expliqua-t-il.

— Tant mieux, nous y allions justement. Devine quoi, mon vieil Alan ! Le moment est venu. Nous allons le faire ! Nous allons mettre le Navire en route ! »

Alan ouvrit de grands yeux. « Fantastique ! Maintenant ?

— Dès que nous aurons averti le Capitaine. Viens avec nous si tu veux.

— Et comment ! Attends, je vais prévenir ma femme. » Il détala vers son appartement.

« Il la dorlote, sa jeune mariée, fit remarquer Ertz à Hugh.

— Parfois on ne peut rien y faire », répondit Hugh avec un regard lointain.

Alan revint rapidement – bien qu'il eût visiblement pris le temps de changer de pantalon. « Allons-y ! » déclara-t-il avec un enthousiasme débordant.

Alan s'avança vers le bureau du Capitaine, fier comme Artaban. Plus question de se faire rabrouer, cette fois-ci. Lui et ses amis entreraient la tête haute, salués par la garde.

Le garde les salua, certes, mais leur barra le passage. « Laissez-nous entrer ! ronchonna Ertz.

— Certainement, monsieur, dit le garde sans bouger d'un pouce. Vos armes, s'il vous plaît.

— Comment ? Tu ne sais donc pas que je suis l'Ingénieur en Chef, espèce d'idiot ?

— Certainement, monsieur. Mais il faut déposer vos armes ici. Règlement. »

Ertz essaya de repousser le garde, qui tint bon. « Désolé, monsieur, mais personne n'a le droit d'entrer ici avec des armes. Personne.

— Crénom de Jordan !

— Il n'a pas tort : il doit se souvenir de ce qui est arrivé au vieux Capitaine, remarqua Hugh à mi-voix, tout en dégainant. Il lança son couteau au garde, qui le rattrapa habilement par le manche. Ertz tendit le sien en haussant les épaules. Alan, considérablement dépité, lui jeta ses deux armes en les accompagnant d'un regard qui eût dû suffire à le tuer.

Narby parlait. Les deux visages de Joe-Jim arboraient une expression menaçante ; Bobo, nu et un peu ridicule sans ses armes, semblait profondément stupéfait. « La question est réglée, Joe-Jim. Je vous ai fait l'honneur de vous expliquer les raisons de ma décision, mais je ne vous demande pas si elle vous plaît ou non.

— Que se passe-t-il ? » demanda Hugh.

Narby tourna la tête vers lui. « Oh ! Je suis heureux que soyez là. Notre ami mute ne semble pas très bien comprendre qui est le Capitaine ici.

— Il s' imagine qu'il va pouvoir désarmer tous les mutes, dit Jim en réprimant difficilement sa fureur.

— La guerre est terminée, si je ne m'abuse.

— Ce n'était pas prévu. Les mutes devaient faire partie intégrante de l'Équipage. Si on leur ôte leurs armes, ils se feront tous tuer par l'Équipage qui, lui, conserve les siennes.

— Peu à peu, l'Équipage aussi sera désarmé, promet Narby. Le désarmement des mutes n'est qu'un premier pas. À quel propos désiriez-vous me voir, Ertz ?

— Demandez-le à Hugh. » Narby se tourna vers ce dernier.

« Je suis venu pour vous informer, Capitaine Narby, que nous sommes sur le point de mettre le Convertisseur Principal en marche et de faire avancer le Navire. »

Narby parut surpris mais parvint à se contenir. « Je crains qu'il ne faille remettre cela à plus tard. Je ne puis encore permettre à mes officiers de se rendre aux niveaux supérieurs.

— Ce ne sera pas nécessaire, expliqua Hugh. Ertz et moi pourrons accomplir les premières manoeuvres sans aide. Mais il est impossible d'attendre. Si nous ne mettons pas le Navire en mouvement *maintenant*, le Voyage ne sera jamais terminé de notre vivant.

— Il faut pourtant attendre.

— Quoi ! s'écria Hugh. Vous ne *voulez* donc pas terminer le Voyage ?

— Je ne suis pas pressé.

— Qu'est-ce qui vous prend, Phin ? intervint Ertz. Vous devenez fou ? Il est évident qu'il faut mettre le Navire en marche ! »

Narby tambourina impatiemment sur son bureau avant de répondre. « Puisqu'il semble y avoir un léger malentendu sur la question de savoir qui commande ici, je me vois contraint de mettre les choses au point. Tant que vos petits passe-temps ne gênaient pas le fonctionnement normal du Navire, Hoyland, je vous ai laissé vous amuser. Je l'ai fait d'autant plus volontiers que vous nous avez beaucoup aidés, à votre manière. Mais, à l'instant où vos croyances délirantes deviennent une source de corruption et un danger pour la paix et la sécurité du Navire, je suis obligé d'y mettre le holà. »

En entendant ces mots, Hugh avait ouvert et refermé la bouche

plusieurs fois sans parvenir à prononcer la moindre parole. Il finit par articuler : « Délirantes ? Vous avez bien dit délirantes ? »

— Très certainement. Pour croire que le solide Navire peut entrer en mouvement, il faut être ou bien fou ou bien un fanatique religieux complètement ignare. Comme vous avez tous deux bénéficié d'une éducation scientifique, je suppose que vous délirez.

— Bon Jordan ! s'exclama Hugh. Il a vu... vu de ses propres yeux les étoiles immortelles – et c'est *nous* qu'il traite de fous !

— Qu'est-ce que cela signifie, Narby ? s'enquit Ertz froidement. Qu'est-ce que c'est que toute cette mise en scène ? Ça ne prend pas. Vous êtes allé dans la Salle de Navigation, vous avez vu la véranda du Capitaine, vous savez que le Navire avance.

— Vous m'intéressez, Ertz, répondit Narby en le toisant. Je me demandais si vous flattiez Hoyland par intérêt ou si vous partagiez réellement sa folie. Maintenant, je suis fixé. »

Ertz garda son sang-froid. « Expliquez-vous. Vous avez vu la Salle de Navigation. Comment pouvez-vous prétendre que le Navire est une masse immobile ? »

Narby eut un sourire de supériorité. « Je vous croyais meilleur ingénieur, Ertz. La Salle de Navigation est une immense supercherie. Vous savez aussi bien que moi que ces lumières sont commandées par un interrupteur. Le tout relève certes d'une construction fort habile, mais selon moi il s'agissait d'un grand spectacle destiné à frapper l'esprit de la foule superstitieuse pour renforcer sa croyance dans les mythes anciens. C'est devenu inutile maintenant ; l'Équipage n'a pas besoin de cela pour croire. Et, comme c'est devenu une source potentielle de troubles, je vais la faire détruire et condamner la porte. »

En entendant cela, Hugh se mit dans tous ses états. Il en serait venu aux mains si Ertz ne l'avait pas retenu. Joe-Jim le prit par le bras, ses deux visages durs comme la pierre.

Ertz continua calmement : « Admettons que vous ayez raison. Admettons que le Convertisseur Principal et la Salle des Machines ne soient qu'un trompe-l'oeil que nous ne parviendrons jamais à faire fonctionner. Mais la véranda du Capitaine ? Là, vous avez vu les étoiles elles-mêmes, et pas seulement leur reflet ! »

Narby éclata franchement de rire. « Ertz, vous êtes encore plus stupide que je ne le pensais ! J'admets que sur le moment j'ai bien failli m'y laisser prendre, mais la Salle de Navigation m'a mis la puce à l'oreille. La véranda elle-même n'est qu'une habile machination. Derrière la paroi de verre se trouve un compartiment obscur donnant une impression de profondeur et dans lequel sont projetées de petites

lumières en mouvement. C'est essentiellement le même principe que la Salle de Navigation.

» C'est tellement évident, continua-t-il, que je m'étonne que vous ne vous en soyez pas aperçu. Lorsqu'un fait apparent est totalement contraire à la logique et au sens commun, cela signifie manifestement que nous l'avons mal interprété. Le fait fondamental, naturel, le plus évident, est la réalité du Navire lui-même, solide, immuable et complet. Par conséquent, tout fait en apparence contraire à cette donnée fondamentale doit être une illusion. Sachant cela, j'ai cherché ce que recouvrait l'illusion, et je l'ai trouvé.

— Un moment, dit Ertz. Vous êtes-vous rendu de l'autre côté de la paroi de verre de la véranda, et avez-vous réellement vu ces lumières truquées dont vous parlez ?

— Non, admit Narby. C'était parfaitement inutile. Rien n'aurait été plus simple, mais je n'en vois pas la nécessité. Inutile de se couper pour voir qu'une lame est aiguisée. »

Ertz réfléchit un moment. « Je vous propose un marché. Si Hugh et moi sommes fous et nos croyances fantastiques, nous ne faisons aucun mal tant que nous tenons notre langue. Nous allons essayer de mettre le Navire en marche. Si nous échouons, nous avons tort et vous aurez gagné.

— Le Capitaine ne marchande jamais, dit Narby. Toutefois, je vous promets que j'y repenserai. Ce sera tout. Au revoir. »

Ertz s'apprêta à sortir, mécontent, mais momentanément freiné dans son élan. En voyant l'expression de Joe-Jim, il ajouta : « À propos, dit-il en se retournant vers Narby, qu'est-ce que c'est que cette histoire avec les mutes ? Pourquoi écarterez-vous Joe-Jim ? Ce sont lui et ses troupes qui vous ont fait Capitaine. Vous leur devez justice. »

Narby perdit un instant sa supériorité narquoise. « Ne vous mêlez pas de cela, Ertz ! Nous ne pouvons tolérer la présence de groupes de sauvages armés. C'est mon dernier mot.

— Faites comme bon vous semble avec les prisonniers, dit Jim, mais mon groupe garde ses couteaux. Vous leur aviez promis bon manger pour toujours si nous gagnions. Ils gardent leurs couteaux. Et cela, c'est *mon* dernier mot. »

Narby le toisa avec mépris. « Joe-Jim, j'ai souvent pensé que seul un mute mort était un bon mute. Votre attitude ne fait que me confirmer dans cette opinion. Cela vous intéressera sans doute d'apprendre que votre bande est *déjà* désarmée – autant dire que vous êtes morts. Voilà pourquoi je vous avais fait venir ici ! »

À la suite d'un arrangement préalable ou d'un signal secret de

Narby, les gardes envahirent la salle. Nus, sans armes et sans défense, les cinq hommes se trouvèrent encerclés avant d'avoir pu réagir. « Emmenez-les », ordonna Narby.

Bobo regarda Joe-Jim en gémissant. Joe croisa son regard. « Vasy, Bobo ! »

Le nain sauta droit sur le gardien de Joe-Jim, sans égard pour le danger qui le menaçait lui-même. Contraint à diviser son attention, l'homme perdit un instant vital. Joe-Jim lui assena un coup de pied dans le ventre et lui arracha son arme.

Hugh s'était jeté au sol avec son gardien, le poing refermé sur la main qui tenait le couteau. Joe-Jim frappa et il fut libre de ses mouvements. Quatre hommes étaient entrelacés sur le sol : Ertz, Alan et leurs gardiens. Joe-Jim joua à nouveau du couteau, s'assurant avant de frapper à quelle tête appartenait tel corps. Un moment plus tard, ses deux amis se relevèrent. « Prenez leurs couteaux », leur dit-il inutilement.

Ses mots furent noyés par un hurlement d'agonie. Bobo, toujours sans couteau, avait fait appel à des armes plus primitives. Le visage de son geôlier était un amas sanglant à moitié déchiqueté.

« Prends son couteau, Bobo.

— Peux pas », admit l'intéressé d'un ton coupable. La raison en était évidente : le manche dudit couteau émergeait des côtes de Bobo, juste sous l'omoplate droite.

Joe-Jim l'examina avec douceur. Il était coincé. « Tu pourras marcher ?

— Sûr, dit Bobo en grimaçant de douleur.

— Il vaut mieux laisser la lame en place pour le moment. Alan ! Avec moi ! Hugh et Bill – couvrez nos arrières. Bobo, au milieu !

— Où est Narby ? » demanda Ertz en tamponnant sa joue tailladée.

Mais Narby avait disparu par une porte située à l'arrière de son bureau. Et elle était solidement verrouillée.

Dans le hall, les employés se sauvèrent à leur approche. Joe-Jim poignarda le garde posté à la porte avant qu'il eût pu porter son sifflet à ses lèvres. Ils reprirent hâtivement leurs propres armes, et s'enfuirent en courant vers les ponts supérieurs.

Deux niveaux au-dessus des ponts habités, Bobo trébucha et tomba. Joe-Jim l'aida à se relever. « Tu peux continuer ? »

Le nain acquiesça. Ses lèvres étaient couvertes d'une bave sanglante. Ils continuèrent à monter. Au bout d'une vingtaine de

niveaux, il devint évident que Bobo ne pouvait plus poursuivre, malgré l'aide que ses compagnons lui apportaient en le poussant. Heureusement, la pesanteur se faisait ici beaucoup moins sentir, et Alan le prit sur son dos comme s'il se fût agi d'un enfant. Ils continuèrent à monter.

Joe-Jim remplaça Alan. Ils montèrent encore.

Ertz remplaça Joe-Jim, puis ce fut le tour de Hugh.

Ils arrivèrent au niveau où ils vivaient, à une certaine distance de leurs appartements. Hugh s'engagea dans cette direction. « Pose-le, lui ordonna Joe. Où vas-tu ? »

Hugh posa précautionneusement le blessé sur le pont. « Chez nous, évidemment.

— Idiot ! C'est là qu'ils nous chercheront en premier lieu.

— Où alors ?

— Nulle part... dans le Navire. Nous allons en sortir.

— Comment ?

— Le canot.

— Il a raison, dit Ertz. Nous n'avons plus que des ennemis ici.

— Mais... mais... Hugh céda. Bien. C'est une chance infime, mais nous allons la tenter. » Il se remit en marche en direction de leurs appartements.

« Hé ! lui cria Jim. Pas par là !

— Et les femmes.

— Au Huff les femmes. Vous allez vous faire prendre ! Le temps presse ! » Mais Ertz et Alan continuèrent sans l'écouter. « Bon, soit ! grogna Jim. Dépêchez-vous. Je vous attends ici avec Bobo. »

Joe-Jim s'assit, prit la tête du nain sur ses genoux et l'examina attentivement. Sa peau était grise et humide. Une longue traînée rouge coulait de son épaule droite. Bobo soupira en crachant du sang et se frotta la tête contre la cuisse de Joe-Jim. « Bobo fatigué, patron. »

Joe-Jim lui caressa la tête. « Doucement. Ça va faire mal. » Soulevant légèrement le blessé, il tourna la lame pour pouvoir l'extraire de la blessure. Le sang coula à flots.

Joe-Jim examina le couteau, mesura la longueur de la lame mortelle contre la poitrine de Bobo. « Il ne s'en tirera pas », murmura Joe.

Jim soutint son regard. « Eh bien ? »

Joe inclina lentement la tête. Joe-Jim éprouva le tranchant de la lame sur sa cuisse, et la rejeta en faveur d'un de ses propres couteaux aiguisés comme un rasoir. Il souleva la tête de Bobo en la prenant par

le menton, et Joe ordonna : « Regarde-moi, Bobo ! »

Bobo leva les yeux et murmura des paroles inaudibles. Joe le contraignit à fixer ses yeux. « Brave Bobo ! Fort Bobo ! » Le nain sourit comme s'il avait compris, mais ne tenta pas de répondre. Son maître inclina légèrement sa tête. La lame mordit profondément, sectionnant la veine jugulaire sans toucher la trachée artère. « Brave Bobo ! » répéta Joe. Bobo sourit une dernière fois.

Lorsque ses yeux furent devenus vitreux et que sa respiration se fut indiscutablement arrêtée, Joe-Jim se leva, le laissant glisser au sol, puis repoussa le corps sur le côté du passage et partit dans la direction vers laquelle les autres s'étaient dirigés. Ils auraient déjà dû revenir.

Il passa le couteau qu'il venait de récupérer dans sa ceinture et vérifia que toutes ses armes étaient bien en place.

Ils arrivèrent en courant à perdre haleine. « Ça va mal, lui expliqua Hugh en haletant. Magot est mort. Les autres ont disparu. Morts aussi sans doute – Narby avait tout prévu. Tenez... » Il lui tendit une longue lame et l'armure faite spécialement à ses mesures, surmontée d'un grand casque fait pour protéger deux têtes.

Les trois autres hommes portaient également l'armure, à la différence des femmes, pour qui l'on n'en avait pas prévu. Joe-Jim remarqua que la plus jeune des épouses de Hugh avait la lèvre supérieure tuméfiée, comme si on avait tenté de la convaincre avec des arguments frappants. Sa docilité apparente était démentie par son regard tumultueux. Sa femme aînée, Chloé, ne semblait pas particulièrement atteinte par les événements. Celle d'Ertz pleurait silencieusement tandis que celle d'Alan reflétait la stupéfaction de son mari.

« Comment va Bobo ? demanda Hugh en aidant Joe-Jim à enfiler son armure.

— Il a fait le Voyage, dit Joe-Jim simplement.

— Ah ? C'est donc ainsi. Allons-y. »

Ils commencèrent leur progression vers l'avant avant d'avoir atteint les derniers niveaux, car les femmes n'avaient pas l'habitude de voler dans l'apesanteur. Ce ne fut qu'en arrivant à la cloison maîtresse séparant la Salle de Navigation et les soutes des canots du reste du Navire qu'ils grimpèrent à la verticale. Il n'y eut aucune alerte, quoique Joe crut voir une tête disparaître au fond d'un passage, mais il ne le mentionna qu'à son frère.

La porte était coincée et Bobo n'était pas là pour les aider de sa force surhumaine. Les hommes essayèrent de la débloquer, en se relayant, couverts de sueur. Joe-Jim essaya une seconde fois – Joe

demeurant passif afin de ne pas gêner Jim qui contrôlait les nerfs moteurs – et elle céda enfin. « Entrez ! ordonna Jim.

— Et plus vite que ça. Ils arrivent », ajouta Joe qui avait monté la garde tandis que son frère forçait la porte. Un cri provenant de l'arrière du petit groupe confirma ses craintes.

Les jumeaux se retournèrent pour faire face au danger tandis que les hommes faisaient entrer les femmes. La jeune compagne d'Alan choisit ce moment pour craquer. Hurlant et se débattant, elle essaya de s'enfuir, mais, n'étant pas accoutumée à l'apesanteur, elle n'alla pas loin. Hugh l'agrippa par les épaules et la poussa à l'intérieur sans ménagement.

Joe-Jim lança un couteau pour tenter de stopper leur progression. Leurs poursuivants – une demi-douzaine d'hommes – ralentirent. Puis, simultanément, six couteaux fendirent l'air.

Jim sentit quelque chose le frapper, mais, en l'absence de douleur, conclut que l'armure l'avait protégé. « Ils nous ont raté, Joe ! » s'exclama-t-il joyeusement.

Pas de réponse. Jim voulut tourner la tête vers son frère, mais son mouvement fut arrêté par un couteau planté en travers des barres du casque, profondément enfoncé dans l'oeil gauche de son frère.

Joe était mort.

Hugh passa la tête par la porte. « Venez, Joe-Jim, nous sommes tous entrés.

— Vas-y, lui ordonna Jim, et ferme la porte derrière toi.

— Mais...

— Entre ! » Jim le repoussa et claqua la porte derrière lui. En un éclair, Hugh aperçut avec effroi le couteau planté dans le casque et le visage exsangue et inerte qui pendait sur le côté. Puis il entendit le levier s'abaisser.

Jim fit face à ses assaillants. D'un coup de ses jambes musclées qui lui semblèrent singulièrement lourdes, il se propulsa vers eux, en tenant des deux mains son « long couteau » plus semblable à un sabre qu'à une épée. Les couteaux chantèrent tout autour de lui, rebondissant avec fracas contre son armure, mordant féroce ment ses jambes. Son sabre décrivit un grand arc, coupant presque en deux l'adversaire le plus proche. « Pour Joe ! »

Il reprit de l'élan, se retourna en plein vol et revint à la charge. « Et ça, pour Bobo ! »

Un couteau vint se planter dans sa cuisse mais ne le ralentit pas. Dans l'apesanteur, les jambes ne sont pas forcément utiles. « Et pour

moi ! » Ils l'encerclèrent. Il frappait aveuglément, tant que sa lame rencontrait de la résistance. « Un pour tous ! »

Il sentit un homme derrière lui. Qu'importait. Il y en avait un devant aussi, et celui-là, il l'aurait. En abattant son sabre, il hurla : « Tous pour... » Il ne termina pas sa phrase, mais abattit son homme.

Pendant ce temps, Hugh essayait en vain d'ouvrir la porte. Il pressa son oreille contre l'épaisse cloison étanche, mais aucun son ne lui parvenait.

« Allez, viens, lui dit Ertz. Où est Joe-Jim ?

— Il est resté dehors.

— Il faut ouvrir la porte ! Il faut aller le chercher !

— J'ai essayé. C'est impossible. Il l'a fermée de l'extérieur : il *voulait* rester.

— Mais nous lui avons juré fidélité. Nous ne pouvons pas l'abandonner !

— Je pense savoir pourquoi il a voulu rester », dit Hugh en comprenant soudain. Il raconta à Ertz ce qu'il avait vu. « Et voilà, conclut-il, pour lui, c'est la fin du Voyage. Viens. Il faut de la masse pour le Convertisseur. » Ils entrèrent dans le canot à proprement parler et refermèrent les sas étanches derrière eux. « Alan ! cria-t-il. Nous allons partir ! Maintiens ces damnées femmes à l'écart ! »

Il s'installa dans le siège du pilote et éteignit les lumières. Un transparent s'alluma sur le pupitre : MOTEURS PRÊTS. Ertz avait donc « nourri » le Convertisseur. En route ! pensa-t-il en activant la combinaison de lancement. Après un court intervalle, il se sentit un moment écrasé contre son siège, puis eut la nausée comme s'ils s'étaient mis à tourner. Ne sachant pas que le processus de lancement comprenait une manoeuvre destinée à contrecarrer le mouvement de rotation du Navire, il en fut effrayé.

L'écran de verre s'emplit d'étoiles. Ils étaient libres ! En mouvement !

Mais une masse sombre d'aspect menaçant lui cachait une partie du disque éblouissant de l'étoile dont ils approchaient. Au début, il ne comprit pas de quoi il s'agissait, puis, avec une crainte respectueuse et superstitieuse, il comprit que c'était le Navire, le Navire vu objectivement, de l'extérieur. Malgré sa conscience intellectuelle de la véritable nature de ce dernier, il n'était pas préparé à une telle vision. Les étoiles, la surface d'une planète même, oui... mais cela, il n'aurait pas vraiment cru que ce fût possible.

Il en fut profondément ébranlé, et même choqué.

Alan lui demanda : « Qu'est-ce que c'est, Hugh ? »

Hoyland tenta de le lui expliquer. Alan cligna des yeux et secoua la tête : « Je ne saisis pas.

— Ce n'est pas grave. Dis à Ertz de venir ici. Amène les femmes aussi – nous allons leur faire voir ça.

— D'accord, mais..., ajouta-t-il non sans sagesse, je crois que c'est une erreur de leur montrer cela. Tu vas les faire mourir de peur. Elles n'ont même pas vu les étoiles...»

De la chance, une conception saine et quelques connaissances. Une conception excellente, dix fois plus de chance, et de maigres mais précieuses connaissances. Chance infime que le Navire se fût trouvé dans les parages d'une étoile dotée d'un système planétaire ; chance que le Navire avançât à une vitesse suffisamment faible pour que le petit engin auxiliaire pût s'en libérer ; chance encore que Hugh pût progressivement apprendre à le manoeuvrer assez bien pour leur éviter d'aller se perdre dans l'espace et de mourir de faim.

Les ingénieurs qui l'avaient dessiné avaient doté la petite embarcation d'une endurance et d'une vitesse confortables. Ayant prévu que les occupants du Navire auraient besoin d'aller explorer les planètes d'un système solaire, ils avaient gardé une très large marge de sécurité, que Hugh utilisa jusqu'à l'extrême limite.

C'était la chance qui les avait placés près du plan du mouvement de rotation d'une planète, la chance encore qui avait voulu que Hugh réussisse à placer le minuscule projectile sur une orbite fermée dont le sens de rotation était le même que celui des planètes.

De la chance toujours, que cela leur eût permis de rattraper lentement une planète géante qu'il leur fut bientôt possible d'identifier à vue.

Autrement, ils auraient risqué de tourner interminablement autour de ce soleil dans leur fusée, où ils seraient morts de vieillesse – ou plus probablement de faim et de soif.

La plupart d'entre nous a une conception fautive, à la fois géocentrique et anthropomorphique, qui nous fait voir un système planétaire de façon stéréoscopique. L'oeil de l'esprit voit un soleil entouré de planètes se détachant nettement sur fond de ciel étoilé. Il en va tout autrement en réalité. Regardez par la fenêtre. Sauriez-vous distinguer les planètes des étoiles ? Vénus, sans doute, mais la distingueriez-vous de Canopus sans un apprentissage préalable ? Et cette petite lumière rouge, est-ce Mars ou Antarès ? Comment feriez-vous, si vous étiez aussi ignorant que Hugh Hoyland ? Vous partiriez peut-être pour Antarès, en la prenant pour une planète... et vous

n'auriez aucune chance d'avoir des petits-enfants.

Ils se rapprochaient d'une planète dont le disque était maintenant visible à l'oeil nu. Elle était un peu plus grande que Jupiter, digne compagne d'une étoile plus grande et plus jeune que notre Soleil. Hugh mit longtemps à réduire leur vitesse, pour conduire son petit Navire sur une orbite encerclant cette planète. La manoeuvre l'amena suffisamment près pour pouvoir distinguer ses lunes.

La chance l'aida de nouveau. Son intention primitive avait été de se poser sur l'immense planète. S'il l'avait fait, ils n'auraient pas survécu à l'ouverture du sas.

La tâche titanesque d'arracher le canot à l'orbite stellaire pour l'amener sur une orbite planétaire avait eu une répercussion sensible sur leur consommation : ils commençaient à manquer de masse. Hugh consultait fiévreusement les livres anciens, » adaptait inlassablement les équations régissant les corps en mouvement, faisait et refaisait sans cesse les mêmes calculs, avec une patience digne de la placide Chloé.

Son autre femme, celle qui n'avait pas encore de nom, se garda bien de reparaître devant lui après la perte soudaine d'une dent.

Malheureusement, toutes les solutions auxquelles il parvenait exigeaient toujours plus de combustible. Leurs vêtements y passèrent, et leurs couteaux, ainsi que la plupart des précieux livres.

Il aurait préféré se séparer d'une de ses femmes. Il décida d'atterrir sur une des lunes.

Une fois encore, la chance vint à son secours, sous la forme d'une coïncidence si colossale que je ne vous demanderai pas de la croire : cette lune, cette petite planète, offrait un milieu propice à la vie humaine terrestre. Peu importe – il fallait une combinaison de circonstances non moins extraordinaires pour qu'une telle planète existât. Notre planète, la Terre, est du type des choses qui n'existent pas : son existence est une grotesque improbabilité.

La chance de Hugh était une grotesque improbabilité.

La phase suivante dut sa réussite à la prescience des ingénieurs qui avaient dessiné le canot. Hugh avait tant bien que mal appris à le manoeuvrer dans l'espace, mais de là à réussir un atterrissage... Tout autre vaisseau se serait écrasé, mais les créateurs du *Vanguard* avaient gardé à l'esprit que les canots de débarquement seraient pilotés par la deuxième, sinon la troisième génération d'explorateurs, et avaient tout prévu pour qu'un pilote inexpérimenté ne risquât pas de rater son atterrissage.

Hugh amena le vaisseau jusqu'à la stratosphère et le redressa en décrivant une courbe triomphale qui les aurait certainement tous tués

si le pilote automatique n'avait pas pris la relève.

Hugh jura et tempêta, tirant Alan de sa contemplation admirative de la vue révélée par le grand hublot. Toutes ses manoeuvres restèrent sans effet sur la conduite du Navire, qui se rapprocha lentement de la surface et ne se redressa qu'à une altitude de trois cents mètres, qu'il conserva en respectant le profil variable de la surface lunaire.

« Hugh, on ne voit plus les étoiles !

— Je sais.

— Jordan ! Hugh... où sont-elles passées ? »

Hugh le regarda furieusement. « Je n'en sais rien, et je m'en fiche totalement ! Va rejoindre les femmes et cesse de poser des questions stupides. »

Alan obéit à contrecœur après un dernier regard sur la surface de la planète et son ciel lumineux. Il était intéressé, mais pas plus enthousiaste que cela – il avait vu trop de choses récemment pour pouvoir encore s'émerveiller.

Ce ne fut qu'au bout de quelques heures que Hugh découvrit un groupe de commandes lumineuses qu'il avait jusqu'alors ignorées et qui mirent en branle un processus d'atterrissage automatique. Comme Hugh les déclencha involontairement, en expérimentant à l'aveuglette, on ne peut prétendre qu'il choisit le lieu de l'atterrissage. Mais les cellules stéréo du pilote automatique transmirent leurs messages au « cerveau », qui les analysa et les sélectionna. Le petit vaisseau se posa en douceur sur un plateau herbu, non loin d'un bouquet d'arbres.

Ertz vint rejoindre Hugh à l'avant. « Que s'est-il passé, Hugh ? »

Hugh lui montra la paroi transparente. « Nous sommes arrivés. » Il était trop exténué pour réagir, trop fatigué émotionnellement pour éprouver un quelconque sentiment. Ces semaines de combat dans le Navire, ces intrigues auxquelles il ne comprenait pas grand-chose, la faim et, depuis peu, la soif, les années vécues à poursuivre un but presque mythique... Tout cela le laissait vidé, au point de ne pouvoir se réjouir d'une victoire tant souhaitée.

Mais ils avaient atterri. Le Voyage de Jordan était arrivé à son terme. S'il n'était pas heureux, il n'était pas malheureux non plus, simplement calme, et extrêmement las.

Ertz regarda au-dehors. « Par Jordan !... Sortons voir !

— D'accord. »

Alan, suivi par les femmes, arriva au moment où ils ouvraient le sas. « Nous sommes arrivés, Capitaine ?

— Tais-toi ! » répondit Hugh.

Les femmes s'attroupèrent autour du hublot. Alan leur expliqua d'un air important, et d'une façon parfaitement inexacte, ce qu'elles voyaient. Ertz ouvrit la dernière porte.

Ils humèrent l'air. « Il fait *froid* », constata l'Ingénieur. Trois degrés les séparaient de la température du Navire, qui ne variait jamais, mais c'était la première fois qu'ils étaient exposés à un changement de climat.

« Mais non », dit Hugh, légèrement vexé que l'on pût trouver un défaut à « sa » planète. « C'est ton imagination.

— Peut-être, concéda Ertz. » Après un instant d'hésitation, il ajouta : « On sort ?

— Bien sûr. » Maîtrisant sa propre répugnance, il poussa Ertz de côté et sauta au sol. « Viens... c'est merveilleux. »

Ertz le rejoignit. Tous deux restèrent l'un près de l'autre, et ne s'éloignèrent pas du navire. « C'est grand, dit Ertz d'une voix étranglée par l'émotion.

— Nous le savions, non ? » objecta Hugh sèchement, car il était en colère contre lui-même de se sentir aussi perdu dans cette immensité.

« Hé ! fit Alan en passant la tête. Je peux venir ? Il n'y a pas de danger ?

— Oui, viens ! »

Alan sauta à son tour et se joignit à eux. Il regarda autour de lui et poussa un sifflement admiratif. « La vache ! »

Cette première sortie les emmena jusqu'à quinze mètres du vaisseau.

Les trois hommes formaient un groupe serré et ne cessaient de regarder à leurs pieds pour ne pas trébucher sur ce curieux pont à la surface irrégulière. Il n'y eut pas d'incident jusqu'au moment où Alan leva les yeux ; pour la première fois de sa vie, il se trouva avec *rien* autour de lui, sans aucun point de repère proche. Il fut pris de vertige et d'agoraphobie aiguë : il ferma les yeux, gémit, et tomba.

« Nom de Jordan, qu'est-ce... » commença Ertz en regardant tout autour de lui. Puis, il fut frappé à son tour.

Hugh lutta de toutes ses forces pour ne pas succomber. Il dut s'agenouiller, mais refusa énergiquement d'aller plus bas, les bras tendus contre la terre. Il avait sur Ertz et Alan, qui n'étaient pas des lâches, l'avantage d'avoir longtemps regardé l'espace par le hublot.

« Alan ! hurla sa femme debout dans l'ouverture du sas. Alan ! Reviens ici ! » Alan ouvrit un oeil, le fixa sur le navire, et se mit à

ramper dans cette direction.

« Alan, ça suffit ! dit Hugh d'un ton autoritaire. Debout ! »

Alan obéit avec l'expression d'un homme réduit au dernier stade du désespoir. « Ouvre les yeux. » Il le fit, mais s'empressa de les refermer.

« Reste assis un moment, et ça passera. Tu vois, ajouta-t-il en se levant, moi, ça va déjà mieux. » Il avait encore le vertige, mais c'était supportable. Ertz s'assit à son tour.

Le soleil avait déjà décrit un grand arc dans le ciel. N'importe quel homme normalement nourri aurait eu faim, or cela faisait déjà un certain temps qu'ils n'avaient pas fait un repas convenable. Même les femmes étaient dehors maintenant – mais il avait fallu aller les chercher. Ils étaient tous assis sur l'herbe, à l'ombre du Navire. Les hommes s'étaient exercés à marcher seuls et avaient appris à maîtriser leur peur des grands espaces. Sous le regard admiratif des femmes, Alan s'éloigna plusieurs fois de quinze et même vingt mètres de l'ombre protectrice.

Ce fut au cours d'une de ces petites excursions qu'il vit un petit animal chez lequel la curiosité l'avait emporté sur la peur. Alan avait heureusement gardé son couteau et ses réflexes étaient toujours aussi rapides. Il souleva sa prise par une patte et la leva triomphalement à bout de bras. « Regarde, Hugh ! Du bon manger ! »

Hugh lui lança un regard approbateur. Sa peur instinctive des débuts avait cédé la place à un sentiment de chaleureuse satisfaction, le sentiment d'avoir enfin trouvé la patrie de ses rêves. Et la prise d'Alan était de bon augure.

« Oui, dit-il, bon manger. À l'avenir, Alan, nous aurons toujours du Bon Manger à profusion. »

Fin du tome V

[1] En français dans le texte. (N.d.T.)

[2] En français dans le texte. (N.d.T.)

[3] En français dans le texte. (N.d.T.)